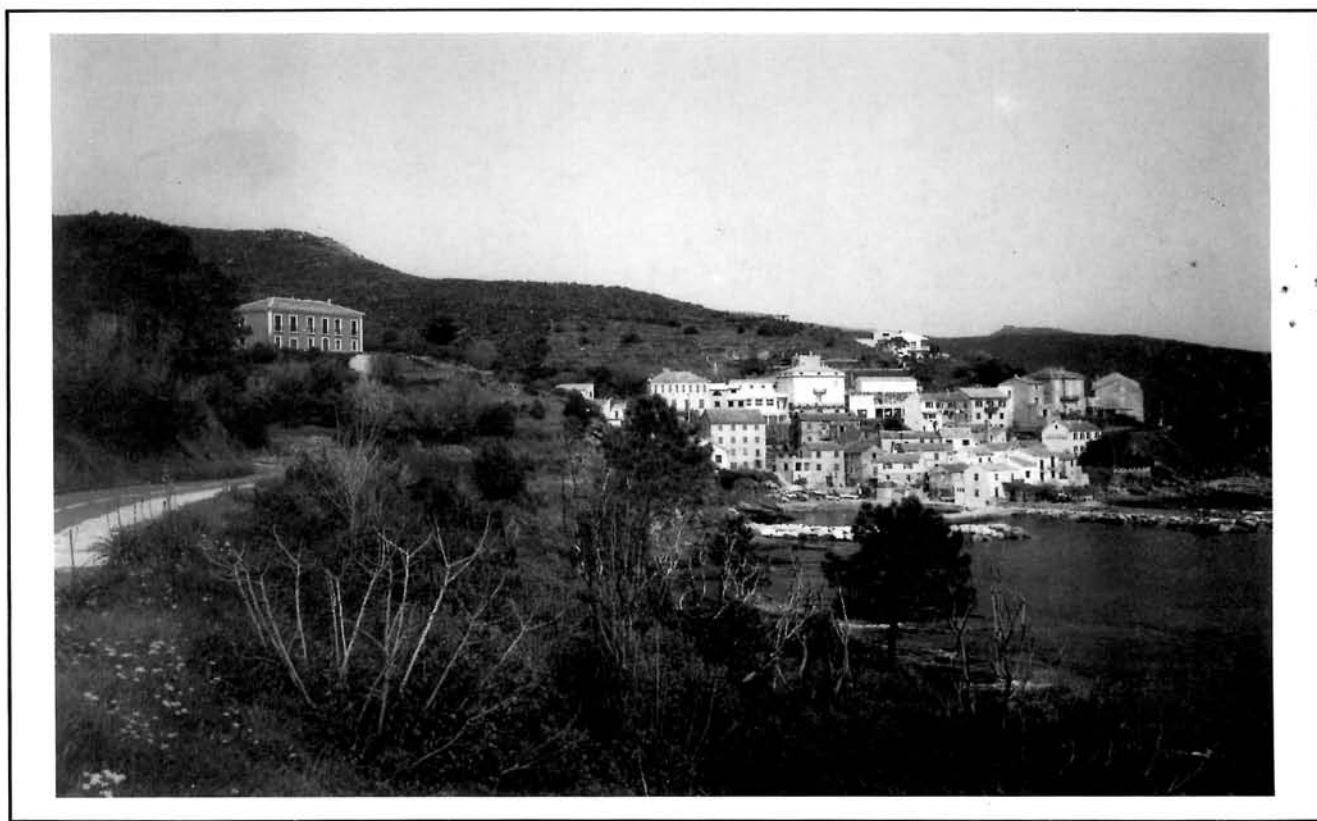


strade

Travaux du Centre d'Etudes Corses - n° 4



Mélanges

Mai 1996

strade

Travaux du Centre d'Etudes Corses - n° 4

Mélanges

Mai 1996

SOMMAIRE

Articles

- Philippe LEANDRI :
Un grand domaine antique dans la montagne corse : "Cellae Cupiae" 1
- Félix CICCOLINI :
Population et cheptel dans les communautés de Sollacaro-Calvèse
et de Zicavo d'après les dénombrements des années 1770 13
- Marc JOYEUX :
Le retour des "Américains" dans les communes du Cap Corse 31
- Georges RAVIS-GIORDANI :
Communautés rurales et sociétés complexes : une amorce de réflexion 39

Document

- Mémoire sur la Corse par le Comte de Marbeuf 47

Introuvables

- Grasset-Saint-Sauveur 73

Ce volume de *Strade* publié par l'ADECCEM (Association pour le développement des études corses et méditerranéennes) a bénéficié du soutien de la collectivité territoriale de Corse et de la DRAC de Corse.

*Photo de couverture (cliché G. Ravis-Giordani) :
Le village de Porticciolu, Cap Corse, un des lieux de départ et de retour des "Américains"*

Un grand domaine antique dans la montagne corse : “Cellae Cupiae”

par Philippe LEANDRI

INTRODUCTION

L'existence du domaine de Cellae Cupiae (1) est connue dans l'île depuis la publication, en 1881 dans le Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de la Corse par le chanoine Letteron, de la correspondance de Saint Grégoire relative à la Corse. Si l'aspect religieux de ces lettres a fait l'objet d'analyses approfondies, si la question de l'administration du patrimoine pontifical dans l'île à la fin de l'Antiquité a été examinée, notamment par Ph. Pergola (2), il ne semble pas que le domaine lui-même ait été étudié. Or, la présence certaine d'un tel bien au VI^e siècle dans l'intérieur de la Corse invite à s'interroger sur son origine, son environnement, son importance économique et son statut à l'époque impériale, période à peu près obscure pour la montagne corse. On apportera ici des éléments relatifs à la description, sans doute jamais abordée, et à la localisation, encore controversée, de Cellae Cupiae. Dans un second temps, on s'efforcera de replacer le domaine dans sa possible évolution historique et juridique. Le nom régulier de celui-ci, au nominatif pluriel, a été préféré à la forme Cellas Cupias, un accusatif utilisé par Saint Grégoire pour des raisons grammaticales.

L'absence de sources documentaires ou épigraphiques, la rareté des fouilles publiées concernant la montagne corse à l'époque impériale m'ont conduit à faire une large place aux données toponymiques. Du fait de l'imprécision de la méthode, notamment chronologique, je me suis efforcé de marquer ce qui paraissait certain, vraisemblable ou conjecturé dans les résultats obtenus. La présence autour du San Petrone d'un “saltus” impérial est donc une hypothèse de travail susceptible de critiques mais cohérente avec celle, avancée par des archéologues, de villas installées dans les hautes vallées de l'île.

Résidant en région parisienne, je n'ai pu consulter la totalité des publications ou ouvrages spécialisés

concernant l'antiquité insulaire et recensés par O. Jehasse (3), seuls les livres cités en note m'ont été accessibles pour traiter un sujet qui a pu être étudié depuis 1986. J'ai donc conscience d'avoir pris deux risques, croire ouvrir un chemin déjà frayé ou, pire, nier des résultats bien démontrés. Mais quand le vin est tiré...

I - UN DOMAINE FORESTIER DE MONTAGNE

I - 1. LOCALISATION

Cellae Cupiae est cité (4) - lettre VI.22, datée de 596 - dans l'expression “*in Corsica in loco Nigeuno in possessione quae Cellas Cupias appellatur*”, qui vise un domaine, un fonds de terre tant au sens juridique que spatial. Le pape informe l'évêque Pierre qu'une église et un baptistère y sont en cours d'édification.

Jusqu'ici les commentateurs ont compris la séquence de localisation comme se déroulant du plus large au plus étroit, c'est-à-dire que le domaine est englobé dans le lieu-dit Nigeunus. On examinera plus loin une hypothèse inverse. Mais le problème est pour le moment sans incidence.

La tradition relative à l'ancien évêché d'Accia, les conclusions archéologiques de Madame G. Moracchini-Mazel (5), en 1957-1959, tendent à identifier depuis plusieurs décennies l'église en ruines de San Petruculu, en dessous du Mont San Petrone, avec celle citée par le pape Grégoire. La “*possessio*” en est donc proche, c'est l'opinion de la grande majorité des commentateurs. Un indice supplémentaire de cette localisation est, à mon sens, la proximité géographique du San Petrone avec la forêt de San Petru d'Accia dont le possible lien historique avec le domaine pontifical est étudié plus loin.

L'identification du San Petrone avec le "*Mons Negeunus*" – la précision topographique et la nouvelle orthographe apparaissent dans la lettre VIII-1, datée de 597 – est quasi certaine. En effet, le pape se réfère par deux fois à ce Mont pour préciser la localisation d'une église puis d'un "*pontificium*". Ceci implique une désignation géographique précise, un lieu bien individualisable pour le lecteur..., bref, des dimensions raisonnables. La région du Niolo ou l'ensemble d'une chaîne montagnaise ne conviennent manifestement pas. Cette interprétation est renforcée par l'emploi du terme "*locus*" dans la lettre de 596 qui s'adapte mal à ces deux hypothèses.

Un autre site concurrent est l'ancienne ville de Nikaia, évoquée par Diodore de Sicile, mais qui ne fait qu'une apparition unique dans l'histoire de la Corse antique. Ptolémée l'ignore et sa mention ultime par un compilateur byzantin n'a aucune signification. Nikaia (la Victorieuse...) a dû être le nom fugitif d'une cité côtière à l'époque grecque, bien oubliée au VI^e siècle, elle n'a aucun lien avec le Mont Nigeunus.

On éliminera enfin le lieudit Stoppia Nova, qui signifie chaume neuf, dont la ressemblance avec le nom latin du domaine est lointaine. Au surplus, CELLAE a, on le verra, survécu dans la région sous la forme CELLE.

Comme la grande majorité des commentateurs précédents, je conclus que Cellae Cupiae se trouve à proximité du Mont San Petrone/Nigeunus Mons, toponyme dont on ne saurait dire s'il est latin ou indigène (6). Le nom de la "*possessio*", qui ne semble pas avoir été étudié est, lui, bien romain. Cellae Cupiae, au nominatif pluriel, débute par un nom banal. Dans un contexte domanial, "*Cella*" évoque plus un bâtiment à usage divers ou un logement d'esclaves que la partie sacrée d'un temple ou une salle d'établissement thermal. "*Cupia*" pose un problème plus délicat, le mot n'existe pas dans les dictionnaires. On doit donc supposer un problème de manuscrit ou un mot inconnu (hapax absolu). Si on excepte la référence à un nom de personne, qui sera examinée plus loin, l'hypothèse d'un adjectif se rattachant à des substantifs type COPA ou CUPA etc. (7) paraît s'imposer :

CUPA,

- 1.a. sens général de récipient, notamment cuve ou tonneau à vin,
- 1.b. niche ou case dans un tombeau collectif, sarcophage,
2. mot technique désignant un bras de pressoir à huile,

3. un troisième homonyme, COPA ou CUPA, désigne une serveuse d'auberge ou une entraîneuse de cabaret.

Cellae Cupiae aurait donc signifié, en bon latin et sans solliciter le manuscrit, les chambres des serveuses.

4. COPIARIA, adjectif non attesté mais pouvant se rattacher aux "*copiarii*" – fournisseurs de logement et de vivres aux voyageurs officiels.

Cellae Copiariae désignerait donc des chambres destinées aux personnalités en voyage ou les habitations des employés chargés de les servir.

En revenant aux deux premières hypothèses, Cellae Cupiae pourrait être traduit par chais ou celliers ou abritant des pressoirs à huile, huileries. L'onomas-tique évoque d'abord un domaine dont la production spécialisée est – ou a été, bien avant l'époque de Saint Grégoire – le vin ou l'huile d'olive. On écartera toutefois ces traductions dans la mesure où "*Cellae Vinariae*" est la désignation normale de bâtiments vinicoles.

D'autre part, il paraît peu probable que les latins aient dénommé une huilerie à partir d'une partie non significative du pressoir à huile et un entrepôt d'huile ou une huilerie était une "*Cella Olearia*". De plus, l'altitude du domaine ne convient pas à ces hypothèses.

Enfin, dans notre contexte, celui d'une vaste propriété, la référence à des tombeaux collectifs est peu appropriée pour désigner le domaine. De plus, le latin dispose de mots spéciaux pour ce type de bâtiments.

Il est possible d'envisager le sens CUPA = récipient d'usages divers, liés à l'exploitation forestière et particulièrement à l'industrie résinière ou la tonnellerie (7 bis).

La référence au bois paraît assez bien correspondre à ce que l'on sait de la "*possessio*" en altitude, puisqu'un sommet élevé (1762 m) est proche. On sait aussi que la Corse antique était renommée pour ses forêts dont Plin (H.N., XVI.76.3) et Théophraste (H.P., V.8.1) connaissaient les pins de grande taille. Les données palynologiques témoignent que le San Petrone et ses abords étaient, avant le XIV^e siècle, couverts de conifères et de chênes caducs (8). Particulièrement, un trafic de résineux est attesté dès l'époque étrusque entre le nord de l'île et la côte toscane. Enfin le bois et la poix faisaient l'objet d'un commerce méditerranéen important. Il n'est pas

indifférent que la toponymie locale fournisse des indices en ce sens : un village voisin s'appelle AITI, les sapins, "abies". Un autre, SILVARECCIO, évoque la forêt, "silva" et des lieux-dits CUPA, qui remonteraient au début du X^e siècle, sont proches.

Par ailleurs, il existe sous le San Petrone, versant Orezza, un hameau de E CELLE sur la commune de NOCARIO, à environ 800 m d'altitude. Il pourrait s'agir du centre domanial dont le nom amputé aurait traversé les siècles. Une référence aux moines de Monte Cristo, actifs à l'époque grégorienne dans la région, d'après Madame Moracchini-Mazel (9), est certe possible. On attendrait toutefois Cella au singulier ou Abbazia dans le sens de petit monastère. En fait, la localisation à E CELLE est une coïncidence toponymique troublante renforcée par la présence à 3 kms de la vieille église de San Petrucculu, celle contigüe d'un lieu-dit Petricaghju – l'endroit des pierres (les ruines ?). De plus, il existe une tradition locale faisant de E CELLE une ancienne résidence épiscopale avec maison de l'évêque, chapelle présentée comme procathédrale, bref un ensemble que l'on relie au "pontificium" de la lettre de 597 et à l'installation d'un chorévêque. Enfin, les habitants sont I Cellaresi, renvoyant à des "Cellarii" latins.

On proposera donc pour ce site la restitution Cellae Cupariae évoquant un domaine de montagne avec des bâtiments liés à une activité forestière, résine, tonnellerie ou logements destinés à des travailleurs du bois, "cuparii". Une autre hypothèse reliant les bâtiments aux voyages officiels doit être écartée, le site de Celle est bien éloigné de la voie Aleria-Balagne, sur l'autre versant du San Petrone.

Madame Parsi-Magdelain m'a toutefois signalé des "cupiarii", fournisseurs de bois aux voyageurs officiels, PORPH. sur HOR., Sat 1.5.46. Une contamination avec les "cuparii" liée au travail commun du bois est, dès lors, envisageable. La restitution Cellae Cupiae, chambres des cabaretières, servantes, etc., ne pose aucun problème de langue, mais s'adapte mal au contexte géographique et domanial.

Reste la référence à un nom d'homme, tel CUPPIUS, gentilice attesté servant de déterminatif. Cf Aquae Sextiae = les sources de Sextius, Aix. Cellae Cupiae évoquerait le nom d'un ancien propriétaire, ou mieux celui du fondateur à une époque bien antérieure, la restitution ne pose donc aucun problème de langue et est évidemment compatible avec le contexte domanial. Toutefois, la rareté du gentilice et la présence proche de lieux-dits Cupa me paraissent faire préférer, sans certitude, Cellae Cupariae = bâtiments liés aux cuves à résine ou tonneaux en

bois qui me paraît coïncider étroitement avec le contexte forestier et domanial, la toponymie locale et la localisation éventuelle à Celle, tout en imputant une faute unique au manuscrit. Enfin, "cuparius", a est un mot latin bien attesté, ce qui me paraît limiter les conjectures philologiques.

I - 2. DESCRIPTION

Connu par les deux seules lettres de Saint Grégoire, n'ayant pas laissé de traces archéologiques identifiées, le domaine de Cellae Cupiae peut néanmoins être décrit avec des degrés variables de précision et de vraisemblance.

I - 2. 1. Étendue géographique

On a dit que les commentateurs avaient implicitement inclus la possessio dans le périmètre du Mons Nigeunus = Mont San Petrone. Je crois que l'hypothèse inverse est la plus conforme aux indications fournies par la correspondance de Saint Grégoire, et aux données archéologiques.

Dans la lettre de 597, le pape annonce le don d'une partie du domaine pour servir de traitement à un prêtre, c'est le signe, à tout le moins, de dimensions importantes. Dans la même lettre, et pour faciliter la localisation d'une église et d'un bâtiment à usage de résidence épiscopale, il est fait référence au Mont et non au domaine, indice que la "possessio" est plus vaste que ce que la lettre de 596 désigne comme un "locus".

Sur un autre plan, le recensement des données archéologiques présenté par Madame Moracchini-Mazel va dans le même sens, la papauté et ses auxiliaires, les moines de Monte-Christo, ont disposé dans la région d'un espace privilégié, sans autre exemple dans l'intérieur de la Corse. Dans un rayon de quelques kilomètres on ne compte pas moins de trois très anciennes églises, San Petrucculu, San Paolo et San Benedetto. Le plus remarquable est la situation, l'altitude des édifices et, au moins pour les deux premiers, la similitude de conception qui permettrait une datation homogène, la fin du VI^e siècle. Pour le troisième, non étudié archéologiquement, la dédicace à Saint Benoît renverrait à la même période. La christianisation précoce des alentours du San Petrone a donc bénéficié d'une assise territoriale déterminante, la "possessio" pontificale.

À l'évidence, le domaine est de dimensions considérables puisqu'un sommet imposant peut y être inclus, ce qui n'a rien d'exceptionnel dans l'antiqui-



té. On sait qu'en Syrie l'ensemble du Mont Liban est une propriété impériale vouée à la sylviculture et bien des "saltus" forestiers d'Afrique devaient avoir des superficies supérieures à celle de Cellae Cupiae.

En fait, la possessio a pu englober l'ensemble du périmètre de la forêt mixte d'altitude, résineux et chênes caducs qui, dans l'antiquité, s'étagait sur les flancs du San Petrone et de ses épaulements, la limite des 1000 mètres figurée sur la carte n'étant là que pour fixer les idées. On notera l'existence, sur ces épaulements Nord et Sud, de la forêt de San Petru d'Accia, dont le nom et le statut (on rappelait dans mon enfance les démêlés des villageois avec l'administration des Eaux et Forêts) suggèrent fortement une ancienne propriété épiscopale avant la Révolution. L'histoire de l'évêché d'Accia, le seul situé dans l'intérieur de l'île, est complexe mais il avait été, semble-t-il, créé au VII^e siècle et on connaît encore le nom d'un titulaire (un chorevêque ?), au X^e siècle (5). Sa cathédrale primitive était justement l'église de San Petrucculu, au pied du Mont San Petrone, lui-même entouré par la forêt de San Petru d'Accia qui s'étend sur une dizaine de kilomètres. La date de création de l'évêché d'Accia, la proximité de la forêt du même nom avec le San Petrone, le fait que dans la lettre de 597 Saint Grégoire donne une petite partie du domaine au prêtre desservant l'église de San Petrucculu rendent plausible qu'un pape du VII^e siècle ait pu constituer au nouvel évêché une source de revenus par démembrement partiel de Cellae Cupiae.

On peut, dès lors, proposer à l'origine une longue bande boisée s'étendant du Monte Castellare au Nord à la Punta Di Caldane au Sud, le San Petrone marquant le milieu du domaine. Peut-on envisager des extensions en zone plus basse, notamment en direction du Golo ou des vallées proches ?

Il est significatif que l'on ait signalé (21) la découverte de monnaies et de tombes romaines en quelques points situés en contrebas, côté Ouest, ainsi que le site d'une bourgade romaine à Santa Maria di Riscamone, près du Golo.

Une des trouvailles monétaires a été faite au hameau de BORGU, commune de San Lorenzo. Le toponyme corse évoque le latin BURGUS, petit poste militaire ou bourgade dotée d'un embryon de municipalité. La présence d'une monnaie romaine sur site et le lien toponymique sont ici en étroite connexité. L'existence, par delà une crête, d'un second hameau de Borgu à 2 kms, une Cima di Borgu à 10 kms au Nord-Est, de l'autre côté du San Petrone et près d'un col, font supposer l'existence d'une ligne de contrôle autour du domaine. Le mot

corse actuel Borgu, bourg ou faubourg, est issu du vulgaire et ne convient pas à ces microtoponymes, hameaux isolés ou sommet inhabité, dont l'origine romaine me paraît vraisemblable.

Enfin, le nom du village de GAVIGNANO pourrait s'expliquer par un FUNDUS GABINIANUS, domaine de GABINIUS, gentilice bien attesté. Il s'agit ici d'une simple hypothèse alors que pour BURGUS/BORGU, la vraisemblance me paraît forte. Quoiqu'il en soit, Cellae Cupiae s'étendrait sur plusieurs dizaines de kms², peut-être une centaine, ou plus si on admet une extension vers les vallées proches ou le Golo.

Une autre hypothèse pourrait inclure la possessio pontificale de la fin du VI^e siècle dans un domaine impérial plus vaste, préexistant et s'étendant sur l'ensemble de la chaîne du San Petrone. Le Mont lui-même et ses abords auraient pu être attribués au pape par un empereur soucieux de christianiser un centre de résistance du paganisme. Cette éventualité est examinée plus loin. Quoiqu'il en soit, on envisagera sous le nom de Cellae Cupiae ce qui me paraît avoir été à l'origine un "saltus" ayant appartenu au domaine impérial et dont le périmètre recouperait à peu près celui de l'actuelle forêt de San Petru d'Accia. Le toponyme SALTUS = U SALTU est en tout cas présent en Corse, même si Ceccaldi lui assigne son sens primitif de défilé, région de bois et pacages, et non sa signification spécialisée, zone domaniale non rattachée à une cité, une tribu.

La situation de deux des actuels lieux-dits SALTU (bocca a u saltu ou di u saltu) incite à poser le problème, ces deux cols débouchent sur des forêts domaniales importantes, Aitone et Tova. On ne peut donc exclure que SALTU ait eu une signification proche de celle évoquée plus haut. La présence de domaines forestiers impériaux en Corse a, on le verra, été soupçonnée par un grand historien de l'Antiquité, Rostovtseff. Elle serait, en tout cas, conforme aux sources antiques sur la richesse en bois de l'île, à la proximité d'un grand marché de consommation - Rome - et à celle du port d'Ostie (18) où opèrent des "navicularii lignarii", des "dendrophores", tous spécialisés dans le transport du bois et encadrés par l'administration impériale.

I - 2. 2. Intérêt économique

La christianisation de la région a été bien plus précoce que dans les autres secteurs de la montagne corse, cf. la liste des églises de la fin du VI^e et du VII^e siècle citée par Madame Moracchini-Mazel (10). C'est le signe d'une romanisation de la zone du San

Petrone et de son versant ouest plus profonde et plus ancienne qu'ailleurs et qui ne peut s'expliquer que par un enjeu économique, à mon sens le bois. Pline connaît la qualité et la grande taille des conifères corses, indice que les charpenteries italiennes s'approvisionnent dans l'île au 1^{er} siècle, ce que ne peut ignorer le préfet de la flotte de Misène. On estime même que certaines basiliques d'époque républicaine ont été édifiées avec du bois corse (cf. J.P. Vallat, *l'Italie et Rome*, p. 74). Un texte tardif, le Tarif de Diocletien, montre bien que le bois d'œuvre est un des biens les plus chers de l'antiquité : un tronc équarri de sapin de 20,6 mètres de long pour une section de 0,69 m² vaut 50 000 deniers, le coût du transport terrestre et maritime expliquant un tel prix.

La façade Est de la Corse est bien placée pour fournir ces biens nécessaires aux constructions civiles et navales. Il en est de même du bois de chauffe et des produits forestiers dérivés. Ostie est un port connu d'importation du bois, notamment pour l'approvisionnement de Rome, mais on songe aussi à la métallurgie étrusque ou à l'industrie campanienne. A la suite d'un processus de déboisement, de la côte vers l'intérieur, le "saltus" de Cellae Cupiae aurait pu être un des centres insulaires de cette activité.

Le bois d'œuvre devait y faire l'objet de coupes espacées, tandis que le bois de chauffe et la résine étaient exploités à un rythme annuel. L'hypothèse de la tonnellerie n'est pas à négliger, mais elle implique une production notable de vin en Corse. Une autre production envisageable est le charbon de bois, liée techniquement à celle de la poix. Le domaine devait assurer son autonomie alimentaire avec les céréales pauvres et le porc, l'élevage extensif ovin ou caprin perdurant aux marges du massif. Reste la production marbrière, attestée au XVI^e siècle pour le "verde di Corsica" en dessous du San Petrone, mais les travaux récents (22) ne mentionnent aucun marbre corse à l'époque romaine. L'écoulement des produits domaniaux a pu se faire vers Mariana (20 kms) et, peut-être, par flottage sur le Golo pour le bois.

I - 2. 3. Gestion domaniale

La constitution du domaine par prélèvement sur une ancienne zone tribale, sa vaste étendue, sa vocation forestière rendent vraisemblable que Cellae Cupiae a été un domaine impérial avant d'être une possessio pontificale. On se référera au jugement du grand historien de l'antiquité, Rostovtseff (11), sur l'intérieur de la Corse : « une grande partie du sol, sans doute

essentiellement les forêts, était propriété impériale ». Cellae Cupiae a dû être un de ces domaines forestiers impériaux type "saltus" dont les données épigraphiques recueillies dans l'ensemble du monde romain permettent de préciser les modes de gestion :

- bornage des limites avec les tribus et cités voisines,
- espèces d'arbres réservées à l'Empereur, ce qui laisse présumer des tolérances au bénéfice des populations voisines,
- affermage à un "conductor", sorte de fermier général, qui obtient l'exploitation du domaine contre versements annuels en espèces ou en nature. Une gestion directe par une unité militaire (la flotte dispose d'une base à Aleria) est également envisageable : le bois, la poix étaient des matériaux "stratégiques",
- main d'œuvre pour les gros travaux fournie par la population corse vivant sur le domaine comme tenanciers, bûcherons, éleveurs,
- rôle des "operae" (ce sont nos *operate*) imposées à cette population, qu'elle vive sur le domaine ou réside dans la zone tribale proche,
- présence des contremaîtres, spécialistes, etc., affranchis ou esclaves, ou encore de charpentiers de la flotte, marins, tous venus de secteurs romanisés et qui assurent l'encadrement de la main d'œuvre locale.

Le code Theodosien (XV,1,4) visant des entrepôts (annonaires ?) dans les ports corses, le panorama des circuits domaniaux de production, concentration et exportation m'apparaît complet.

Enfin, le domaine est placé sous la tutelle du procureur siégeant à Aleria qui doit procéder à des inspections sur place lors de ses tournées vers l'intérieur.

Pour l'époque grégorienne les travaux de Ph. Pergola sur l'administration pontificale en Corse montrent que celle-ci s'aligne sur les exemples connus ailleurs. La surveillance de la construction de l'église de San Petrucculu, bien éloignée d'Aleria, suppose qu'il existait toujours un "conductor" ou un intendant à Cellae Cupiae.

Le niveau d'activité économique s'était certainement ralenti par rapport à l'époque impériale et la pauvreté de l'église de San Petrucculu amène à s'interroger sur la rentabilité de la "possessio". Il est vrai que Saint Grégoire devait attacher plus d'importance au domaine comme base d'évangélisation que comme source de revenus.

I - 2. 4. Environnement

On étudiera successivement deux hypothèses toponymiques visant la périphérie du domaine, puis la question des voies d'accès.

Il existe à 6 kms Ouest du San Petrone, une chapelle Sant Angelo (1184 m), proche du village d'Aiti – les sapins. Cette chapelle correspond d'après Madame Morrachini-Mazel à un édifice du même nom dit "di Cupa" dans la traduction italienne de la copie du XVI^e siècle, faite d'une charte monastique disparue. Le document mentionne la donation de cette chapelle Sant Angelo di Cupa en l'an 908, soit une date assez proche de l'époque grégorienne. Plus sûrement, cette chapelle et le même lieu-dit sont cités dans un acte pontifical de 1500. Par ailleurs, il existe à environ 3 kms de l'actuelle chapelle deux toponymes remarquables, le col di Cupa et le Pozzo di Cupa. L'absence de l'article – on attendrait ainsi le Pozzo di a Cupa – est peut-être signe d'ancienneté. En effet, en langue corse le sens cupa = cuve ou tonneau a disparu à une date indéterminée et est remplacé par botte, issu du vulgaire. Bien entendu, CUPA peut avoir ici un sens géographique banal, vallon encaissé, gorge, etc., mais le toponyme me paraît rare et, d'autre part, la présence d'un point d'eau aménagé (Pozzo) est suggestive (12).

Il est possible que ces lieux-dits Cupa trouvent leur origine dans la pratique ancienne de l'industrie résinière, les CUPAE, récipients type chaudière ou baquet, étaient placés à la périphérie des forêts de conifères, à des endroits bien repérés par la population qui y apportait le bois gras à distiller ou la résine recueillie par incision. Des fouilles sur ces sites pourraient, dans cette perspective, mettre à jour des installations analogues à celles repérées dans les Causses.

Une autre possibilité pourrait lier ces toponymes CUPA au nom lui-même de Cellae Cupiae, ce qui aboutirait à une nouvelle localisation. On peut enfin envisager un autre domaine, impérial ou privé, cf. le Fundus Gabinianus évoqué plus haut.

A environ 5 kms Est du San Petrone se trouve le village de Stazzona où on a cru déceler des traces de thermalisme antique. On envisagera ici également un toponyme d'origine romaine, STATIO, dont le sens, à l'époque impériale, est riche et varié. Il s'agit d'un bureau, d'un centre administratif et/ou militaire lié à la poste, l'impôt, les réquisitions ou la lutte contre le brigandage, etc. Le terme est souvent lié à la route et désigne une installation permanente, parfois il implique un lieu de travail.

Il est vrai que Ceccaldi n'indique aucune étymologie et mentionne pour STAZZONA les sens actuels de forge et de dolmen qui sont des bases toponymiques très favorables et, d'autre part, l'article A est ici en usage pour désigner le village. Cependant, l'hypothèse est consolidée par le fait que dans un secteur linguistique proche du nôtre, l'Italie du Nord, le lien STATIO/STAZZONA a été établi, les sens de boutique, lieu de travail, atelier étant également présents (13). On peut donc suggérer que, contrairement à Cupa, le mot a toujours été compris grâce au glissement d'un sens très général à celui d'atelier et enfin s'est spécialisé dans la forge, ce lieu artisanal par excellence. Le passage au sens de dolmen et l'existence d'un corpus légendaire corse autour du diable et du saint, du marteau de forgeron, d'un chaos rocheux, etc., doivent être reliés au thème magique et presque universel de la forge. Le maintien de l'article devant le nom du village s'explique aisément par la persistance dans la langue d'un terme banal et connu de tous. L'actuelle Stazzona évoquerait donc un petit centre administratif et militaire romain, voisin d'une source thermale, et serait l'équivalent, en plus important, des burgi des versants Nord et Ouest.

La toponymie suggère ainsi, avec toutes les précautions nécessaires, que Cellae Cupiae a pu être pour les populations voisines, et suivant les époques, tant un exemple d'adaptation économique qu'une incitation au brigandage.

Le domaine aurait également pu jouer à l'égard d'éléments domiciliés en secteur côtier un rôle de diffuseur de protection, les incitant à s'installer dans la zone Nord-Ouest dont la christianisation fut ainsi facilitée par une romanisation accentuée. Ce phénomène de pénétration de la romanité dans le secteur du Golo a pu être relayé par la présence et la jonction de deux pénétrantes :

- la première, le long du Golo, allant de Mariana vers Corte, avait été suggérée dès 1932 par A. Ambrosi. La découverte, il y a quelques années, de vestiges romains près de Corte plaide pour cette hypothèse. D'une façon ou d'une autre, la vallée du Golo a dû être utilisée comme accès vers l'intérieur et la suggestion d'Ambrosi est très vraisemblable,
- la seconde, venant d'Aleria, franchissant le Golo vers Ponte Leccia se dirigerait vers la Balagne (traces mises à jour en 1952). La découverte en 1956, au-dessus de Bustanico, de tombes romaines avec une pièce datable de 179-180 en avait suggéré, à l'époque, l'éventualité. A mon sens, cette route aurait longé le flanc ouest du domaine sur une bon-

ne dizaine de kilomètres par Bustanico, Cambia et les deux Borgo = burgi signalés plus haut. Les burgi, petits postes de contrôle, ont dû commander les voies secondaires d'accès à Cellae Cupiae. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que les "burgarii" avaient parmi leurs missions la surveillance de l'entretien des routes. Des fouilles dans la région de Lay (Loire) ont mis à jour un bâtiment de type burgus bordant une voie antique dans un secteur montagneux et boisé. La similitude des sites est remarquable (19). Bien entendu, il ne faut pas songer ici à des voies romaines au sens strict, mais à des sentiers muletiers aménagés ; il est cependant significatif que des traces archéologiques type tombes ou monnaies romaines (21) s'alignent sur le versant Ouest, le long de l'axe envisagé.

II - ÉVOLUTION HISTORIQUE ET JURIDIQUE

La seule certitude est l'existence à l'extrême fin de l'antiquité de Cellae Cupiae, un point d'arrivée donc. On peut néanmoins proposer le cadre chronologique d'une évolution. Le caractère boisé et montagneux du périmètre, la présence proche de pénétrantes, celle possible d'une ligne de burgi, l'existence ultérieure sur site d'un domaine pontifical sont des indices cumulatifs suggérant un de ces saltus impériaux soupçonnés par Rostovtseff.

II - 1. L'ÉPOQUE IMPÉRIALE

La situation de Cellae Cupiae dans une ancienne zone tribale éloignée de la mer et la présence de burgi font envisager que la constitution se place à une époque de maîtrise de l'intérieur, à un moment où le bénéficiaire de ce prélèvement sur l'ancien "ager publicus populi romani" peut compter sur le dévouement des autorités civiles et militaires de l'île. L'exemple des grands domaines des plaines sardes d'Acté, la favorite de Néron, n'est pas tout à fait satisfaisant du point de vue géographique, mais invite à chercher le bénéficiaire d'une possible donation impériale parmi les parents ou amis du Prince.

Autre hypothèse, le "saltus" forestier se constitue en relation avec la fourniture de bois à la flotte ou l'administration impériale. La marine dispose d'une base à Aleria, peut-être dès l'époque d'Agrippa, gendre d'Auguste et, en tout cas, sous Néron. On peut également songer aux besoins de l'immense chantier du port d'Ostie au temps de Claude et l'envoi de condamnés en Corse pour couper du bois au bénéfice de l'état ne fut pas une invention des Van-

dales mais doit bien remonter aux débuts de l'administration impériale dans l'île. Il est donc possible, à partir d'indices extérieurs, de supposer que le "saltus" du San Petrone a été constitué aux premiers temps du principat.

Néanmoins, les trouvailles monétaires (21) se concentrent vers la fin du II^e et III^e siècle, tandis que le toponyme BURGUS, au sens de fortin lié au contrôle routier dans l'intérieur de l'empire, renvoie plutôt à la basse romanité. La constitution de Cellae Cupiae avec sa ligne de "burgi", à proximité d'une "statio" et d'une route Aleria-Balagne avec de possibles voies secondaires assurant la desserte du "saltus", tout cela paraît s'inscrire dans le cadre d'une action concertée visant une zone riche en forêts accessibles et donc exploitables. L'utilisation possible du Golo pour le flottage du bois avec débouché à Mariana a dû jouer un rôle dans le processus de décision (20).

Pour mémoire, le domaine s'étendait sur un ancien territoire tribal, mais on ne saurait préciser lesquels des Likninoi, Kilibensoi ou Makrinoi furent, en quelque sorte, expropriés d'un territoire dont ils avaient conservé la jouissance à precario depuis la conquête. Les indications ethniques de Ptolémée montrent en tout cas que le cadre tribal restait vivace en Corse à la fin du I^{er} siècle ou au début du II^e. Seule, l'archéologie serait susceptible de fournir des indications vérifiables sur la date de constitution du domaine et, en fait, de prouver que la possessio pontificale a bien été précédée par un saltus impérial, peut-être lié à la flotte. Reste un problème, le domaine est-il passé directement du patrimoine impérial à celui de la papauté ou y a-t-il eu mutation intermédiaire ? L'absence de mention de Cellae Cupiae au Liber Pontificalis ne permet de privilégier aucune hypothèse.

II - 2. LA PREMIÈRE PÉRIODE PONTIFICALE

Le patrimoine de Saint Pierre en Corse, qui ne se confond pas avec les biens des églises locales, comporte au moins un grand domaine, celui de Cellae Cupiae, auquel certainement s'ajoutent des biens de moindre importance et des bâtiments isolés. Cellae Cupiae, d'après la lettre de 597, est "*juris Sanctae Ecclesiae Romanae*", ce qui implique une origine régulière, attestable dans les archives. Le pape semble y exercer dans leur plénitude l'ensemble des droits attachés à la propriété, il en donne une partie (lettre de 597), y bâtit (lettre de 596) et en tire certainement des revenus, en somme, l'abusus, l'usus et le fructus des jurisconsultes romains. Néanmoins, il

existait une réglementation stricte d'origine impériale, qui sera précisée par Justinien, concernant les modes de gestion des biens ecclésiastiques. Par ailleurs, le terme "*possessio*" implique le maintien d'une sorte de droit éminent sur le bien. En contrepartie les empereurs chrétiens avaient conféré aux domaines ecclésiastiques diverses franchises et exemptions.

L'origine du patrimoine de Saint Pierre en Corse ne doit pas différer du cas général où les donations impériales ou privées ont joué un rôle essentiel. Vers 314, Constantin donne des biens fonciers à Rome et dans diverses provinces, puis les empereurs ont ajouté d'autres biens venant du patrimoine impérial. Ces donations visaient à réparer les confiscations faites sur les chrétiens lors des persécutions et à permettre à l'évêque de Rome d'assurer aux chrétiens pauvres de la ville un minimum de ravitaillement. A partir de 313, moment où les églises chrétiennes ont été admises à être propriétaires, de riches fidèles ont fait à l'évêque de Rome des donations parfois très importantes comportant des domaines dispersés dans tout l'Occident.

On peut hésiter sur la date de l'intégration de Cellae Cupiae au patrimoine pontifical insulaire, l'arrivée des Vandales en Corse vers 445 pouvant être une date limite. Il est cependant possible d'envisager un legs postérieur, inexécutable un temps du fait de l'occupation de l'île. Le silence du "*Liber Pontificalis*" sur le domaine pourrait ainsi s'expliquer. Enfin, la volonté d'un donateur tardif, impérial ou privé, de favoriser la christianisation d'un centre de résistance du paganisme corse ne peut être écartée. L'adoration de la pierre et du bois (lettre de 597) est peut-être une formule toute faite désignant le paganisme mais une allusion précise à un culte indigène ou gréco-romain est possible. Silvanus, dieu forestier et agreste, a eu un autel à Guagno, or il était le protecteur attitré des bûcherons...

II - 3. LA PÉRIODE VANDALE

Les Vandales, convertis à l'arianisme, avaient confisqué les biens des églises catholiques d'Afrique, ils durent opérer des confiscations analogues en Corse, tant sur les églises locales que sur le patrimoine pontifical. Les nouveaux propriétaires, peu nombreux, vivaient ou s'efforçaient de vivre à la romaine, sans cultiver la terre de leurs mains, qu'ils soient installés en ville ou sur des domaines ruraux (15).

On soulignera, par ailleurs, que les 40 évêques exilés en Corse vers 477/484, pour "couper du bois"

durent être installés dans d'anciennes forêts impériales, affectées auparavant au service de la flotte romaine et récupérées pour la marine vandale, la seule organisée en Méditerranée occidentale à la fin du V^e siècle.

A l'exemple de l'Afrique, il est vraisemblable qu'un minimum de gestion a dû être assuré durant la période de 445-535, au moins sur les biens de la couronne vandale qui avait dû recueillir les anciens domaines impériaux, tant en secteur côtier que dans l'intérieur. La rupture avec les structures patrimoniales et les modes d'exploitation romains n'a pas dû être complète. Il a dû en aller de même pour les anciennes propriétés pontificales insulaires dont le transfert au roi vandale ou au clergé arien est à présumer.

II - 4. LA RÉINTÉGRATION

Les années 535-552, après l'effondrement du royaume vandale, sont marquées par l'indécision des luttes entre Byzantins et Goths en Italie. Pendant une quinzaine d'années, on doit envisager en Corse un vide politique, des raids suivis d'interruption des communications, une situation propice aux troubles de toute sorte. Les vicissitudes de la christianisation dans la région de Cellae Cupiae, citées dans la lettre de 597, s'inséreraient assez bien dans ce cadre.

En 552, Byzance s'installe solidement dans l'île, mais ce n'est qu'en 555 qu'on peut fixer, en date haute, la réintégration de l'église de Rome dans ses domaines corses, les querelles religieuses s'apaisant. La date la plus basse doit se situer entre 579 et 585, au moment de la mission à Constantinople du futur pape Grégoire. La bonne tenue des archives pontificales, mais surtout une pause dans les crises théologiques et la persistance de la menace lombarde ont dû faciliter un règlement d'ensemble entre le pape et l'empereur (16).

Quoi qu'il en soit, dès son élection en 590, Grégoire est en mesure de s'appuyer sur le patrimoine de Saint Pierre en Corse pour y développer son programme d'évangélisation. Cette action est relayée dans l'île par une administration dont la restauration, entre 555 et 585, n'a pas été improvisée. Elle a dû reprendre des structures qui avaient sans doute existé en Corse un bon siècle auparavant et qui avaient perduré en Italie et en Sicile grâce aux relations satisfaisantes entretenues par la papauté avec le royaume goth. Un "defensor" siège dans l'île, la correspondance pontificale en témoigne.

La récupération de Cellae Cupiae s'insère dans ce processus et Saint Grégoire peut utiliser le domaine

pour la christianisation de l'intérieur. A cet égard, la lecture des lettres de 596 et 597 montre bien que l'église édifiée sur la "possessio" s'insère dans un contexte d'évangélisation, il ne s'agit pas d'une banale église domaniale. Le San Petrone, plus haut sommet du Nord-Est de la Corse, était peut-être un haut lieu du paganisme, un centre du culte de la pierre évoqué dans la lettre de 597. Il est après tout singulier qu'au début du XII^e siècle l'Eglise ait décidé de reconstruire la cathédrale d'Accia sur le sommet lui-même, c'est sans doute le signe que la christianisation de la montagne faisait encore problème (22).

II - 5. DÉMEMBREMENT OU USURPATION

Un indice de démembrement est, on l'a vu, perceptible dès le pontificat de Saint Grégoire ; celui-ci donne une partie, sans doute réduite, du domaine au desservant de l'église de San Petrucculu (lettre de 597). Il est d'autre part possible que la forêt de San Petru d'Accia représente un bien épiscopal constitué aux dépens du domaine au VII^e siècle. On reste encore dans un cadre juridique maîtrisé par Rome.

Avec l'effondrement byzantin et l'invasion lombarde puis les incursions maures, la dissociation a dû s'accroître par voie d'usurpations ou de concessions forcées. Le nom du hameau de CAMPODONICO = CAMPUS DOMINICUS, versant Orezza, évoquerait ainsi un "grignotage" de la périphérie du domaine, lié à l'installation d'un seigneur laïc.

Une autre hypothèse limiterait la possessio pontificale du VI^e siècle au secteur San Petrucculu, San Benedetto, San Paolo et Celle, la plus grande partie de la chaîne du San Petrone restant propriété impériale. A une époque ultérieure la papauté, exploitant la fameuse "Donation" de Pépin (fin VIII^e), aurait mis la main sur un bien dont le maître théorique, l'empereur, était désormais sans moyen d'action en Corse. L'actuelle forêt intercommunale de San Petru d'Accia, dont le nom évoque un ancien statut ecclésiastique, se rattacherait donc à ce domaine impérial plus ancien. Cette hypothèse d'une tardive "usurpation" pontificale, élargissant ainsi sa possessio primitive, m'a été suggérée par Madame Parsi-Magdelain. Dans la confusion humaine et institutionnelle du Haut Moyen Age Corse les deux mouvements, démembrement plus ou moins volontaire et mainmise sur un bien en déshérence, ont pu coexister.

CONCLUSION

Les limites de la méthode toponymique lorsqu'elle n'est pas confortée par des sources documentaires ou des traces archéologiques sont bien connues. Une graduation des conclusions de l'étude est donc indispensable.

1 - L'existence, à la fin de l'antiquité, d'un domaine pontifical de plusieurs kilomètres carrés sur le massif du San Petrone est quasi certaine. Une donation, impériale ou privée, en est vraisemblablement à l'origine, peut-être en vue de christianiser la montagne, haut-lieu du paganisme. Son nom, Cellae Cupiae, bien antérieur au VI^e siècle, fait référence au travail du bois, à l'industrie résinière ou encore au fondateur (romain ou romanisé) de bâtiments ou d'habitations modestes, nommé CUPIUS.

2 - La localisation du centre du domaine au lieu-dit actuel de Celle, avec installation ultérieure d'un chœurévêque, une activité à dominante forestière me paraissent probables ou vraisemblables.

3 - La présence d'une ligne de burgi, d'une voie Aléria-Golo est vraisemblable ; possible celle d'une statio, celle d'un lien historique avec la forêt de San Petru d'Accia. Ce faisceau de présomptions tendrait à prouver que la possessio pontificale a été précédée ou encadrée par un vaste saltus impérial, peut-être lié à la flotte.

Dès lors, le secteur du San Petrone illustrerait ce qui a dû être un des supports essentiels de pénétration de la romanité dans l'intérieur. La diversification des modes de vie et des techniques, un début d'économie monétaire, la diffusion de la langue latine, l'installation d'immigrants, le développement du culte impérial, la présence pesante et permanente d'un encadrement, tous ces facteurs ont dû, en quelques générations, modifier sensiblement la population corse vivant sur le domaine ou aux abords. Par exemple, le cadre tribal encore vivace au II^e siècle d'après les indications de Ptolémée a dû se déliter dans la zone d'influence domaniale. Le seul problème est de savoir si Cellae Cupiae - et les autres domaines impériaux de l'intérieur - ont été des pôles dynamiques ou, au contraire, des poches de romanité sur le qui-vive. Ce que l'on devine de fragile dans l'évangélisation précoce de la région tendrait plutôt à relativiser la portée des transformations de la société indigène.

NOTES ET RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 1 - Je tiens à marquer toute ma reconnaissance à Madame Parsi-Magdelain, professeur d'Histoire économique de l'Antiquité à l'Université de Panthéon-Assas. Non seulement la compatriote m'a accueilli avec beaucoup de gentillesse, mais la spécialiste a bien voulu suggérer des pistes, préciser des notions et donner confiance à un amateur tout en lui évitant quelques erreurs.
- 2 - Je n'ai pas pu prendre connaissance directement des publications de Philippe Pergola, aussi j'ai utilisé les chapitres rédigés par lui du *Mémorial des Corses*, ainsi que certaines histoires générales de la Corse où il m'a paru abondamment cité. Son analyse des périodes vandale et grégorienne m'a été précieuse.
- 3 - Le *Corsica classica* d'Olivier Jehasse est l'ouvrage de référence sur le recensement et le classement des sources et des travaux spécialisés. Ce travail n'aurait sans doute pas été mené à bien sans son livre suffisamment récent, 1986, et complet pour que rien d'essentiel ne m'ait échappé. Mes emprunts sont trop nombreux pour que je les cite en note, qu'il veuille bien m'en excuser.
- 4 - L'Abbé Letteron "La Corse dans la Correspondance de Saint Grégoire le Grand", *B.S.S.H.N.C.* 1881 et 1882, reproduit et traduit les lettres de 596 et 597.
- 5 - La thèse de Lettres de Madame Moracchini-Mazel, *Les Eglises Romanes de Corse*, a été pour moi un document de travail essentiel et, de plus, c'est la lecture fortuite de ses chapitres sur la Castagniccia qui a réveillé mes souvenirs d'enfance sur la forêt de San Petru d'Accia. Beaucoup d'indications locales ne se trouvent que dans son livre, je la cite donc en note abondamment.
 Sur l'évêché d'Accia, pages 103 et 417. Sur les fouilles de San Petrucculu, pages 14, 288 et 289. Madame Moracchini-Mazel paraît se rallier à la thèse d'une création très ancienne pour l'évêché d'Accia, VI^e ou VII^e siècle. Une autre tradition en tient pour le milieu du IX^e, au temps le plus fort de la lutte contre les incursions musulmanes. Les évêques du X^e siècle seraient, alors, les premiers connus. Pour mon propos, la controverse n'a guère d'importance, il y a eu, en date haute ou basse, volonté d'un pape d'assurer au nouveau siège épiscopal et à un moment crucial à la fois une assise territoriale et une source de revenus.
- 6 - "Nigeunus" pourrait être relié à niger-noir, cf. la dérivation nigellus bien attestée en latin classique qui a donné en corse niellu. Monte niellu est un toponyme fréquent en Corse, sans doute lié à l'ancienne couverture végétale (cf. la Forêt Noire en Allemagne). Mais Negeunus/Nigeunus est peut-être "Nigeunus" qui renverrait à NI(n)GUE(s)-GNUS = qui engendre ou qui est de la nature (gigno) des neiges (ningues). Le San Petrone, plus haut sommet du nord-est de la Corse, pouvait avoir cette réputation auprès des Romains des plaines. Enfin, le "rhabillage" latin d'un toponyme indigène est très possible, il faudrait être sûr des manuscrits avant toute conclusion définitive.
- 7 - Voir le *Thesaurus Linguae Latinae* aux entrées citées. Cupiae doit être un adjectif épithète du type référentiel qu'un problème de manuscrit a rendu méconnaissable. Le suffixe -ius, a s'applique en dérivation aux seuls noms communs de personnes pour former un adjectif : cupia = relatif à une "entraîneuse" serait régulier. Le suffixe -arius, a s'applique, lui, aux noms de choses ; d'autre part cuparius = tonnelier étant bien attesté, l'épithète cuparia ne pose pas de problème grammatical. La référence à un nom d'homme est tout aussi régulière du point de vue de la langue, on connaît des Cellae suivies d'un référentiel gentile.
- 7 bis - Pliny, *H.N.*, XVI.21., donne des termes techniques - Vas, Alveus, Cortina, Furnus - désignant des récipients utilisés dans l'industrie résinière au moment de la chauffe, Cupa n'y figure pas. Mais ce mot a pu avoir un sens générique ou désigner le bac recueillant la poix liquide après distillation : cupa = tonneau et la résine, contenant et contenu, sont mis en relation directe dans César, *Bel. Civ.* 2,11,2. P.M. Duval, *La vie quotidienne en Gaule pendant la paix romaine*, décrit certaines des techniques utilisées dans l'industrie résinière antique. Par ailleurs, des procédés de distillation analogues à ceux des Romains ont été utilisés en Provence jusqu'au début du XX^e siècle. Il faudrait voir si on ne connaissait pas ces techniques dans la région d'Asco à la même époque ; le corse deda vient du latin taeda, bois gras. La technique d'incision des résineux, analogue à celle des Landes, était également connue des Romains. Parmi les multiples emplois de la résine et de ses dérivés dans l'antiquité, la marine (calfatage des coques, goudronnage des cordages, etc.) est une grosse consommatrice, on retrouve encore la base navale d'Aleria.
- 8 - Voir M. Reille, *Histoire de la végétation de la montagne corse depuis le Tardiglaciaire*, in "La préhistoire française" tome 2, page 52.
- 9 - Moracchini-Mazel, ouv. cité tome 1, page 15.
- 10 - Idem, tome 1, page 179.
- 11 - Rostovtseff, *Histoire économique et sociale de l'Empire Romain*. La Corse est étudiée très brièvement page 165 de l'édition française de 1988.
- 12 - Voir note 7 bis pour les techniques de distillation ou de collecte de la résine. A propos des lieux-dits CUPA voir Moracchini-Mazel, ouv. cité tome 2, pages 322 et 416.
- 13 - M. Ceccaldi, *Dictionnaire Corse-français*, à l'entrée Stazzona. Pour la référence italienne voir C. Battisti et G. Alessio, *Dizionario etimologico italiano*, qui signale à l'entrée Stazzone « E anche elemento toponomastico dell'Italia settentrionale. Una Stazzona e la statio

romana sul lago di Como ». Le sens de boutique, lieu de travail, en vulgaire, y est aussi bien attesté.

- 14 - Idem note 11, mêmes références et page 447, note 25.
- 15 - Pour la période vandale à côté de Ph. Pergola, j'ai utilisé L. Musset, *Les invasions : les vagues germaniques* 1969.
- 16 - Dès la reconquête une Constitution de Justinien d'août 535 restitue aux églises catholiques d'Afrique leurs biens mobiliers et immobiliers, mais l'application d'une décision de principe analogue pour l'Italie a dû être délicate en raison de la crise théologique.
- 17 - Idem note 10.
- 18 - Cf. R. Chevallier, *Les voies romaines*, 1972, page 217 : rôle des burgarii, fouilles de Lay.
- 19 - Izarra, *Les fleuves et la navigation en Gaule romaine*, 1993, cite, page 200, l'exemple du flottage sur des fleuves côtiers italiens sans doute très semblables au Golo. L'évacuation du bois de charpente ou de chauffage par un fleuve réduit évidemment les coûts. L'existence d'un problème d'approvisionnement de Rome en bois de chauffe dans l'Antiquité est connue ; la ville comptait 856 thermes ou bains publics au III^e siècle et on doit y ajouter les autres utilisations, soit des besoins très importants. Dans *Ostie antique, ville et port*, Paris 1986, R. Chevallier signale la présence d'entrepôts de bois, de navicularii lignarii, de dendrophores

à Ostie. En 1789 encore la Corse exporte du bois de chauffage vers la Provence ou l'Italie (P. Arrighi, *La vie quotidienne en Corse au 18^{ème} siècle*, page 187).

- 20 - Toutes les découvertes que j'ai pu recenser se situent sur le flanc Ouest du San Petrone :
Monnaies : à Santa Maria di Riscamone, denier d'argent d'Antonin le Pieux (141 ?), bronzes de Tacite (275) et Probus (276-281). A Bustanico, pièce de 179-180. La trouvaille de Borgo, près San Lorenzo, est évoquée par Madame Moracchini-Mazel (op. cité, page 320 n. 1) « monnaie romaine d'argent trouvée en 1950 dans la tour du hameau ». La coïncidence est frappante, un burgus était souvent une tour.
Tombes romaines : une sépulture au lieu-dit Baraque, près San Lorenzo, en 1912. Deux tombes avec la pièce ci-dessus à Bustanico en 1956.
- 21 - Le Colloque de Grenoble, 1983, *La pierre et le marbre dans l'Antiquité*, ne mentionne aucun marbre corse connu pour l'époque gréco-romaine. Le "verde di Corsica" a été utilisé notamment pour la chapelle-tombeau des Medicis à Florence.
- 22 - Troublante est la mention par un ancien chroniqueur de "sarrasins" installés sur le San Petrone au IX^e siècle (entrée Accia du *Dictionnaire d'Histoire et Géographie ecclésiastique*). On pourrait y voir des païens, cf. les "sarrasins" = basques païens de la Chanson de Roland dans un contexte historique analogue.

Population et cheptel dans les communautés de Sollacaro-Calvèse et de Zicavo d'après les dénombrements des années 1770

par Félix CICCOLINI

L'étude qui suit tend à présenter les deux dénombrements effectués dans les années 1770 pour les communautés de Sollacaro-Calvèse, chef-lieu de la pieve d'Istria, laquelle bordait la mer, et celles de Zicavo, chef-lieu de la pieve de Talavo abritée au pied du mont Incundine (2 133 m). Établis sous la responsabilité du Commissaire aux guerres, ils donnent, pour chaque "feu", les personnes qui le composent et les cheptels qui y sont rattachés.

Les documents apparaissent sous forme de feuillets imprimés, remplis à la plume. Chaque feuillet comprend deux parties principales : la première afférente aux personnes groupées autour du feu, et la seconde, toujours sur la ligne du même feu, énumère les bestiaux. Nous allons donc examiner successivement ce qui a trait aux personnes et aux cheptels vifs.

Avant d'entrer dans le sujet, certaines indications sont utiles, et d'abord sur le feu. Le mot, dans l'acception du second XVII^e siècle, a vieilli ; il désignait la famille, et ensemble, le lieu déterminé où elle logeait. Depuis la fin du XVII^e siècle, dans certaines régions, les déplacements de populations avaient été si peu nombreux qu'une adéquation quasi parfaite avait existé entre les familles, les feux et les tailles (le fisc ne pouvait pas être absent). Avec les dénombrements réalisés d'après la "Méthode générale" de Vauban, la règle "une famille - un feu" s'affirma au point que les deux notions se confondirent l'une dans l'autre et le logement se trouva inséré dans la démographie ; les membres de la famille qui habitaient en dehors du feu n'en faisaient pas partie. Mais, dans les deux séries de documents étudiés, le calcul du nombre de feux n'obéit pas aux mêmes règles. Ainsi, à Zicavo, lorsque les personnes sont groupées autour d'une veuve, on a un demi-feu ; par contre, à Sollacaro-Calvèse, cette réduction n'existe pas ; on n'y connaît pas de fraction de feu et il n'y a que des feux à cent pour cent. Cette réduction

a sans doute une origine fiscale puisque le feu constituait une taille, redevance due au trésor public ; de la sorte, les veuves bénéficiaient d'une exonération à concurrence de moitié.

Une deuxième constatation peut être faite au sujet de la désignation des chefs de famille. A Zicavo, la désignation est suffisante avec l'indication du prénom dudit chef de famille et du prénom de son père : "Antonio qu. Pietro" (Antoine de Pierre) ; telles étaient, du reste, les mentions portées dans les registres paroissiaux qui faisaient mémoire d'état-civil. Cependant, petit à petit dans les années 1770, on a commencé à inscrire aussi les noms de famille et cette nouveauté s'est généralisée. A Zicavo, le dénombrement comporte une seule exception à la pratique de l'inscription des seuls prénoms ; elle concerne Mr Jacques Abbattucci. A Sollacaro-Calvèse, une dizaine de noms de famille reviennent assez souvent, accolés aux prénoms : Bartolani, Canazzi, Casabianca, Colonna, Desanti, Farinacci, Istria, Panzani, Poggio, Zicavo. Nous avons dit que la règle d'utilisation des seuls prénoms concerne tous les chefs de famille ; elle s'applique également aux veuves chefs de famille ainsi qu'aux "garçons et filles".

Nous allons, dans le titre I relatif à la population, rechercher pour chaque communauté de village le nombre des habitants en ventilant par sexe et par groupe d'âge. Ensuite, nous étudierons les composantes des feux suivant leurs fonctions : chefs de famille, garçons-filles. Nous terminerons sur une proposition de classification des feux par types de famille.

1. LES POPULATIONS

Pour chacune des deux communautés, deux rubriques distinctes contiennent les renseignements sur leurs habitants : celles des "chefs de famille" et celles des "garçons-filles". Tous ceux qui appartiennent à ces communautés villageoises, petits ou grands, se retrouvent donc, comme faisant partie d'un feu précis, dans l'une ou l'autre de ces deux rubriques. Y figurent les indications qui découlent de leur état civil : ordinairement leurs prénoms, âge et parfois les liens de parenté avec l'homme chef de famille. Quant aux âges attribués à chacun, il vaut mieux relativiser leur exactitude, étant donné l'ignorance très vraisemblable de la plupart des intéressés sur ce point, et les difficultés, pour les autorités, de procéder à des recherches ; vu l'incertitude existante, l'attraction vers les âges finissant par cinq ou multiple de dix a quelque peu joué. Il est, cependant, sûr que les personnes dénombrées existaient ce qui donne une forte certitude aux chiffres de population totalisés pour chaque feu dans une colonne centrale des feuillets.

Résultats des dénombrements :

Sollacaro-Calvèse : 516 habitants ;
Zicavo : 688 habitants.

Par ailleurs, le nombre des feux s'élève à 123 pour Sollacaro-Calvèse et à 176 pour Zicavo.

Grâce aux chiffres de la colonne centrale, nous avons rapproché les nombres des feux et des personnes, et nous avons réuni ces dernières en groupes qui vont de un à dix dans le tableau I.

Dans chaque feu, le nombre de personnes varie entre un et dix à Sollacaro-Calvèse et de un à neuf à Zicavo. Pour chaque village, les comparaisons seront calculées en fonction du nombre de ses feux et de ses personnes. Les quatre chiffres : 123 feux -

516 habitants, 176 feux - 688 habitants donnent une moyenne par feu de 4,19 à Sollacaro-Calvèse (taux assez élevé) et de 3,90 à Zicavo (taux moyen).

Importance des groupes de personnes : les quatre qui reviennent le plus souvent à Sollacaro-Calvèse sont les groupes de trois : 26 fois, les groupes de quatre : 24 fois, les groupes de cinq : 23 fois et les groupes de six : 18 fois ; ils représentent un peu plus des trois quarts (76,98 %) des feux et 397 personnes (76,93 % de la population). À Zicavo, les quatre groupes de tête se classent ainsi : 42 groupes de trois, 40 groupes de deux, 31 groupes de cinq et 24 groupes de quatre : ils comptent 77,84 % des feux et 457 personnes seulement, soit à peine les deux tiers (66,42 %) de la population. Ces distorsions dans les quatre groupes les plus nombreux des deux communautés impliquent un étalement sur la totalité des groupes plus large à Zicavo qu'à Sollacaro-Calvèse. En effet, dans les groupes restants à Sollacaro-Calvèse : un, deux, sept, huit et dix, nous avons un total de 119 personnes (23,06 % de la population) - un peu moins du quart ; nous obtenons à Zicavo (groupes un, six, sept, huit, neuf) 231 personnes (33,57 % de la population) - un peu plus du tiers.

Avant d'examiner les composantes qui structurent les feux, une première approche des groupes d'âge dans les populations donne les résultats du tableau II.

Les deux villages se situent à égalité en pourcentage quant au premier groupe d'âge : 51,55 % à Sollacaro-Calvèse et 51,30 % à Zicavo. Pour le groupe des 21-40 ans, Sollacaro-Calvèse se place avec une bonne avance (36,24 %) et Zicavo arrive à 31,83 %. Pour les deux autres groupes, Zicavo a l'avantage 13,95 % et 2,90 % ; à Sollacaro-Calvèse, on a : 10,27 et 1,93 %.

Quelle est la place occupée par les deux composantes structurelles dans chacun des feux ? Cela nous conduit à traiter d'abord de celle des chefs de famille.

Tableau I

Nb de personnes par "feux"	Sollacaro-Calvèse				Zicavo			
	Feux	%	Personnes	%	Feux	%	Personnes	%
1	4	3,25	4	0,77	6	3,4	6	0,87
2	17	13,82	34	6,58	40	22,72	80	11,62
3	26	21,13	78	15,11	42	23,86	126	18,31
4	24	19,51	96	18,6	24	13,63	96	13,95
5	23	18,69	115	22,28	31	17,61	155	22,52
6	18	14,63	108	20,96	16	9,09	96	13,95
7	9	7,31	63	12,2	10	5,68	70	10,17
8	1	0,81	8	1,55	4	2,27	32	4,65
9	0	0	0	0	3	1,7	27	3,92
10	1	0,81	10	1,93	0	0	0	0
11	0	0	0	0	0	0	0	0
Totaux	123		516		176		688	
Moyenne		4,19				3,9		

âge	Sollacaro-Calvèse			Zicavo		
	sexe masc.	sexe fém.	total	sexe masc.	sexe fém.	total
0 à 20 ans	150	116	266	160	193	353
21 à 41 ans	92	95	187	107	112	219
41 à 60 ans	24	29	53	42	54	96
61 ans et +	3	7	10	8	12	20
Totaux	269	247	516	317	371	688

Tableau II

1.1. Première composante : les chefs de famille

Ils apparaissent essentiellement dans trois cas de figure qui correspondent au vécu, suivant qu'on est en présence d'un couple homme-femme, d'un homme seul ou d'une femme seule.

Couples Hommes-Femmes

Généralement, le couple (marié ou non) a un ou plusieurs enfants. Le dénombrement est totalement muet sur l'existence des liens matrimoniaux. Par conséquent, nous n'avons aucun élément sur la légitimité des unions ou sur l'illégitimité des naissances ; on peut, toutefois, supputer que la majorité des couples sont mariés.

Dans ce premier cas de figure, le prénom de la femme est inscrit dans une deuxième colonne, sur la même ligne que celle qui porte les deux prénoms de l'homme (Giuseppe qu. Francesco) et on ne connaît rien sur la famille d'origine de la femme. À côté des prénoms, figure l'âge de chacun des chefs de famille.

Nb de feux	Hommes		Femmes	
	leur nom	âge	leur nom	âge
1	Giuseppe qu. F.	40	Maria Antonia	37

La femme a la qualité de chef de famille, tout comme l'homme ; c'est un élément qui va dans le sens d'une prise en considération de la condition féminine.

Hommes seuls ou Femmes seules

Dans les deux autres cas de figure, les hommes ou les femmes sont des chefs de famille à une seule tête, en état de veuvage ou non ; en fait, ils ont souvent des enfants à charge. Pour l'homme seul, il n'est

guère possible de différencier le célibataire du veuf, car l'état de veuvage n'est indiqué que pour les femmes et à Zicavo seulement ; cependant, l'homme seul ou la femme seule en charge d'enfants peuvent, dans la présente étude, être considérés comme en état de veuvage.

L'importance respective de des trois cas de figure découle du tableau III.

Dans ce calcul, nous avons appliqué les mêmes règles dans les deux communautés, quant à leur valeur numérique des veuves chefs de famille ; celles de Zicavo, comme celles de Sollacaro-Calvèse, représentent un feu à part entière, d'autant que plusieurs d'entre elles ont la responsabilité d'une famille nombreuse. Retenons donc, pour le moment, que nous avons une assise formée par 221 chefs de famille à Sollacaro-Calvèse et 301 à Zicavo, dans laquelle la place occupée par les couples est prépondérante. Cependant, la réalité apporte quelques surcharges ; elles proviennent d'un véritable renforcement des chefs de famille. Effectivement, à côté des chefs de famille que nous venons de répertorier dans le tableau III, d'autres parents, le plus souvent des ascendants, ont leur place dans les colonnes des chefs de famille ; ils en ont le titre ; leur lien de parenté avec l'homme chef de famille plus jeune est assez souvent précisé ; il faut, du reste, noter qu'un ascendant n'est jamais inscrit dans la rubrique des garçons-filles ; dès lors, il figure obligatoirement dans celle des chefs de famille soit à titre principal en quelque sorte et à la tête de son feu, soit concurremment avec le noyau d'un descendant devenu chef de famille. L'importance de ces ajouts est variable et elle dépend, en grande part, du nombre

	Sollacaro-Calvèse	Zicavo
Hommes-Femmes	96 couples = 192 chefs de famille	125 couples = 250 chefs de famille
Hommes seuls	15 chefs de famille	27 chefs de famille
Femmes seules	14 chefs de famille	(veuves) = 24 chefs de famille
Totaux	221 chefs de famille	301 chefs de famille

Tableau III

Tableau IV

	Sollacaro-Calvèse	Zicavo
couples Hom.-Fem. ajouts	192 chefs de famille 18 chefs de famille	250 chefs de famille 10 chefs de famille
Hommes seuls ajouts	15 chefs de famille 5 chefs de famille	27 chefs de famille 10 chefs de famille
Femmes seules ajouts	14 chefs de famille 1 chef de famille	24 chefs de famille néant
Total	245 chefs de famille	321 chefs de famille

Tableau V

	Sollacaro-Calvèse			Zicavo		
	Hom.-Fem.	Hom. seul	Fem. seule	Hom.-Fem.	Hom. seul	Fem. seule
pourcentage de départ	86,87	6,78	6,33	83,05	8,97	7,97
pourcentage après assemblage	85,71	8,16	6,12	80,99	11,52	7,47

des ascendants encore en vie dans les communautés ; finalement, on assiste à un véritable assemblage de sources différenciées, ainsi que cela résulte des chiffres du tableau IV.

On peut comparer les trois cas de figure de départ : couples Homme -Femme, Hommes seuls, Femmes seules et les modifications apportées par l'assemblage des chefs de famille (tableau V).

Comme on le voit, le phénomène "ajouts" a permis la création d'assemblages de chefs de famille, dont l'importance demeure, en définitive, plutôt modeste.

Par ailleurs, les chefs de famille du sexe féminin qui sont ajoutés sont de beaucoup plus nombreux : 20 femmes et 4 hommes à Sollacaro-Calvèse, 20 femmes et zéro homme à Zicavo. Au passage, observons combien il se confirme que, déjà, les femmes résistaient mieux que les hommes à la mort ; il est vrai que ces derniers avaient été frappés aussi dans les luttes armées de l'époque.

Dans leurs assemblages, il faut cerner les liens entre les chefs de famille inscrits en premier, et les chefs de famille dits "ajout". Dans le plus grand nombre de cas - 29 sur 44 - les mères figurent aux côtés d'un fils ; elles sont chef de famille avec lui, avec sa femme et lui s'il est marié ; en ce cas, c'est un trio qui assume la direction du feu. On retiendra que la présence maternelle est plus élevée en montagne qu'à Sollacaro-Calvèse : 18 fois sur 20 à Zicavo et 11 fois sur 30 près de la zone littorale. Complétons la liste des autres ajouts. À Sollacaro-Calvèse, nous avons une grand-mère, une belle-mère, trois belles-sœurs, trois tantes, une fille, un père, deux fils et un oncle. À Zicavo, s'ajoutent aux 18 mères, une grand-mère et une sœur.

L'organisation de l'exercice en commun des fonctions de chef de famille nous échappe et ne paraît pas avoir été réglementé. Il ne faut pas perdre de vue que, dans le second XVII^e siècle, la vie dans les vallées de l'île était difficile et rude, et que, probablement, les foyers étroits offraient davantage prise aux obstacles et aux embûches. Le groupe humain, autour d'un feu au sens large, pouvait sembler répondre à la réalisation des nécessaires et durs travaux qui généraient les subsistances. Un plus grand nombre de bras au labour donnaient de meilleures chances pour créer, conserver et si possible agrandir un patrimoine facteur de lutte contre la faim, voire de réussite vers une certaine aisance.

À l'origine de ces ajouts, il y a aussi la facilité que pouvait offrir, dans un ménage nucléaire, la continuation pour l'homme d'habitudes de vie antérieures à la formation de son propre noyau familial. Il s'y joignait la tranquillité morale qu'apportait à un grand fils la présence d'une mère à qui il aurait été pesant de demeurer seule et à l'encontre de qui il était hors de question de créer une situation d'abandon. D'autant que la mère qui était là, partie prenante dans l'assemblage, avait peut-être des droits, elle-même, sur un patrimoine qui avait souvent préexisté à la naissance du nouveau noyau... elle a pu être présente dans le feu avant la naissance du jeune noyau de son fils.

Un mot particulier sur le feu constitué par deux frères, leur femme et leurs enfants. À trois reprises, nous rencontrons cette situation à Sollacaro-Calvèse. Le nombre total des personnes qui composent chacune de ces trois familles à quatre chefs figure dans le dénombrement sur les lignes des trois feux corres-

Sollacaro-Calvèse		Zicavo	
Feux	Chefs de famille	Feux	Chefs de famille
90	90 couples Hommes-Femmes assemblés avec 18 ajouts	125	125 couples Hommes-Femmes assemblés avec 10 ajouts
3	6 couples H-F assemblés "frérèches" sans ajout	27	27 Hommes seuls assemblés avec 10 ajouts
15	15 Hommes seuls assemblés avec 5 ajouts	24	24 veuves sans ajout
14	14 Femmes seules assemblées avec 1 ajout		
1	2 orphelins sans chef de famille		
123			
		176	

Tableau VI

pondants ; quant aux enfants, quelque peu mélangés, on arrive à les différencier grâce à leur âge ! En définitive, ce sont des "frérèches", chacun avec son propre noyau ; ils sont assemblés en un même feu et ils ont mis en commun leurs moyens de travail. À Zicavo, de telles structures n'existent pas dans les données du dénombrement.

Avant de se pencher sur l'âge des chefs de famille, il est utile de bien faire la liaison des feux et des chefs de famille. Le tableau VI y contribuera.

Comment se répartissent, quant à leur âge, les 245 chefs de famille de Sollacaro-Calvèse et les 321 de Zicavo ? Le tableau VII présente huit tranches de cinq années entre 21 et 60 ans, encadrées par une colonne pour les moins de 21 ans et une colonne pour les 61 ans et plus.

Les premières constatations ont trait aux pourcentages les plus élevés ; ils concernent la même tranche d'âge, celle des 36-40 ans avec 20,40 % à Sollacaro-Calvèse et 25,54 % à Zicavo. La pointe de plus d'un quart dans cette communauté laisse, loin en arrière trois tranches au coude à coude : 13,70 % pour les 25-30 ans, 13,39 % pour les 46-50 ans et 13,08 % pour les 31-35 ans. Au contraire, à Sollacaro-Calvèse les trois tranches qui suivent celle de 20,40 % se rapprochent les unes des autres en marches d'escalier un

peu irrégulières : 19,59 % dans le groupe 26-30 ans, 15,51 % dans les 31-35 ans et 13,06 % pour les 21-25 ans. On décompte davantage de jeunes chefs de famille à Sollacaro-Calvèse : 19,18 % avant 26 ans, contre 10,27 % à Zicavo. À noter également la chute dans les taux du groupe des 41-45 ans ; elle atteint davantage les hommes que les femmes et est sans doute en rapport avec les événements de guerre. Enfin, au sujet des personnes âgées, on vit plus vieux à Zicavo : 12,76 % du nombre total des chefs de famille au titre des personnes au-dessus de 55 ans, contre 7,75 % à Sollacaro-Calvèse.

Nous concluons ce paragraphe sur les âges des chefs de famille en donnant ceux des dix plus anciens dans chaque communauté ; à Sollacaro-Calvèse, trois hommes (67, 69 et 82 ans) et sept femmes (68, 68, 69, 70, 72, 75 et 75 ans) ; à Zicavo, trois hommes (65, 70 et 70 ans) et sept femmes (64, 65, 70, 70, 70, 80, 88 ans).

Dans la composante des chefs de famille, ceux du sexe masculin sont minoritaires par rapport à ceux du sexe féminin dans les deux villages : 115-130 à Sollacaro-Calvèse et 158-168 à Zicavo ; les proportions sont davantage tranchées à Sollacaro-Calvèse.

Avant de passer à l'étude des garçons-filles, il faut rappeler que le dénombrement veut être une photo-

Tableau VII

Chefs de famille Tranches d'âge		moins de 21 ans	21 à 25 ans	26 à 30 ans	31 à 35 ans	36 à 40 ans	41 à 45 ans	46 à 50 ans	51 à 56 ans	56 à 60 ans	61 ans et plus	Totaux
Sollacaro- Calvèse	Hommes	6	17	21	19	25	3	13	3	5	3	115
	Femmes	9	15	27	19	25	6	13	5	4	7	130
	Total	15	32	48	38	50	9	26	8	9	10	245
	%	6,12	13,06	19,59	15,51	20,4	3,67	10,61	3,26	3,67	4,08	
Zicavo	Hommes	6	13	20	21	40	10	23	5	7	8	153
	Femmes	2	12	24	21	42	15	20	6	15	11	168
	Total	8	25	44	42	82	25	43	11	22	19	321
	%	2,49	7,78	13,7	13,08	25,54	7,78	13,39	3,42	6,85	5,91	

graphie des feux à un instant donné ; la vie est changement ; les familles sont modifiées par les naissances, les mariages, les décès ; les feux épousent cette variabilité permanente. En définitive, l'agencement humain des feux dépendait des circonstances de la vie propres au groupe familial assemblé ; les chefs de famille y tenaient un rôle important ; leur importance numérique dans l'assemblage traduisait des décisions prises par eux-mêmes et leur entourage ; ils représentaient une proportion moyenne de 1,99 par feu à Sollacaro-Calvèse et de 1,82 à Zicavo. Au-delà d'une présentation sous forme de chiffres, l'affection "à la vie à la mort" qui les unissait face à ceux d'autres feux, l'amour qu'ils nourrissaient vis-à-vis de leur patrimoine (logis, enclos, cheptels) dont certains éléments avaient appartenu à leurs ancêtres et avaient défié le temps, tout cela générerait leurs réactions et leur conduite quotidiennement. Dans leurs soucis journaliers, pesait la volonté de transmettre à leurs enfants une part importante des biens familiaux. L'étude des rubriques garçons-filles va nous donner quelques éclaircissements sur l'étendue de ce fardeau.

1.2. Deuxième composante : garçons-filles

garçons		filles	
leur nom	leur âge	leur nom	leur âge
Francesco	12	Rosaria	9

Après les deux colonnes occupées par les chefs de famille, nous avons deux colonnes de renseignements, l'une sur les garçons, l'autre sur les filles, avec l'âge de chacun d'eux.

Cependant, une complication surgit : mélangés aux garçons et filles, dans le sens d'enfants d'un des chefs de famille, on rencontre des frères ou sœurs et des parents plus éloignés. C'est cette parenté, plus ou moins distendue, que nous allons d'abord présenter. Ils sont au nombre de vingt-deux à Sollacaro-Calvèse et de quatorze à Zicavo. À Sollacaro-Calvèse, nous trouvons six serviteurs, habituellement des femmes, dont l'âge va de 12 à 50 ans. Les seize autres se situent par rapport à un des chefs de famille, généralement celui qui est inscrit le premier : onze frères âgés de 7 à 29 ans, trois sœurs de 16, 20 et 27 ans, une cousine de 30 ans et un neveu de 15 ans. Les quatorze de Zicavo comprennent six frères de 13 à 26 ans, sept sœurs âgées de 15 à 40 ans, et une parenté plus éloignée de 50 ans. Dans l'énumération qui précède, on remarque surtout la présence de frères ou sœurs autour d'un homme seul chef de famille ; sauf mention expresse, leur lien de parenté

(frère ou sœur et non pas fils ou fille) est déduit du rapprochement des âges quand il n'a pas pu permettre la procréation ; le plus souvent, ce sont des orphelins qui vivent avec un frère aîné chef de famille.

La catégorie qui vient d'être décrite, pour les deux communautés, élargit le cercle "chefs de famille-enfants". Après élargissement, elle est composée de 271 personnes à Sollacaro-Calvèse et de 367 personnes à Zicavo. L'élargissement lui-même représente les 8,11 % de l'ensemble garçons-filles à Sollacaro-Calvèse ; à Zicavo, ce pourcentage atteint 3,81 %, moins de la moitié ; la tendance à l'ouverture des feux est davantage affirmée près de la mer qu'à la montagne.

La comparaison de la rubrique "garçons et filles" avec celle des chefs de famille situe la force des deux composantes :

Sollacaro-Calvèse :

245 chefs de famille et 271 garçons et filles,

Zicavo :

321 chefs de famille et 367 garçons et filles.

Dans les deux villages, l'ensemble garçons et filles est plus nombreux ; la proportion de garçons et filles sur la population totale s'élève à 52,51 % pour Sollacaro-Calvèse, pourcentage très légèrement inférieur à celui de Zicavo (53,34 %).

Venons-en à l'examen des enfants proprement dits à l'intérieur de la rubrique garçons et filles. Nous savons que leur total atteint 249 dans le chef-lieu du canton d'Istria et 353 dans le chef-lieu du Haut-Taravo. Avant de les grouper dans leurs familles respectives, précisons d'abord que les enfants, ainsi décomptés, sont évidemment inscrits dans la rubrique garçons et filles ; de plus, un de leurs auteurs directs au moins – père ou mère – est lui-même inscrit dans une des deux premières colonnes du dénombrement, en qualité de chef de famille au sein du feu.

Principalement, ce sont les enfants soit du couple homme-femme (ou de l'un des deux, notamment dans le cas d'un remariage), soit de l'homme seul, soit de la femme seule, soit encore d'un des chefs de famille "ajoutés" qui participe à leur assemblage ; dans cette dernière hypothèse, il peut y avoir des enfants de deux noyaux dans un même feu.

Le problème est quelque peu délicat, dans le cas d'un jeune qui vit avec un frère – ou une sœur – aîné(e) lequel a la qualité de chef de famille ; il n'est pas un enfant du chef de famille et on ne peut retenir, au sein du feu, que sa qualité de frère (ou de sœur). La difficulté est encore plus ardue dans le cas

de deux garçons et filles – frère et sœur – qui vivent ensemble mais sans chef de famille ; ils sont orphelins de père et mère ; on peut les compter comme enfants esseulés dans leur feu.

Ces choix faits, on va pouvoir d'abord réunir les enfants par feux et ensuite donner une répartition par groupes d'âge des garçons et filles.

Tableau VIII

	Sollacaro-Calvèse		Zicavo	
	feux	enfants	feux	enfants
sans enfant	20	0	41	0
avec 1 enfant	28	28	40	40
avec 2 enfants	33	66	33	66
avec 3 enfants	21	63	26	78
avec 4 enfants	14	56	21	84
avec 5 enfants	6	30	8	40
avec 6 enfants	1	6	4	24
avec 7 enfants	0	0	3	21
Total	123	249	176	353

Nombre d'enfants par feu

Le tableau VIII montre le nombre d'enfants (et de feux) dans chaque village : 249 et 353.

La moyenne des enfants par feu, à Sollacaro-Calvèse, 2,02 dépasse légèrement celle de Zicavo : 2,00, alors que, pourtant, dans cette localité les feux sans enfants sont amplement plus nombreux. Les deux villages se retrouvent presque à égalité – entre 16 et 16,50 % – pour les feux de quatre et cinq enfants. Par contre, dans les feux de un et de deux enfants, le chef-lieu de la pieve d'Istria (22,76 et 26,82 %) dépasse largement celui du Haut-Taravo (15,90 et 18,75 %). Enfin, Zicavo prend l'avantage pour les feux de six et sept enfants.

Le partage des enfants par sexe donne des résultats inversés : à Sollacaro-Calvèse, on en compte 142 du sexe masculin et 107 du sexe féminin (57,02 et 42,97 %), tandis qu'à Zicavo on arrive à 159 du sexe masculin et 194 du sexe féminin (45,04 et 54,95 %).

En l'état de ces données, le sexe féminin est majoritaire en montagne pendant que le sexe masculin l'emporte largement près du littoral.

Groupes d'âge des Garçons et Filles

Dans dix groupes d'âge entre zéro et cinquante ans, nous allons présenter (tableau IX), sur trois lignes différentes pour chacune des communautés, en premier lieu les 249 et 363 enfants, en deuxième temps les 22 et 14 éléments facteur d'élargissement et en finale les 271 et 367 garçons et filles ; les nombres des "enfants" et des "garçons et filles" sont accompagnés de pourcentages.

Une première constatation frappe : les chiffres "enfants" et "garçons et filles", très proches les uns des autres dans chaque groupe d'âge excluent tout inflexionnement marqué dû à l'élargissement. Sur ce point, il suffit de dire que l'élargissement a, en grande partie, joué dans les deux villages sur le groupe

Tableau IX

	0 à 5 ans	6 à 10 ans	11 à 15 ans	16 à 20 ans	21 à 25 ans	26 à 30 ans	31 à 35 ans	36 à 40 ans	41 à 45 ans	46 à 50 ans	Total
Enfants :											
Sollacaro-Calvèse	92 36,94	67 26,9	52 20,88	31 12,44	2 0,8	3 1,2	2 0,8	0 0	0 0	0 0	249
Zicavo	88 24,92	97 27,47	86 24,36	65 18,41	12 3,39	4 1,13	1 0,28	0 0	0 0	0 0	353
Elargissement :											
Sollacaro-Calvèse	0	1	4	9	4	3	0	0	0	1	22
Zicavo	0	0	2	8	0	2	0	1	0	1	14
Ensemble des garçons & filles											
Sollacaro-Calvèse	92 33,94	68 25,09	56 20,66	40 14,76	6 2,21	6 2,21	2 0,73	0 0	0 0	1 0,36	271
Zicavo	88 23,97	97 26,43	88 23,97	73 19,89	12 3,26	6 1,63	1 0,27	1 0,27	0 0	1 0,27	367

des 16-20 ans, et qu'il fait augmenter de trois le nombre des groupes des plus âgés mais pour des données négligeables. On peut noter aussi que, dans les tranches au-dessus de vingt ans, l'abaissement des pourcentages produit une chute brutale, ce qui est tout à fait normal.

Entre les deux communautés, il y a des différences. Ainsi, dans le groupe des plus jeunes - 0 à 5 ans -, Sollacaro-Calvèse a une bonne avance de dix points et un peu plus dans les pourcentages. Zicavo amorce un redressement significatif, dans le groupe des 6-10 ans, pendant que Sollacaro-Calvèse recule et est dépassée d'un point. Dans les deux groupes qui suivent réunis (11-15 ans plus 16-20 ans), le village de montagne élargit son avance avec une moyenne de 21,4 contre 17,18 à l'autre. Enfin, par l'abaissement brutal du groupe 21-25 ans, Zicavo demeure en moins mauvaise posture.

De fait, c'est la plus ou moins grande ouverture des familles, et par là des feux, qu'il s'agit d'appréhender. À cette fin, l'examen de la ligne du feu s'impose pour tout ce qui concerne à la fois la rubrique chefs de famille et la rubrique garçons-filles. Pour mener à bien cette tâche, nous allons décrire les composantes de chaque ligne de feu en notant les imbrications des unes par rapport aux autres.

Pour clarifier au mieux les résultats des recherches, rappelons la définition d'après laquelle le feu, dans les dénombrements étudiés, a pour base physique un lieu déterminé, celui-là même où habitent des personnes qui vivent ensemble et il désigne aussi ces personnes dans leur globalité ; les membres de la famille qui habitent dans un autre endroit ne sont pas comptés dans le feu.

Nous nous proposons de classer les groupes de personnes qui composent chaque feu en suivant, dans une certaine mesure et pour partie, la typologie de Peter Laslett (*in* Fine 1991, p. 75).

Dans un premier temps, nous allons regrouper les 516 habitants de Sollacaro-Calvèse et les 688 habitants de Zicavo en huit types de familles de A à G. cela permettra d'appréhender les structures des

familles composées, c'est-à-dire celles dont l'assemblage comporte plus d'un noyau. Enfin, nous terminerons cette relation sur les populations par l'examen des élargissements qui agrandissent le cercle de certains types familiaux.

1.3. Les huit types de familles (tableau X)

Nous allons, d'abord, indiquer leur place respective, sachant que chaque feu est rattaché à un de ces huit types.

• Type A

Ce sont des feux avec un couple - Homme et Femme - tous deux chefs de famille, avec ou sans enfant. Ils sont au nombre de 72 (sur 123) à Sollacaro-Calvèse et de 116 (sur 176) à Zicavo. Leurs proportions (58,53 et 65,90 %) font qu'ils constituent une masse compacte dans les deux villages, comparativement aux autres types. Les familles avec enfants représentent 86,11 % à Sollacaro-Calvèse et 79,31 % à Zicavo.

Une photographie, éloignée certes, de ces feux peut être tentée en montrant les couples formés avec les cinq femmes les plus jeunes, ceux formés avec les cinq femmes plus âgées et les cinq couples où il y a le plus d'enfants.

SOLLACARO-CALVÈSE

Les couples avec les cinq femmes les plus jeunes et leur famille :

H18, F18 - H16, F20, G2 - H23, F20, Fi1
H24, F20 - H25, F20, G2, Fi4.

Les couples avec les cinq femmes les plus âgées et leur famille :

H60, F55, G13.10, Fi15 - H58, F55 - H58, F52, Fi13
H50, F52, G12, Fi20.16.14 - H52, F50, G15.9.5, Fi11.

Les couples des cinq familles ayant le plus d'enfants :

H37, F37, G15.13.10.7.4
H39, F35, G16.13.10, Fi19.3
H36, F34, G14.12.6.3, Fi16 - H35, F35, G14.12.8, Fi6.5
H47, F40, G16.6, Fi18.9.7

Tableau X

	type A	type B	type C	type D	type E	type F	type G	type H	Totaux
Sollacaro-Calvèse	72 58,53 sans enf. 10 avec 62	11 8,94 sans enf. 8 avec 3	13 10,56 sans enf. 0 avec 13	18 14,63 sans enf. 1 avec 17	4 3,25 sans enf. 1 avec 3	1 0,81 sans enf. 0 avec 1	3 2,43 sans enf. 0 avec 3	1 0,81 sans enf. 0 avec 1	123
Zicavo	116 65,9 sans enf. 24 avec 92	17 9,65 sans enf. 8 avec 9	24 13,63 sans enf. 4 avec 20	9 5,11 sans enf. 2 avec 7	10 5,68 sans enf. 3 avec 7	0 0 néant	0 0 néant	0 0 néant	176

ZICAVO

Les couples avec les cinq femmes les plus jeunes et leur famille :

H16, F15, G13 - H24, F22 - H25, F22
H25, F23, G19, Fi1 - H25, F24

Les couples avec les cinq femmes les plus âgées et leur famille :

H50, F70, G15, Fi12 - H32, F60, G30
H85, F60 - H70, F60 - H55, F60

Les cinq familles où il y a le plus d'enfants :

H47, F54, G20.18.13.2, Fi16.15.4
H48, F46, G24.18.7.3, Fi22.15.10
H41, F40, G20.18.15, Fi 12.7.4.2
H50, F45, G20.17.10.10.2, Fi5
H47, F40, G10.6, Fi18.14.8.5

On peut faire quelques comparaisons, et d'abord sur les différences d'âge dans les couples. Pour les quinze familles de Sollacaro-Calvèse, trois fois l'homme et la femme ont le même âge. Dix fois l'homme est le plus âgé, avec des différences dont les plus fortes sont de 8, 7 et 6 ans ; pour la femme, la différence la plus élevée est de 4 ans. Les écarts sont plus sensibles à Zicavo, en premier lieu parce qu'il n'y a pas de cas d'égalité d'âge dans le couple ; onze fois sur quinze, l'homme est le plus âgé avec des différences sensibles qui atteignent 7, 10 et quinze ans ; pour la femme, les contrastes sont plus sensibles encore : 7, 20 et 28 ans ; ces dernières différences se retrouvent essentiellement dans l'exemple des couples avec les cinq femmes les plus âgées.

Dans les couples des femmes jeunes, celles-ci à Sollacaro-Calvèse sont moins âgées que celles de Zicavo, bien que dans ce village il y ait, à ce sujet, un couple record : H16. F15 (ils ont avec eux un frère de 13 ans !) ; à Sollacaro-Calvèse, trois jeunes couples sur cinq ont des enfants ; à Zicavo, il y en a deux.

Quant aux femmes les plus âgées, celles de Zicavo ont consommé davantage d'années : une femme de 70 et quatre de 60, tandis qu'à Sollacaro-Calvèse les plus âgées ont à peine 55 ans et, pour en compter cinq, il faut descendre à 50 ans ; en gros, celles de Zicavo ont dix ans de plus.

Sur les familles les plus nombreuses, Zicavo tient la palme : trois foyers comptent sept enfants et deux en ont six chacun ; à Sollacaro-Calvèse, cinq familles ont chacune cinq enfants.

Ce qui est notable, dans ces feux type A, c'est leur bonne lisibilité ; cela sera moins vrai dans les types B et C.

• Type B

Un homme seul est chef de famille, avec ou sans enfant. Ils sont 11 (8,94 %) à Sollacaro-Calvèse et 17 (9,65 %) à Zicavo, soit pratiquement, la même force dans les deux villages. Huit sans enfant dans les 11 familles de Sollacaro-Calvèse, ce qui constitue un taux élevé (72,72 %) ; à Zicavo, la répartition des 17 feux (huit sans enfant, neuf avec enfants) heurte moins (47,05 %).

Dans ces feux sans enfant de Sollacaro-Calvèse, il y en a quatre où le chef de famille est totalement seul : H32 - H33 - H39 - H69 ; chacun d'eux a le nom patronymique inscrit à côté du prénom, ce qui donne à penser qu'ils font partie de l'élite (le curé est parmi eux). Pour les quatre autres, le feu passe à deux, voire à quatre unités par la présence de frères ou sœurs ou de parents plus éloignés que nous retrouverons au titre de l'élargissement des foyers.

Sollacaro-Calvèse compte trois foyers type B avec enfants : H60, G16.12, Fi18 - H40, G13, Fi16 - H53, F15.8 (des grandes filles sont heureusement présentes).

Passons à Zicavo. Il n'y a pas d'âge optimum pour l'homme seul, sans enfant et totalement isolé : H27 - H30 - H34 et H60. Dans les quatre autres familles sans enfant, le foyer s'élargit comme ci-dessus. Quant aux foyers avec enfants, ceux de Zicavo font le triple, en nombre, de ceux de Sollacaro-Calvèse :

H66, Fi29 - H36, G6.4 - H34, Fi2 - H50, Fi12.6 - H60, Fi7 - H50, Fi18.6 - H40, G2, Fi14.12.10 - H60, G24, Fi20 - H48, G15, Fi20 ; dans six de ces foyers, une fille de 12 ans et plus assure les soins et travaux de la maison, et c'est une fort bonne chose dans la famille de quatre enfants ; l'aînée de 14 ans remplace un peu la maman auprès de ses frères et sœurs.

En conclusion, on constate que le feu type B, Homme seul chef de famille, ne peut pas être circonscrit à un célibataire endurci et enfermé dans son égoïsme. Dans les deux villages, ils sont huit sur vingt-huit à vivre seuls ; absolument rien ne permet de dire si, parmi eux, il y a ou non des veufs ; de plus, étant donné leur âge, presque tous peuvent encore espérer contracter mariage et évidemment devenir pères... Les vingt autres ont soit leurs enfants à élever, soit des frères ou sœurs à pousser dans la vie, sous leur responsabilité de chefs de famille.

• Type C

Les feux sont constitués par une femme seule, chef de famille, célibataire ou survivante d'une précédente union avec ou sans enfants. À Sollacaro-Calvèse, elles sont treize, toutes avec enfants ; à Zicavo, il y en a vingt-quatre, dont quatre n'ont pas d'enfant.

Les treize familles de Sollacaro-Calvèse représentent un peu plus de dix pour cent de l'ensemble et les 13 chefs de famille sont très probablement toutes des veuves. Elles sont âgées de 30, 32, 37 et 39 ans, de 40, 42, 45, 46 et 47 ans, trois d'entre elles ont 50 ans et une 57 ans (le plus grand nombre relève de la quarantaine).

Dans sept feux, il y a un enfant ; dans quatre feux, il y a deux enfants ; deux feux ont trois enfants chacun ; on compte 12 garçons et 7 filles. Les deux familles les plus nombreuses comprennent trois enfants : F40, G15, Fi12.10 - F46, G14, Fi16 et 11.

À Zicavo, les 24 feux ont comme chef de famille une veuve (leur qualité de veuve est indiquée expressément et elles figurent rassemblées à la fin du dénombrement) ; les types C y groupent donc les 13,63 % de l'ensemble des feux.

Les quatre feux sans enfant révèlent les situations suivantes : F50 - F70 - F50, Fi50 - F30, Fi18. Ainsi donc, nous avons deux veuves tout à fait isolées ; pour les deux autres, la colonne "filles" mentionne la présence de quelqu'un qui, vu son âge, ne peut pas être leur enfant et il s'agit d'un élargissement.

Les vingt veuves avec enfants méritent une présentation tous azimuts : F60, Fi17 - F35, Fi15 - F46, G5 - F35, G11 - F37, Fi22 - F34, G14 - F43, G11 - F50, Fi22 - F60, Fi20, soit neuf avec un enfant ;

F50, G15, Fi13 - F43, G7, Fi12 - F40, G6.2 - F40, G6, Fi10 - F33, Fi6.2 - F40, G6.2, en tout six familles de deux enfants ; F40, G14.9.2 - F50, Fi20.15.12, soit deux familles de trois enfants ; F40, G7, Fi18.15.9 - F?, Fi18.16.12.10, deux familles de quatre enfants, dont pour l'une l'âge de la mère n'est pas indiqué ; F50, G17.7, Fi21.18.10.5 ; cette famille de six enfants clôture la liste.

Comme on le devine, la charge de ces veuves était bien réelle. Vingt-quatre enfants ont moins de 14 ans, neuf ont de 14 à 18 ans et huit ont 18 ans et plus ; vraisemblablement, les plus jeunes constituent le plus lourd fardeau dans le foyer, tant en raison de leur âge que de leur nombre. Cependant, pour le travail à la maison, dix-sept filles de 12 ans et plus accomplissent une grande partie des corvées.

Signalons, au moment de conclure cette présentation sur les familles de type C, que les trente-sept familles des deux communautés n'ont qu'une ouverture restreinte à des parentés plus ou moins lointaines. On a l'impression que les veuves prenaient, d'une certaine manière, de la distance vis-à-vis de leur environnement familial. L'examen des familles composées apportera-t-il une confirmation de ce repli ?

Les familles composées

Les feux de type D, E, F et G ont pour caractéristique de prendre en compte l'accroissement des chefs de famille dont il a été question ci-dessus. Nous savons maintenant que les feux type A ont deux chefs de famille : l'Homme et la Femme, tandis que dans les feux type B l'homme seul est chef de famille, et que dans les feux type C la femme seule exerce cette fonction.

Dans les feux D, E, F et G, nous constatons, sur la ligne d'un seul et même feu, la jonction de chefs de famille, dont certains sont accompagnés de leurs enfants, à des familles qui, seules et en dehors de cet assemblage, ressortiraient à un des types A, B ou C.

Nous avons donc compté ces chefs de famille faisant jonction, dans chacun des villages, en distinguant la nature des familles avec lesquelles ils constituent l'assemblage, et nous aboutissons aux feux de type D, E, F, G (tableau XI).

• Feux D, E, F, G et branches d'assemblage

Le nombre des chefs de famille ainsi assemblés est évidemment supérieur à celui des feux sans que les coefficients d'augmentation obéissent à une quelconque homogénéité, comme cela apparaît dans les résultats ci-après :

à Sollacaro-Calvèse,

dans les 18 feux de type D = 54 chefs de famille
dans les 4 feux de type E = 9 chefs de famille
dans le feu de type F = 2 chefs de famille
dans les 3 feux de type G = 12 chefs de famille
Total = 77 chefs de famille ;

à Zicavo,

dans les 9 feux de type D = 28 chefs de famille
dans les 10 feux de type E = 20 chefs de famille
Total = 48 chefs de famille.

Il est patent que, comparativement au total des feux (123-176), la proportion des chefs de famille dans ces types de feux à Sollacaro-Calvèse (62,60 %) est beaucoup plus importante qu'à Zicavo.

D'autre part, une disparité évidente existe, dans deux villages en ce qui concerne les types D et E. Pour Sollacaro-Calvèse, ces feux représentent 14,63 et 3,25 % de l'ensemble des feux ; ces taux, à Zicavo, s'élèvent à 5,11 et 5,68 % et ce dernier chiffre est relativement important. Enfin, le type G (frérèches) occupe trois feux (2,43 %) à Sollacaro-Calvèse et il n'existe pas à Zicavo, tout comme dans ce village, il n'y a pas de type F.

Ces proportions, en elles-mêmes, montrent que la communauté près du littoral a des familles davanta-

Feux type D	Sollacaro-Calvèse				Zicavo		
	sans enfant	1 couple H-F, chefs de famille	plus	1 fils de 38 ans chef de famille	2 couples H-F, chefs de famille	plus	1 mère et 1 soeur, chefs de famille chacune à côté d'un couple
	avec enfants	17 couples H-F, chefs de famille dont 15 avec enf. et 2 sans enfant	plus	17 chefs de famille : 10 mères, 1 gd-mère, 1 père 1 belle-mère, 1 belle-soeur, 1 oncle, 1 tante, 1 garçon de 16 ans ; il y a 7 enf. de 5 de ces chefs de famille	7 couples H-F, chefs de famille dont 6 avec enf.	plus	7 mères et 1 gd-mère soit 8 chefs de famille 4 d'entre elles ont des enfants
			18 feux			9 feux	
Feux type E	sans enfant	1 Homme seul chef de famille	plus	2 tantes, chefs de famille	3 Hommes seuls chefs de famille	plus	3 mères, chefs de famille, chacune à côté de l'Homme
	avec enfants	3 Hommes seuls chefs de famille 1 d'eux a 1 enfant	plus	1 mère, 1 fille, 1 belle-soeur chefs de famille ; la mère a 1 enfant, la fille en a 2	7 Hommes seuls chefs de famille 2 ont des enfants	plus	7 mères, chefs de fam. chacune à côté de l'H 6 d'entre elles ont 13 enf.
			4 feux			10 feux	
Feux type F	sans enfant	néant			néant		
	avec enfant	1 Femme seule chef de famille, avec 1 enfant	plus	1 belle-soeur, chef de famille			
			1 feu				
Feux type G	sans enfant	néant			néant		
	avec enfant	3 couples, chefs de famille	plus	3 coupl., chefs de fam. avec ou sans enf. ; ds chaque feu les H des coupl. sont frères			
			3 feux				

Tableau XI

ge variées et aux parentés plus étendues. L'origine des assemblages que nous venons de décompter peut trouver une double explication. D'abord, dans les deux communautés, Sollacaro-Calvèse possède des cheptels de beaucoup plus nombreux. Une autre explication découle de la grande différence qu'il y a entre les terres de montagne et celles près de la mer. Sur ce dernier point, il est certain que, dans le second XVIII^e siècle, on rencontre souvent des intérêts de communautés étendus au village, à la piève et aussi à plusieurs pièves. En fait, les points de convergence, où les intérêts de plusieurs communautés parties prenante se rejoignent, se situent dans les terres fertiles de la plaine du Taravo ; le village de Zicavo y est propriétaire de parcelles tandis que la communauté de Sollacaro-Calvèse n'a pas de propriétés dans le Coscione. Le morcellement du littoral, dont Sollacaro-Calvèse est si proche, au profit de la plupart des communautés de la vallée du Taravo, ne pouvait qu'inciter les habitants du bas de la vallée à se placer en position d'auto-défense et à se doter, dans le cadre des feux, de structures qui offrissent une meilleure garantie pour la prise en charge globale de la vie rurale et des travaux familiaux.

Comme on le devine, tous les chefs de famille assumaient une participation dans le fonctionnement des feux. Toutefois, pour les chefs de famille âgés, la responsabilité a pu être avant tout morale. La règle, dictée par l'affection et le respect, imposait en quelque sorte le maintien du titre de chef de famille au bénéfice des ascendants, malgré la diminution de leurs forces. Du reste, il est fort possible que, dans plusieurs cas, le logis ait été d'abord la propriété de l'ascendant. C'est pourquoi, dans les familles composées, la sauvegarde des intérêts intra-familiaux supérieurs passe, en premier lieu, par le maintien de certaines indivisions, notamment l'habitation, les cheptels vifs et peut-être, mais ceci ne résulte pas des dénombrements, pour une part de ce qui touche à l'exploitation des terres.

Nous allons entrer dans le détail de certains assemblages pour en montrer la diversité.

Il est bien entendu que les ascendants directs, et avant tout les mères, jouent un rôle essentiel dans l'existence de ces familles composées où deux noyaux cohabitent. Deux aspects particuliers nous conduisent à des explications complémentaires. D'un côté, et c'est évident, chaque situation résulte

d'assemblages qui sont le fruit d'intérêts communs et cette notion satisfait aux sentiments d'affection qui règnent dans les logis. En outre, la lisibilité des dénombrements, parfois imparfaite, oblige à opérer des choix entre des explications différentes quant à l'impact exact des chefs de famille.

L'importance des mères chefs de famille, auprès d'un de ses descendants lui-même chef de famille, découle du fait que, quelquefois, elle est là non pas seule et effacée mais avec sa propre famille, ses propres enfants. À Sollacaro-Calvèse, dans deux des feux de type D, les trois enfants sont des deux mères chefs de famille (les deux couples n'ont pas d'enfant) : H26, F24, M50, Fi20.12 - H20, F20, M40, Fi15. Dans trois autres feux, il y a partage des enfants : cinq enfants sont des couples et quatre enfants sont aux mères. Toujours à Sollacaro-Calvèse, dans les quatre feux de type E où l'homme seul et sa mère sont chefs de famille, nous avons l'exemple suivant : H30, M60, Fi25 ; la personne de 25 ans est fille de la mère et non de l'homme de 30 ans.

À Zicavo, dans quatre des neufs feux de type D, les mères chefs de famille ont leurs enfants : une fois, les deux enfants sont uniquement les siens ; trois fois, il y a mélange et quatre enfants sont à la mère (sept enfants sont au couple). Un de ces cas offre une situation de mélange assez particulière : H22 F29, M60, G20.10.5, Fi13 ; le plus jeune des enfants (5 ans) peut être du couple, ceux de 10 et 13 ans peuvent être de la femme du couple mais dans une précédente union, le garçon de 20 ne peut être discuté à la mère chef de famille. Dans cinq des dix feux de type E, les douze enfants sont exclusivement de la Mère ; dans un autre feu il y a mélange : un enfant à la mère et un à l'homme ; dans le septième et dernier les deux enfants sont de l'homme.

On peut conclure, au sujet des Mères, en observant que l'homme co-chef de famille est son fils, c'est-à-dire un frère des enfants dont nous venons de préciser la filiation ; ces derniers ont une double qualité vis-à-vis des deux chefs de famille : enfants et frères (ou sœurs) ; ils ont été décomptés sous la plus importante, celle d'enfants.

• Lecture des colonnes des chefs de famille

Intéressante est la position du fils et de la fille, co-chefs de famille, dans un feu type D et dans un feu type E à Sollacaro-Calvèse. Nous allons avoir ainsi l'occasion d'aborder la question de la plus ou moins grande lisibilité dans les colonnes des chefs de famille. Commençons par la fille, chef de famille aux

côtés d'un homme de 67 ans (feu de type E) : H67, Fi30, G3, Fi7. Nous avons pensé que le père Francesco-Maria, chef de famille, avait accueilli sa fille (veuve avec deux enfants) et qu'il l'avait promue chef de famille ; c'est le cadre d'un feu de type E. Mais, peut-être aurait-on pu croire que la fille veuve et chef de famille avait accueilli son père – chef de famille de droit –, dans le cadre d'un feu de type F.

Le cas du fils chef de famille est plus complexe. La présentation est la suivante :

Chefs de famille		
Hommes	noms	âges
	Giacomino	82
	Franco Pasquale	38
Femmes	nom	âge
	Bianca Maria	60

Nous avons estimé qu'il y a des liens de père à fils entre Giacomino et Francesco Pasquale et que Bianca Maria est la femme de Giacomino et la mère de Franco Pasquale ; le fils a été appelé par ses parents à devenir chef de famille lui aussi et à s'occuper davantage encore de l'habitation et des cheptels. Mais il n'y a pas certitude et le doute est permis ; notamment, on ne sait pas de qui Bianca Maria est la femme ; on aurait pu imaginer le couple Franco Pasquale (38 ans) et Bianca Maria (60 ans), et avec eux le père Giacomino...

Parfois, l'incertitude demeure. C'est le cas de ce garçon de 16 ans qui est chef de famille dans un foyer type D : H47, F44, H de 16 ans, G7, Fi6 ; c'est un parent de l'homme du couple et on n'en sait pas plus. Est-ce un frère, ou le fils d'un frère décédé, ou le fils de l'un du couple au cours d'une précédente union ? Ce qui est sûr, c'est qu'il participe avec ses forces jeunes à la gestion du cheptel.

Il nous reste à parler des grands-mères et des oncles-tantes. L'exemple de Zicavo est le meilleur qu'on puisse avoir pour les grands-mères. Nous la rencontrons dans un feu de type D : H29, F24, M et GM43.88, G5. Ce sont quatre chefs de famille qui, avec le garçon de cinq ans, représente quatre générations ; le feu, constitué de trois noyaux verticaux, respire la force.

Revenons sur Sollacaro-Calvèse pour aborder le sujet des oncles, tantes, belles-sœurs chefs de famille. Ces catégories se retrouvent assez souvent mélangées dans les rubriques garçons-filles, ce qui implique une situation non suffisamment affirmée. Lorsqu'ils sont présents dans le cadre des chefs de

famille, il y a un plus et ils jouent indiscutablement un rôle particulier aux côtés du couple, de l'homme seul ou la femme seule. Tel est le cas du curé de Calvèse, âgé de 46 ans, oncle de l'homme dans un couple H30F44 (feu type D) ; on peut présumer que les fonctions de l'oncle dominaient la vie du feu. Une emprise d'une égale force a dû marquer le feu de type E : H22, T31 et 35, dans lequel l'homme seul, chef de famille vit avec ses deux tantes âgées de 31 et 35 ans, toutes deux également chefs de famille, avec dans la rubrique des garçons la présence d'un membre d'un ordre religieux âgé de 29 ans ; ce dernier frère des deux dames était en même temps oncle de l'homme chef de famille ; nul doute, la vie de l'homme de 22 ans était directement liée à celles de ses tantes et oncle tout à la fois sous l'angle affectif et économique.

Un peu plus complexe apparaît la situation d'une belle-sœur chef de famille dans le feu type D : H25 F22, belle-sœur 50, G3, Fi1. Mais qui est-ce ? une sœur de la F de 22 ans ? ou bien la veuve d'un frère de l'homme du couple ? la question n'a pas de réponse. Quoi qu'il en soit, l'accession de cette belle-sœur aux fonctions de chef de famille auprès d'un foyer jeune constitue un signe qu'on peut traduire par l'existence de droits plus ou moins étendus sur le logis ou sur l'exploitation, lesquels dynamisent en quelque sorte les sentiments d'affection.

Nous avons tenu à exposer tous ces cas d'assemblage, variés où les branches des chefs de famille se superposaient quelque peu : couple Homme-femme, ou Homme seul, ou Femme seule avec des branches d'une précédente génération (de la grand-mère aux tantes) ou bien avec des branches de générations plus jeunes (fils, fille ou neveu). Le cas de la belle-sœur nous a placé dans un cadre où les branches d'assemblage se trouvaient être de la même génération ; c'est également ce que nous allons rencontrer avec les frérèches).

• Type G : les frérèches

Il s'agit de l'assemblage de deux familles nucléaires dont les hommes du couple, chefs de famille avec leur femme, sont des frères. Trois feux à Sollacaro-Calvèse (zéro à Zicavo), sont dans ce cas ; ils totalisent quatre chefs de famille chacun. La composition des trois feux est la suivante :

H38, F35 et H29, F26, G15, Fi9.6.3.6.3

H40, F40 et H19, F27, Fi12.8

H46, F47 et H21, F20, G17.15.1, serva 50.

Dans le premier de ces feux, la différence d'âge entre les deux frères chefs de famille est assez sen-

sible. Le couple H38 F35 a quatre enfants ; les deux plus jeunes ont le même âge que les enfants du couple H29 F26 ; cette similitude atténue la différence d'âge des deux couples.

Le deuxième feu apporte une différence d'âge plus importante : 21 ans entre les deux frères. Les enfants ne peuvent pas être du chef de famille de 19 ans ; ils sont vraisemblablement du couple H40, F40, encore que la fille de 8 ans pourrait être de la femme de 27 ans (au cas d'une précédente union) et cela assurerait une plus grande force à cette association.

Enfin, le troisième foyer apporte, tant entre les hommes qu'entre les femmes, des différences d'âge qui atteignent 25 ans et plus. Aussi, les grands garçons de 17 et 15 ans du couple aîné peuvent-ils se sentir plus proches de leur oncle et tante qui forment le couple H21, F20 que du bébé de un an. Ce foyer fait partie de l'élite économique du village ; non seulement, il y a un serviteur mais leur cheptel est nettement important. En définitive, ces trois unions de frérèches dans trois feux, marquent une volonté très forte de maintenir les états d'indivision, mais aussi une association plus intime en vue d'une progression dans le temps, d'autant que ces trois feux de frérèches sont exclusifs de la présence d'ajouts ou d'élargissements à d'autres parents.

• Type H

Avec le type G (frérèches), nous avons fait le tour des familles composées dans chacun des deux villages. Il reste à examiner le seul feu de type H. En effet, l'exemplaire, unique à Sollacaro-Calvèse, n'existe pas à Zicavo. Sa caractéristique vient du fait que ce feu n'a pas de chef de famille. Dans les colonnes Garçons-Filles, nous trouvons un garçon de 18 ans et une fille de 21 ans. Ni avec leur père, ni avec leur mère, ce sont vraisemblablement des orphelins ; en ce qui concerne le lien de parenté qui les unit l'un à l'autre, ils pourraient s'agir d'un frère et d'une sœur. Il est sûr qu'ils constituent un feu grâce à leur lieu d'habitation, alors même qu'ils ne possèdent aucun cheptel.

Ainsi s'achève cet examen des feux de type A à H, conduit avec comme point de départ la rubrique énumérant les diverses catégories de chefs de famille. Il nous faut continuer la recherche d'éléments de réflexion, toujours sur ces types de feux, en étudiant la rubrique des Garçons-Filles, et plus particulièrement sur sa fonction d'élargissement des familles.

1.4. Les élargissements

Le tableau XII donne la répartition des élargissements, entre les types de feux, à Sollacaro-Calvèse (22), et à Zicavo (14). En principe, les huit types de A à H sont susceptibles d'élargissement par la présence, en leur sein, dans les rubriques des Garçons-Filles, de frères ou sœurs des chefs de famille, ou de parents plus éloignés, ou bien encore de serviteurs. Cependant, ce sont les types A et B qui comptent le plus d'élargissements : à Sollacaro-Calvèse 13 et 6, à Zicavo 5 et 7. Les serviteurs, au nombre de 6 à Sollacaro-Calvèse, n'existent pas à Zicavo ; la majorité d'entre eux font partie de feux de type A. La lisibilité des deux dénombrements ne facilite pas toujours le travail de recollement des parentés. Mélangés aux enfants dans les rubriques Garçons-Filles, les parents plus ou moins éloignés ne sont pas inscrits avec mention de leur degré de parenté d'une manière systématique comme ils le sont, de façon heureuse dans les trois exemples ci-dessous :

Garçons		Filles	
noms	âges	noms	âges
Gio Santo frère	18	Barbara leur sœur	20
Francesco Maria id	15		
Marcello	3		
Paolo oncle	25		
Tommaso	21		
		Angela F ^{ca}	5
		Vittoria serva	22

Au contraire, les cas qui suivent montrent des situations imprécises ; elles conduisent à des hésitations dans le choix et, en tout état de cause, à un manque de certitude.

Ainsi, à Sollacaro-Calvèse, dans H20, Fi7, H22, Fi27, H29, Fi16, il y a impossibilité d'un lien de filiation entre les trois filles et les chefs de famille ; nous avons retenu l'hypothèse de sœurs des trois chefs de famille. Sur ce point, Zicavo n'est pas en reste : H37, F34, Fi40 - H34, F30, G17, Fi26.4 ; dans ces deux cas, la fille de 40 ans et celle de 26 ans ne peuvent pas être rattachées par la filiation avec un des chefs de famille ; à défaut de renseignements, nous les avons considérés comme des sœurs ; deux derniers exemples avec H22, G16, Fi19 - F50, Fi50 qui montrent également une impossibilité des trois garçons-filles d'avoir un lien de filiation avec l'homme ou la femme chefs de famille ; nous avons pensé que le garçon de 16 ans et la fille de 19 ans étaient frère et sœur de l'homme chef de famille ; quant à la fille de 50 ans, nous avons opté pour une parenté plus éloignée que celle de sœur avec le chef de famille de 50 ans aussi ; le fait de sœurs jumelles, au surplus âgées, est plutôt rare.

Les élargissements des rubriques Garçons-Filles sont proportionnellement plus importants à Sollacaro-Calvèse qu'à Zicavo. Les écarts ainsi constatés s'inscrivent dans la normalité des contrastes qui existent entre la plage et la montagne, entre la gestion de cheptels à forte densité et celle de cheptels à échelle plus réduite.

		type A	type B	type C	type D	type E	type F	type G	Total
Sollacaro-Calvèse	Frères	7	3	0	0	1	0	0	11
	Sœurs	1	2	0	0	0	0	0	3
	Parents plus éloignés	1	1	0	0	0	0	0	2
	Serviteurs	4	0	0	1	0	0	1	6
		13	6	0	1	1	0	1	22
Zicavo	Frères	2	4	0	0	0	0	0	6
	Sœurs	3	3	1	0	0	0	0	7
	Parents plus éloignés	0	0	1	0	0	0	0	1
	Serviteurs	0	0	0	0	0	0	0	0
		5	7	2	0	0	0	0	14

Tableau XII

2. LES CHEPTELS VIFS

Avant de nous pencher sur les cheptels vifs, précisons que les données des dénombrements, sur chaque nature de bestiaux, sont liées directement au nombre total de personnes de chacun des feux.

Le feu avait souvent plusieurs têtes et il s'ouvrait à beaucoup de garçons et filles. Comme pour le logis lui-même, on peut présumer que des membres du feu étaient propriétaires du cheptel. Probablement aussi, des éléments des cheptels, ou leur ensemble, pouvaient être gérés, en vertu d'un contrat rural passé avec un propriétaire, par un ou plusieurs membres du feu. À défaut de pouvoir affirmer la qualité de propriétaire, nous emploierons les verbes avoir ou posséder ou garder pour traduire le droit de gestion sur les cheptels.

L'état des cheptels de chaque village révèle des différences profondes (voir le tableau XIII dans lequel nous précisons le nombre des bestiaux suivant leur nature et la proportion de ces différents cheptels par milliers de feux).

Mais, d'abord en exergue, combien de familles n'ont aucun cheptel ? - 46 à Sollacaro-Calvèse soit 374 ‰ et 85 à Zicavo soit 483 ‰ ; de la sorte, il peut apparaître anormal que dans cette localité qui baignait en milieu rural, la population n'ait pas plus souvent eu recours à un élevage de subsistance quotidienne ; toutefois, cette remarque mérite d'être tempérée par l'existence d'un négoce qui englobait le Coscione et l'Alta Rocca avec plongée sur Porto-Vecchio et de là, vers Bastia ; avec les seules données des dénombrements, il y a davantage de démunis dans le village de montagne que dans celui près du littoral.

2.1. Les différentes natures de bestiaux

Une vue d'ensemble sur la totalité des cheptels ressort de l'examen de leurs différentes natures préalablement regroupées au regard des feux tels que répertoriés dans le tableau II de cette étude. Chaque groupe de feux, classés de un à dix suivant le nombre des personnes qui les constitue, rassemble donc les bestiaux qui dépendent des familles, et chaque bête est obligatoirement liée à un feu ; ainsi, à Sollacaro-Calvèse, en totalisant les différents

Sollacaro-Calvèse	Chevaux	Bœufs	Vaches	Moutons	Chèvres	Porcs
moyenne par feu (‰)	119	161	187	911	234	
Zicavo	32	23	35	47	157	218
moyenne par feu (‰)	181	130	198	267	892	1238

Tableau XIII

cheptels gardés par les familles de deux personnes, nous obtenons 7 chevaux, 16 bœufs, 9 vaches et 50 moutons (tableau XIV) ; tout comme à Zicavo, l'addition des divers cheptels de toutes les familles de quatre personnes donne 7 chevaux, 4 bœufs, 5 vaches, 28 chèvres et 20 porcs (tableau XV).

On peut commencer à examiner les différentes natures de cheptels. Cependant, au préalable, une observation qui concerne les porcs. Les imprimés officiels ne prévoyaient pas leur décompte ; le dénombrement de Zicavo les a inscrits dans une rubrique adjacente aux colonnes réservées aux natures de cheptels intitulée "Production du Pays" ; il est exact que, dans la Haute vallée du Taravo l'exploitation porcine tenait généralement beaucoup de place.

En premier lieu, nous allons traiter ce qu'il y a de plus important dans chacune des communautés : les moutons et les porcs. Avec 911 moutons (7406 ‰), Sollacaro-Calvèse figure au milieu des centres les plus importants d'ovins dans l'île (voir Ravis-Giordani, 1983, p. 428 et suiv. : Cheptels insulaires par communautés) : un troupeau de 200 têtes, un de 160, un de 80, cinq de 50, et ajoutées à ces huit familles, onze autres qui totalisent 221 bêtes ! Zicavo arrive à 47 moutons (267 ‰) et compte un seul feu

Tableau XIV

Nb personnes dans les feux	Chevaux	Bœufs	Vaches	Moutons	Chèvres
1	0	0	0	0	0
2	7	16	9	50	0
3	17	17	23	45	3
4	29	34	39	120	104
5	27	31	40	302	54
6	24	32	33	114	16
7	11	21	35	60	12
8	4	6	8	200	0
9	0	0	0	0	0
10	0	4	0	20	45
	119	161	187	911	234

avec 30 têtes, tandis que 6 autres familles en possèdent 17 en tout (soit de un à cinq chacun). Ceux qui misent sur les brebis, à Zicavo, sont loin d'être majoritaires.

Sans que nous ayons à revenir sur les raisons pour lesquelles on n'a rien inscrit à Sollacaro-Calvèse au titre des porcs, signalons qu'à Zicavo il y en a 218 (1238 ‰) ; 40 familles possèdent des cochons ; quinze d'entre elles en élèvent soit un soit deux, dix familles de 3 à 5, sept familles de 6 à 9, quatre familles de 10 à 12 et trois familles ont chacune 15, 20 et 25 cochons ; cet élevage est de bonne taille ; aucune comparaison n'est possible avec la zone côtière où du reste le climat ne favorise pas une viande porcine de qualité.

Après ces deux exemples aux différences extrêmes, l'étude de l'élevage caprin va quelque peu rapprocher les deux villages : 234 chèvres à Sollacaro-Calvèse (1902 ‰ et 157 à Zicavo (892 ‰)). Le caractère troupeau l'emporte dans le village de plaine où quatorze familles seulement élèvent des chèvres, parmi lesquelles trois ont 50, 30 et 20 chèvres et sept en possèdent entre 10 et 20 ; peu de familles possèdent moins de 10 chèvres ; par conséquent, la tendance à la concentration y est bien affirmée. Quant aux chiffres globaux, Zicavo demeure loin de ceux de Sollacaro-Calvèse ; cependant, cinquante-huit familles possèdent des chèvres dans la communauté du Haut-Taravo : seize familles en gardent une, vingt en ont 2, seize en ont de 3 à 5 ; il y en a 6 ou 7 dans cinq familles ; 8 et 12 dans une famille ; en définitive, le caractère troupeau y est peu prononcé ; la chèvre, davantage populaire, a surtout un rôle directement nourricier pour le feu dans le pays de montagne.

Pour les vaches et bœufs (187 dans cinquante-neuf familles et 161 dans soixante-quatre familles), Sollacaro-Calvèse a investi dans un élevage consistant qui atteint 1520 et 1308 ‰. La montagne ne dispose pas d'une telle richesse ; à Zicavo, on compte 35 vaches (198 ‰) dans dix-sept familles, et 23 bœufs (130 ‰) dans quatorze familles. La terre, plus fertile dans les zones littorales, requiert et permet l'existence de bovins à une échelle plus élevée qu'en montagne. Certes, il n'y a pas de gros troupeaux à Sollacaro-Calvèse : un de huit, un de douze vaches ; pour les bœufs, un feu avec cinq bœufs, un autre avec six bœufs constituent des maxima. À Zicavo, sept

Nb personnes dans les feux	Chevaux	Bœufs	Vaches	Moutons	Chèvres	Porcs
1	0	0	0	0	3	7
2	5	0	2	1	43	32
3	5	0	1	7	21	80
4	7	4	5	0	28	20
5	7	7	3	5	17	20
6	3	5	15	1	21	15
7	2	4	8	30	20	42
8	2	0	0	3	4	0
9	1	3	1	0	0	2
10	0	0	0	0	0	0
	32	23	35	47	157	218

Tableau XV

familles ont un bœuf, six familles en ont 2 et une famille en compte 9 ; pour les vaches, dix familles en possèdent une seule, six familles en ont trois et une famille arrive à neuf. On peut conclure que le village de montagne se place à un niveau beaucoup plus bas.

Quid au sujet des chevaux ? - 119 à Sollacaro-Calvèse (967 ‰) et 32 à Zicavo (181 ‰). Soixante-six familles, sur 123 (un peu plus de la moitié), ont des chevaux à Sollacaro-Calvèse ; cinquante-six d'entre elles en ont un ou deux ; neuf d'entre elles en possèdent trois ou quatre chacune et une famille en compte cinq. À Zicavo, trente et une familles en possèdent ; trente d'entre elles ont un cheval et la dernière en compte deux. Les parcours en plaine s'accoutumaient certainement mieux à l'utilisation des chevaux que les sentiers pentus de montagne.

2.2. Concentration et cumuls

Qu'en est-il des concentrations de cheptels de natures différentes autour des mêmes feux ? Pour l'un et l'autre village, nous avons relevé, dans certains feux, la consistance des divers cheptels qu'ils regroupent.

À Sollacaro-Calvèse, la famille, qui a le plus gros troupeau de moutons (200), possède également huit vaches, six bœufs et trois chevaux ; elle est constituée par des frérèches : H46, F47, H21, F20, G17.15.1, Fi : "serva" de 50 ans (l'aîné des deux frères est inscrit sous le patronyme de Colonna, famille distinguée) ; tout cela respire la grande aisance. La famille aux 160 moutons possède aussi sept vaches, trois bœufs et deux chevaux ; constituée autour d'un Colonna, elle est composée comme suit : H31, F28 et 3 enfants de 3 à 9 ans. Les 80 moutons appartiennent

à un troisième Colonna (H22, F20, M de 47, 2 enfants en bas âge) qui garde, en même temps, deux bœufs, deux chevaux et trente chèvres ; la situation de cette tierce famille, inférieure à celle des deux premières, demeure très nettement au-dessus de la moyenne des cheptels-feux. Il est peut-être utile aussi de rechercher les cumuls en partant des plus forts contingents de vaches et de bœufs ; celui qui possède 12 vaches a cinquante moutons, vingt chèvres, quatre bœufs et cinq chevaux ; la famille comprend H47, F39, 2 enfants de 20 et 16 ans et elle semble bien réaliser un grand équilibre. Le feu où il y a dix vaches regroupe en plus de vingt moutons et quatre bœufs avec la composition suivante : H35 F35, 5 enfants de 5 à 14 ans. Deux derniers exemples en partant des détenteurs de bœufs : celui qui détient six bœufs est celui-là même qui a 200 moutons examinés dans le premier exemple. Le détenteur de 5 bœufs a vingt moutons et cinq vaches : H47, F44, H16, G7.3, Fi6 (l'homme de 16 ans, chef de famille avec le couple, est probablement un fils ou un neveu). Observons que les familles privilégiées que nous avons citées sont formées par des couples classés en type A (familles nucléaires) ou en type D et G (familles composées et frêrèches).

À Zicavo, les investigations sur les cumuls de troupeaux montrent que les familles qui ont le plus grand nombre de porcs sont les suivantes :

- 25 porcs : H25 F22 (pas d'enfant), cette famille possède aussi 4 chèvres ;
- 20 porcs : H30 F35, G2 ; la famille ne possède aucun autre cheptel ;
- 15 porcs : H22 F29, M60, G20.10.5, Fi13 ; cette famille, qui comprend sept personnes possède, en outre, 2 bœufs, 1 vache et 3 chèvres.

Par ailleurs, la famille qui a deux chevaux (H29, F30, G8.4) possède également deux bœufs, trois vaches et cinq chèvres ; celle qui possède quatre bœufs (H57, F50, G18, Fi6.6) remplit une étable en ajoutant trois vaches, cinq moutons et deux chèvres. Le feu où il y a six vaches détient en plus dix porcs et trois chèvres et il comprend H40, F45, G12, Fi15.7.6 ; enfin, pour la famille où on compte trente moutons (H37, F34, G12.9.6.4, Fi2), il faut s'occuper aussi de quatre porcs et huit chèvres ; cette famille nombreu-

se est vraisemblablement celle d'un berger. Ainsi, à Zicavo comme à Sollacaro-Calvèse, ce sont des familles formées par des couples (types A et D) qui ont en charge les cheptels les plus importants. Dans les deux communautés, les familles de type B et C ne brillent pas au palmarès. En ce qui concerne plus spécialement les vingt quatre veuves de Zicavo, vingt trois d'entre elles n'ont aucun cheptel ; elles se trouvent, du reste, en bonne compagnie puisque la famille de "M J. Abbatucci" (H45, F39, G5, Fi14.12.7) n'a elle également pas de bestiaux.

Nous parvenons à la fin de ce travail. La partie finale des deux dénombremments contient des notules dont certaines traduisent des réserves, voire des craintes, quant au contenu même des renseignements collectés.

À Zicavo, il n'y a pas de totalisation, ni des feux, ni des personnes, ni du bétail. Cependant, on inscrit en gros caractères la mention "Couvent des Récollets" et il est exact que ce couvent était installé dans le village (voir Coll. 1985, p. 132) ; peut-être les Zicavais ont-ils regretté le non-dénombrement des religieux du couvent. Il est noté aussi que le produit du Pays est en grande quantité de châtaignes... et de négoce... et du froment orge ; il est fait état d'échanges et de commerce... et de personnes qui se rendent à périodes fixes dans l'Alta Rocca pour les semis. Le dénombrement ne porte aucune signature.

À Sollacaro-Calvèse, chaque page du dénombrement contient une totalisation partielle ; la dernière page donne une totalisation complète : feux, personnes, cheptels par natures. Trois informations supplémentaires sont apportées : l'une sur le total des habitants : Hommes, 110, Femmes 130, garçons 152, Filles 117, Prêtres 7, total 516 (les prêtres sont comptés à part) ; l'autre sur la production du Pays : froment, seigle, orge, olivier, vin (cela suppose des terres riches) ; la dernière est d'ordre politique : « *La République ni Paoli n'y ont eu aucune possession* » ; cette observation tend à demander au nouveau pouvoir de n'envisager aucune concession que ce soit au bénéfice d'un quelconque feudataire. Le dénombrement est signé par le Commissaire aux guerres.

BIBLIOGRAPHIE

- Fine, 1991 - Agnès FINE et J. Bl. SANGOÏ éd. *Population française*, 1991.
Collectif 1985 - *Zicavo*, Aix, Edisud, 1985.

- Ravis, 1983 - Georges RAVIS-GIORDANI, *Bergers corses, les communautés villageoises du Niolu*. Aix, Edisud, 1983, 509 p.

Le retour des "Américains" dans les communes du Cap Corse

par Marc JOYEUX

L'histoire du Cap-Corse est étroitement liée à un phénomène migratoire qui anima la péninsule, principalement pendant le XIX^e siècle.

De nos jours, lorsqu'on visite la péninsule, on est frappé par la présence d'un grand nombre d'éléments oculaires qui attestent de ce phénomène : demeures imposantes à l'architecture caractéristique, chapelles funéraires monumentales.

Dans les villes et les villages vivent des descendants de Cap-Corsins qui tentèrent l'aventure aux Amériques. Ils furent surnommés "Américani" (Américains) à leur retour au village.

Aujourd'hui, des enfants d'émigrés nés aux Antilles sont rentrés définitivement et vivent en Corse. Ils représentent un lien fondamental entre la terre ancestrale et les "cousins d'Amérique" qui ont fait souche dans le pays d'accueil.

Au XIX^e siècle, le Cap-Corse fut la région de plus forte émigration à destination de Porto-Rico, île des Grandes Antilles. Les cantons de Rogliano, Brando et Luri et à moindre degré celui de Nonza, représentèrent à eux seuls 79,9 % du total des Corses partis vers Porto-Rico.

Le plus grand nombre des départs pour Porto-Rico, à partir de la péninsule, se situe dans la période 1850-1860.

Ce phénomène migratoire trouve ses origines dans l'état de précarité extrême qui caractérise la commune de Rogliano pendant la deuxième partie du XIX^e siècle.

Les documents consultés au sein des Archives Départementales de la Haute Corse à Bastia, attestent de la pauvreté qui caractérise cette région du Cap.

« Considérant que l'agriculture subit, en Corse, et tout particulièrement dans le Cap une crise des plus aiguës, que la commune de Rogliano dont le territoire est exclusivement composé de vignobles et de bois de chênes verts a vu, en quelques années, les uns et les autres détruits par le phylloxera et par l'incendie (...) considérant qu'il convient de permettre aux populations de remettre en état leurs terres aujourd'hui à peu près abandonnées (...) prie monsieur le ministre de l'agriculture de bien vouloir exonérer totalement de l'impôt foncier les propriétaires pour la présente année. »¹

A l'inverse, aux Archives Départementales de la Corse du Sud à Ajaccio, les registres du bureau de Rogliano témoignent des démarches réalisées par les émigrés Cap-Corsins, soit à partir de leur lieu de migration, soit à l'occasion de leur retour au village.

Des preuves fondamentales qui attestent :

- d'investissements financiers.
- de revers financiers.
- de déclarations liées à l'engagement politique.
- de prêts d'argent.
- de procurations données à des tiers afin d'administrer les biens de l'intéressé absent.

La découverte des phénomènes liés au retour des émigrés, dans leurs villages originels, demande une connaissance plus approfondie des raisons qui ont engendré cet exil².

Un départ, parfois synonyme de rupture avec le "paese" mais *a contrario* aussi le moteur existentiel d'un lien très fort avec la terre ancestrale.

1 - Extrait de la lettre adressée au Ministère de l'agriculture, par le conseil municipal de Rogliano, en mai 1899.

2 - Dans ce texte Marc Joyeux reprend certains thèmes qu'il a développés dans son mémoire réalisé dans le cadre de l'Université de Provence (voir la bibliographie).

LE SURPEUPLEMENT ET LA PAUVRETÉ, FONDEMENTS DE L'ÉMIGRATION CAP-CORSINE AUX AMÉRIQUES

L'émigration des Corses, et tout particulièrement des Cap-Corsins de la péninsule vers les Amériques, pendant la deuxième partie du XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle, est un courant qui s'inscrit dans une longue tradition de départs vers des horizons très divers.

L'attraction américaine s'exerçait depuis longtemps sur la population du Cap-Corse. Il semblerait que les activités maritimes des Cap-Corsins ne soient pas étrangères à ce phénomène.

Différents travaux de recherche effectués, démontrent que c'est le besoin vital de combler le déficit céréalier qui incita les Cap-Corsins à parcourir la mer.

La mer, pour les habitants de la péninsule, fut un moyen de communication avec l'extérieur, mais aussi une voie qui leur permit d'assurer les liaisons de cabotage entre différents ports de l'île qui, à cette époque, se singularisait par son extrême manque de voies carrossables, pour la desserte des différentes agglomérations.

Les Cap-Corsins s'installèrent ainsi dans un mode de vie polyvalent. Ils partageaient leurs activités entre la mer et la terre. Ils pratiquaient la pêche, une activité boudée par les Corses d'une façon générale, le commerce maritime mais aussi l'agriculture, en fonction des saisons. Le calendrier agricole leur dictait leurs activités terrestres.

Ainsi les Cap-Corsins furent-ils des commerçants téméraires sur les océans, dès le XV^e siècle.

A la fin du XVIII^e siècle des Corses, qui avaient participé à la guerre d'indépendance américaine, se firent démobiliser aux Antilles. Ils se dispersèrent sur le littoral de l'Amérique Centrale et fondèrent ainsi des colonies au Mexique, à Cuba, à Haïti, à l'île de la Trinité, à Porto-Rico, au Vénézuéla.

La réussite des premiers pionniers, tels les frères Mattei, Cipriani natifs de Centuri, fut un modèle pour de nombreux compatriotes.

Ainsi, au milieu du XIX^e siècle (période 1830-1860), de nombreux fils de familles bourgeoises et de notables du Cap-Corse, imitèrent leur exemple afin de tenter l'aventure.

En fait, le phénomène migratoire important que connut la Corse, surtout dans la deuxième partie du XIX^e siècle, semblerait lié d'une part à la grande pauvreté mais aussi à l'importante croissance démographique qui caractérisait l'île pendant cette même période.

En effet, la population de la Corse augmente de 123 000 âmes pendant la période 1790-1881. L'île compte alors 273 000 habitants. Le Cap-Corse est la région où l'on note la plus forte croissance avec une progression de 42 %. Pendant la même durée, la Balagne enregistre une poussée démographique de 24 % alors que la Castagniccia voit son nombre d'habitants progresser de 13 % seulement.

Le courant migratoire corse engendré par cet excédent de population, pourrait trouver une justification dans la transmission des biens, en vigueur dans l'île à l'époque.

Les fils héritent également. Les filles sont dotées. La coutume en vigueur donne naissance à une parcellisation excessive des exploitations qui sont, par ce fait, structurées de façon archaïque.

Mais au XIX^e siècle, la Corse est sous-développée, les ressources insuffisantes. L'ensemble des héritiers ne peut être doté. La population excédentaire doit s'expatrier, encouragée en cela par la réussite de compatriotes déjà établis outre-atlantique.

Ainsi le groupe familial, dont les besoins ne pouvaient être satisfaits, eu égard à la médiocrité des ressources naturelles, trouva sa planche de salut dans une émigration auréolée de promesses.

A cette époque, les villageois Cap-Corsins pratiquaient la vieille viticulture à Rogliano, à Tomino. Cet usage perdurait, associé à de nouvelles exploitations tel le cédrat. Ce fruit, de la famille des agrumes, utilisé dans la pâtisserie, fit son apparition en Corse, dans les années 1830. La production de ce gros citron était exportée de l'île sur les ports italiens de Livourne et de Gênes.

Un autre phénomène : la croissance de la marine à vapeur, celle-ci nécessitait le regroupement du trafic maritime dans des ports plus structurés.

Cette obligation ébranla l'équilibre conventionnel de la péninsule : la voile disparut au profit de la vapeur.

Des routes carrossables virent le jour et autorisèrent ainsi des liaisons rapides et plus sûres entre le Cap et Bastia, port dont l'importance drainait l'ensemble du commerce insulaire.

Le courant régressif qui touchait la péninsule, fut accéléré par l'apparition du phylloxéra qui eut raison du vignoble roglianais, dans les années 1880.

La chute des cours du cédrat apporta sa contribution dans l'accélération du recul économique qui, associé à la croissance démographique en vigueur pendant la même période, engendra un flux migratoire des Cap-Corsins.

Ce phénomène d'exode s'expliquerait par le fait que les différentes activités agricoles, commerciales, artisanales du Cap-Corse ne purent s'accorder à cette nouvelle économie de marché créée par l'essor de la marine à vapeur, l'apparition de l'automobile, etc.

L'ÉMIGRATION, SYNONYME DE RUPTURE

« *La plus grande partie des émigrants corses reste à Porto-Rico* ». Ce constat issu d'une précédente étude sur "l'émigration des Corses à Porto-Rico" se trouve ici confirmé par notre analyse réalisée au sein de la famille L...

L'ascendance de ce patronyme est attestée dans la commune de Rogliano, au milieu du XVIII^e siècle (1753). Pour six membres de cette famille partis pour les Antilles, il n'y aura pas de retour. Tous sont décédés sur l'île de Porto-Rico.

L'histoire de cette famille apporte un démenti à certaines statistiques publiées, qui précisent que ce sont les gens de la première génération qui reviennent au pays.

Les six personnes précitées appartiennent à la première génération.

Par contre les quatre retours, enregistrés au sein de cette famille, s'effectuent ainsi :

- 2 au sein de la deuxième génération.
- 2 au sein de la troisième génération.

Ces quatre "Américains" rentrés définitivement en Europe (trois dans l'hexagone, un en Corse) sont nés à Porto-Rico.

L'ÉMIGRATION "À ATTACHES"

Ce modèle d'émigration, selon le discours sociologique, dénote le lien étroit qui unit les émigrés à leur île et à fortiori à leur village d'origine.

Loin de la terre ancestrale, ils restent liés à celle-ci, par une sorte de cordon ombilical que l'espace et le temps n'ont pas réussi à rompre.

Les émigrés corses ont un comportement plus lié aux valeurs du groupe originel que selon les normes du monde étranger dans lequel ils sont transportés.

L'identité culturelle corse est une valeur fortement ancrée au plus profond de soi.

L'honneur, la famille, le patrimoine familial, le culte des anciens, en sont les fondements.

Malgré l'acculturation, l'insulaire Cap-Corsin retrouve immédiatement celle-ci lors du retour au "paese".

La famille L... de Rogliano, illustre parfaitement cette attache à la terre des ancêtres.

Jean-Michel L... né à Rogliano en 1798 et son frère Lucien né dans le même village, sont partis à l'âge de vingt ans, comme le prescrivait la coutume en vigueur à l'époque.

Lorsque Lucien est mort prématurément à Porto-Rico, à l'âge de quarante-huit ans, Jean-Michel a voulu que le corps de son défunt frère soit rapatrié en Corse afin qu'il soit inhumé à Rogliano. La famille ne possédait plus de tombeau, depuis que Napoléon I^{er} avait interdit les inhumations dans les églises en Corse.

Dans la réalité, Jean-Michel commandera de Porto-Rico la construction d'un tombeau, dans la propriété située sur les hauteurs de Rogliano. Ainsi trente ans après son départ, Jean-Michel L... marquait par son action, le lien profond qui l'unissait toujours à son village natal.

Le sort voulut que lorsqu'il mourut à l'âge de cinquante cinq ans, son corps soit enseveli en terre portoricaine.

Cent cinquante six ans séparent le trisaïeul Jean-Baptiste N... et sa descendance d'aujourd'hui (cinquième génération). Natif de Rogliano, ce Cap-Corsin fit souche à Montgomery (sud des U.S.A.) dans les années 1870.

A présent, « *ses arrières petits-enfants, domiciliés dans cette ville de l'état de l'Alabama, viennent en voyage en Corse pour un retour aux sources.* »

Ainsi, le culte des ancêtres reste-t-il toujours aussi vivace chez ces descendants d'émigrés corses, de nationalité américaine, et qui ignorent tout de la langue corse.

L'identité corse est une valeur qui habitait toujours les émigrés, même après un séjour d'une vingtaine d'années aux Antilles (période moyenne d'exil pour ceux qui rentreront au "paese").

Tous envisageaient le retour sur l'île originelle mais seuls ceux qui réussirent, les nantis, purent concrétiser leur rêve.

Dans le cadre de notre étude sur le canton de Rogliano, deux motifs semblent déterminer ce phénomène.

LES MOTIFS DU RETOUR

Mathieu L... a vécu vingt cinq années de sa vie à Porto-Rico. Il rentre au début du XX^e siècle sur la France, car il a trois fils en âge d'être scolarisés. Il désire que ses fils fassent des études sérieuses. Les

enfants seront inscrits au lycée de Nice. La propriété de Porto-Rico, mise en gérance, nécessitera des aller-retour sur les Antilles afin de contrôler la bonne marche des affaires.

Mathieu L... s'installera à Nice.

Deux de ses fils, leurs études terminées, resteront en France mais conserveront une attache avec l'île des Grandes Antilles où ils se rendront régulièrement.

Lorsque Lucas Maria F... originaire par sa famille de Centuri, mais lui-même né à Saint Domingue, rentre en Corse avec son oncle, il est âgé de onze ans. Sa mère désire qu'il fasse sa scolarité en France.

En 1908 Maria Benedetta D... née à Yauco (île de Porto-Rico) rentre en Corse avec ses parents. Sa famille est originaire de Pietracorbara (canton de Brando). La petite fille est âgée de quatre ans. Elle vient apprendre la langue française et faire sa scolarité.

Le père de Sylvestre B... quitte les Grandes Antilles, temporairement, avec son fils âgé de dix ans. Ce dernier est né à Yauco. Le père fait ce voyage, pour inscrire son fils au lycée de Bastia où l'enfant fera des études secondaires. Ce fils d' "Américain" poursuivra ensuite des études de Droit sur le continent. Ainsi il sera avocat à Bastia, mais des événements devaient décider de son retour définitif à Porto-Rico, quelques années après.

Dans la réalité, la scolarisation des enfants fut, souvent, à l'origine de nombreux retours temporaires ou définitifs sur la Corse.

Le climat tropical des Grandes Antilles est éprouvant. De nombreux émigrés, membres de familles rencontrées, mourront prématurément.

D'autres rentreront en France pour faire soigner une grave maladie. Ce fut le cas de Tristan L... qui décéda à Paris, un an et demi après son retour de Porto-Rico.

Lucas Cruciano F..., de Centuri, quittera Saint Domingue affecté par de fortes crises d'asthme. Il aura plus de chance, car il vivra encore de très nombreuses années dans son village natal.

Mais heureusement, les retours ne sont pas tous déclenchés par un motif de santé. Il y a ceux qui ont réussi (ils sont une minorité : inférieure à 10 %) et qui rentrent au "paese", fortune faite. L'argent gagné aux Amériques est alors investi, à l'occasion du retour, sur la terre natale.

LES INVESTISSEMENTS

Lors de son retour dans le Cap-Corse, l' "Américain" du canton de Rogliano investit dans l'immobilier. Mais il répartit son capital en deux lieux distincts : l'espace urbain et l'espace rural.

Les D... d'Ersa, les B... de Rogliano, les D... de Pietracorbara, les L... de Rogliano répartissent leurs capitaux à la ville (Bastia) et au village, dans le Cap. Car on passe l'hiver à la ville et l'été au village. A la ville, on achète des appartements. Dans le Cap, on acquiert du terrain ou une maison dans le village.

Sur le plan économique, le double investissement peut s'expliquer par le fait que le capital placé à la ville prend plus rapidement de la plus-value. L'investissement à la campagne, serait plus symbolique. On achète un terrain qui appartient à un parent, pour éviter « *qu'il ne sorte de la famille* ». On restaure la maison familiale.

Cette dernière démarche singularise Mariano B..., lorsqu'il revient au hameau d'Olivo (Rogliano). Il fait réhabiliter la maison familiale. Son geste confirmera sa réussite à ceux qui étaient restés au "paese".

Il y a ceux qui réservent leur premier investissement, lors du retour, à la construction d'une monumentale chapelle funéraire.

En 1867, lorsqu'il rentre à Ersa, Mathieu S... fait transformer un ancien moulin (au hameau de Botticella), celui-ci deviendra le tombeau familial.

Quatre ans après son retour, il fait construire un "palazzu", bâtisse monumentale, sise dans le même hameau. Le "palazzu" est aujourd'hui en cours de restauration. La grande demeure était désespérément fermée depuis de très nombreuses années. Elle va à nouveau s'animer grâce à son achat par un Cortonais du continent.

Mathieu S... faisait partie des plus nantis, parmi ces "Américains" qui édifièrent des "palazzi", palais à l'aspect imposant. Par leur architecture particulière : toit à quatre pentes, deux ou trois niveaux sur un rez de chaussée, de grands balcons avec balustrade en fer forgé et une situation géographique dominante, ces demeures se démarquaient de la construction traditionnelle en vigueur dans les villages Cap-Corsins.

Six "palazzi" singularisent le paysage roglianais.

Mais aujourd'hui, les patronymes des concepteurs de ces monumentales demeures ont disparu à jamais du village.

Si les "Américains" immortalisèrent leur retour par la construction de bâtisses monumentales, villas et chapelles funéraires, le legs précise particulièrement leur comportement.

L'ÉVERGÉTISME "AMÉRICAIN"

« En 1879, "la Gazette de la Corse" avait célébré les mérites de Dominique Mariani, planteur à Porto-Rico où il avait amassé une grosse fortune et bienfaisant donateur à l'église de Rogliano ».

La précédente étude qui rapporte ces propos, précise aussi « le profond sentiment religieux qui anime les Corses de Porto-Rico ».

Dans l'église de Rogliano, nous avons trouvé une plaque commémorative sur laquelle est gravée la liste de généreux donateurs ayant contribué à l'édification du très bel autel en marbre de carrare du lieu consacré. Le nom de Dominique Mariani figure en tête de liste, pour son don de huit cents francs.

Lucas Maria F... que nous avons rencontré à Centuri, avait un ancêtre qui fut reconnu pour sa grande générosité et sa foi religieuse.

Ainsi, « par testament dicté à Haïti vers 1800, Joseph Marie Franceschi lègue une forte somme d'argent destinée à la construction de la chapelle Sainte Anne, sise au hameau de Bovalo, dans la commune de Centuri ».

En 1905, avant son retour définitif en Corse, Mathieu L... a financé la restauration des orgues de l'église de Rogliano.

« L' "Américain" avait fait venir deux facteurs d'orgue originaires de "Pistoia", en Toscane. Agatti et Tronchi résidèrent cinq mois aux frais du généreux donateur et restaurèrent ainsi le grand instrument à vent ».

Les habitants de Pino ont immortalisé, par une plaque en marbre située à l'intérieur de l'église, les nombreux actes bienfaiteurs de la famille Piccioni, dont ceux de Francesco Piccioni, qui fit don des orgues magnifiques du lieu sacré.

Trente-huit ans après la mort de son ascendant, Sebastien Piccioni offrit un splendide lustre en cristal, à l'église paroissiale.

Dans cette petite église baroque de Pino (canton de Luri), on peut admirer les plafonds richement décorés par Profizzi. Cet artiste peintre de grande valeur, d'origine italienne, exerçait dans le Cap-Corse pendant la période 1865-1885.

Il exécuta de magnifiques fresques, peintes à la demande d'un mécène, enfant du village, Andrea Blasini, parti aux Amériques.

En 1857, le généreux donateur avait envoyé l'argent nécessaire, depuis l'île de la Trinité où il était établi, afin que l'église de Pino soit agrandie de deux nefs latérales. Une plaque datée du 15 juin 1857, à l'intérieur de l'église, atteste la reconnaissance du clergé et de la population du village. Le texte gravé sur la

plaque est rédigé dans la langue italienne, usitée à cette époque en Corse.

Nous devons la traduction ci-dessous à l'aimable collaboration de madame Graziani des Archives Départementales de la Corse du Sud à Ajaccio.

Gloire à Dieu parfait et tout puissant
A Andrea Blasini
qui ayant gardé un suprême amour pour son pays natal
et également nourri de religion chrétienne
De l'île de la Trinité aux Amériques
a tendu sa main pieuse et généreuse
pour que ce temple soit agrandi et embelli
en édifiant les deux flancs latéraux
et que d'autres travaux soient exécutés par des artistes de talent.
Les procureurs de cette église
interprètes des vœux du peuple plein de reconnaissance
et de gratitude
ont apposé ce souvenir.

Le 15 juin 1857.

Si la libéralité des "Américains" s'est exprimée, lors du retour, dans les nombreux legs faits aux églises des villages originels, il ne faut pas minimiser les actes bienfaiteurs dispensés à l'égard des communes natales. La diversité des dons touche tous les domaines de l'espace communal :

Les cimetières, les écoles, les lavoirs municipaux, les monuments aux morts de la Grande Guerre, les voies de communication, etc.

Pierre N..., à son retour de Montgomery (Sud des U.S.A), avait acheté une maison dans le village de Rogliano. Il en fit don à la commune, afin de pallier le manque de logements de fonction, pour héberger les enseignants. Ainsi, quatre appartements purent être aménagés.

Mais les "Américains" ne sont pas les seuls à se distinguer par leurs actes de bienfaisance.

Madame S... née à Porto-Rico et retirée à Pietracorbara, village dont sa famille est originaire, précise que son grand oncle « dans les affaires à Port-Saïd » (Egypte), fit don d'une somme d'argent très importante, qui permit la construction de la maison communale de cette agglomération du canton de Brando.

La Corse paya un lourd tribut à la Grande Guerre. Lorsque la commune de Rogliano désira honorer la mémoire de ses enfants morts au champ d'honneur,

le monument à leur gloire fut érigé sur un terrain que Mathieu L..., propriétaire du couvent saint François situé sur les hauteurs de Rogliano, avait cédé gratuitement à la paroisse. Celle-ci devait le rétrocéder par la suite à la commune, lorsque le conseil municipal vota l'édification de la stèle.

A une époque où les habitations des villages ne possédaient pas l'eau courante, les ménagères devaient effectuer de longs déplacements pour puiser le liquide précieux, nécessaire aux besoins quotidiens du groupe familial.

Sylvestre B..., né à Yauco (île de Porto-Rico), "Américain" et alors maire de Rogliano, fit bâtir à ses frais, avant son retour définitif à Porto-Rico, un lavoir au sein de ce village qui avait vu naître ses parents et dont il était, lui même, le premier magistrat. Une plaque commémore l'inauguration par cet "Américain", Cap-Corsin d'adoption, de cette construction inestimable dans le contexte de l'époque. L'édifice, situé au hameau de Campiano, devait produire un bien être certain à la population féminine de la commune.

Au milieu du XIX^e siècle, la commune de Rogliano était littéralement enclavée, eu égard à l'absence de voies de communication terrestres.

De très nombreuses délibérations du conseil municipal de l'époque, attestent de l'inconvénient majeur engendré par l'inexistence de chemins carrossables.

A cette époque, en effet, c'est par la mer que les relations et les échanges s'effectuaient entre les marines de chaque village. Chaque commune avait ainsi son petit port.

Macinaggio, marine de Rogliano, était alors le troisième port de la Corse, par son trafic commercial.

L'état d'enclavement dans lequel se situaient certains villages, fut parfois supprimé grâce à la générosité des "Américains".

A l'occasion de leur retour au village, l'importance de leurs dons en argent, autorisa des travaux d'ouverture de voies de communication reliant les villages entre eux.

François Bartolomei, décédé en 1929 à Pietracorbara, finança la route reliant Petronacce à Lapedina.

De même Francesco Piccioni, qui avait réalisé une fortune importante sur l'île de saint Thomas (proche de Porto-Rico) se fit remarquer par sa grande générosité religieuse mais aussi par ses dons qui contribuèrent à désenclaver sa commune natale de Pino, grâce à la construction de routes d'accès.

Ainsi les actions bienfaitrices "américaines" rejaillirent sur l'ensemble de la population villageoise.

Les délibérations municipales, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, insistent régulièrement sur l'état de pauvreté dans lequel se trouve le canton de Rogliano.

En conséquence, par les bienfaits qu'il prodigue l' "Américain" assiste ses compatriotes dans le besoin.

De nombreux documents consultés aux Archives Départementales, dans les deux départements, précisent les prêts d'argent que les émigrés, à leur retour dans le Cap, consentaient à leurs compatriotes villageois dans le besoin.

Certains emprunteurs ne pouvaient respecter leurs engagements et remboursaient alors le prêteur grâce à une cession de terrain. Les actes notariés attestent de la fréquence de cette pratique.

En réalité, par son assistance, l' "Américain" prenait ses compatriotes sous sa protection et par là même il officialisait sa suprématie.

Au fond, toutes ces manifestations d'évergétisme s'inscrivent sur le fond d'un processus qui est le promoteur de l'argent dans le microcosme des communautés.

En fait, dans cette société de classes, l'émigré Cap-Corsin "américain" peut s'autoriser des libéralités que "Sgio" (notable villageois, riche propriétaire possédant une certaine puissance) resté au village, il n'aurait pas pu se permettre.

Qui plus est, c'est une stratégie positive, car la majeure partie de ces émigrés était d'origine modeste. Leur retour au "paese" fut pour eux l'occasion de rivaliser avec les vieilles familles de "Sgio" et d'en conquérir le titre si leur famille ne le possédait pas.

Le retour des émigrants "américains", dans leur Cap-Corse natal fut, incontestablement, un heureux événement qui s'inscrit dans l'histoire de la péninsule.

En faisant bâtir des "palazzi" et des chapelles monumentales, ils ont permis un regain d'activités économiques dans les villages du canton.

Les aménagements communaux et les édifices religieux, à une époque où la péninsule était sinistrée, bénéficièrent avantagement des dollars gagnés par les enfants revenus sur la terre de leurs ancêtres.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

CASABLANCA M.J. - *L'émigration des Corses à Porto-Rico*. Corte, éd. Signet, 1993.

JOYEUX M. - *Le retour des "Américains"*. Etude ethno-historique du retour d'émigrés cap-corsins dans leurs villages du canton de Rogliano, période 1840-1940. Mémoire de DEA, Université de Provence, Aix, 1995, 106 pages.

PAOLETTI-CASABLANCA M.J. - *L'émigration corse à Porto-Rico au XIX^e siècle*. Thèse d'Histoire, Université de Provence, 1990, 380 pages.

POMPONI F., ETTORI, RENUCCI J. - *La Corse*, Ecologie, Economie, Art, Littérature, Langue, Histoire, Traditions populaires. éd. Bonneton, 1979, 363 pages.

RAVIS-GIORDANI G. - "America, America : que sont nos cousins devenus ?" *Etudes Corses*, éd. La Marge, 1992, n° 39, p. 131-142.

RAVIS-GIORDANI G. - *Bergers de Corse : Les communautés villageoises du Nìolu*. Edisud, Aix, 1983, 505 pages.

Communautés rurales et sociétés complexes : une amorce de réflexion

par Georges RAVIS-GIORDANI

La communauté villageoise est presque toujours présentée, dans la littérature anthropologique, comme une forme d'organisation sociale correspondant à un groupe restreint, borné dans ses limites territoriales et sociologiques par d'autres groupes de même taille et de même structure que lui, mais dont l'articulation avec la société englobante n'est pas examinée pour elle-même. Les définitions que donnent de la communauté rurale Henri Lefebvre ou Robert Redfield (1) mettent l'une et l'autre l'accent sur la totalité que constitue la communauté villageoise, sur ses rapports internes avec les éléments qui la constituent, mais négligent de nous dire de quelle façon elle s'insère et s'articule sur une société globale, dans laquelle, pourtant, elle est toujours historiquement située. La définition que nous donne Isac Chiva, et qui résume excellemment les travaux des sociologues, des ethnologues et des historiens de ces cinquante dernières années va dans le même sens :

« Un ensemble de foyers, détenant un territoire, et liés entre eux de telle sorte que l'ensemble est compétent pour intervenir, selon des normes précises, dans l'activité économique et les droits juridiques de chacun des foyers. C'est le groupe qui règle l'ensemble de la vie collective. Cette unité spécifique satisfait à toutes les fonctions de la vie sociale. Seule ou reliée à des ensembles plus complexes, la communauté villageoise assure la subsistance matérielle et morale de l'individu. Elle remplit nombre de fonctions assurées ailleurs par un pouvoir supérieur » (Chiva, 1958, 6).

Notons au passage que même si Isac Chiva n'indique pas précisément la nature du lien, il note que la communauté peut être "reliée à des ensembles plus complexes".

C'est sur la nature des liens que nous voudrions présenter ici quelques éléments de réflexion.

Il est clair en effet que dès lors que la communauté est présentée comme un tout autosuffisant, le problème se pose des rapports qu'elle entretient en son sein avec les unités qui la composent. Ces unités peuvent être de formes diverses, mais une forme

revient toujours, quelles que soient sa taille et sa structure précises : le groupe familial. La définition de H. Lefebvre et celle de Isac Chiva y font d'ailleurs explicitement référence.

Or, la logique du développement et de la reproduction de ces groupes familiaux "subvertit" à plus d'un titre la logique de la communauté villageoise. D'abord parce que ces groupes familiaux – et cela est particulièrement visible dans nos sociétés européennes où la filiation est bilatérale – se déploient sous la forme de réseaux qui traversent, et débordent, l'espace social de la communauté ; ensuite, parce que ces unités ont, quel que soit le contrôle qu'exerce sur elles l'ensemble de la communauté, une autonomie et une mobilité qui se traduisent dans le fait qu'elles peuvent sortir de la communauté – ou y entrer, encore que cette deuxième opération soit plus difficile – et déterminer, par le choix de leurs alliances, une aire de relation plus vaste que la communauté.

A la question de savoir comment s'articulent l'une sur l'autre l'organisation communautaire et l'organisation familiale, nous voudrions tenter de répondre en comparant deux figures différentes de la communauté, prises toutes deux sur des terrains corses, mais dans des régions qui par leur mode de vie et leur structure sociale sont sensiblement différentes.

- Le Niolu, pieve (2) montagnaise du centre de la Corse, est caractérisé par une économie agro-pastorale (à dominante pastorale), fondée sur l'utilisation de territoires communautaires importants. A la fin du XVIII^e siècle, les biens communaux représentent 66 % de la superficie de la pieve (3).

Cette large propriété communautaire a constitué le socle de communautés extrêmement fortes et vivantes qui, pour se reproduire sur cette base, ont dû exercer sur l'organisation familiale un contrôle et une pression sociale qui avaient pour buts princi-

paux de maintenir une endogamie de localité aussi stricte que possible et un mode de gestion collectif des terrains communaux ; mais cet "esprit communautaire" n'excluait nullement les rivalités de familles, tant sur le plan privé (vendetta) que sur le plan politique : les luttes politiques avaient d'ailleurs leur place dans la logique de ce système puisqu'elles visaient à détourner, au profit du "clan" vainqueur des élections, la gestion des communaux, ou en tout cas un mode de gestion qui privilégiait les intérêts des familles constituant le clan (4).

- La commune de Mursiglia (Cap Corse) que nous allons évoquer maintenant offre avec le Niolu de très sensibles différences : si on essaie de lui appliquer les critères qui, pour Redfield, définissent la communauté, on est conduit à se demander si elle en est une. Et, au moins en première analyse, notre réponse est qu'elle ne l'est pas.

Il s'agit d'une société fortement stratifiée. Un état des fortunes foncières dressé dans le deuxième tiers du XIX^e siècle fait apparaître nettement cette stratification. On y constate que près de la moitié des familles possède à peine 2,5 % de la fortune foncière, et que, inversement, 7,5 % des familles composant cette société locale totalisent 47 % de la fortune foncière (tableau I) (5).

Bien évidemment une société aussi stratifiée peut difficilement être considérée comme culturellement homogène. Pour s'en rendre compte, il suffit de songer qu'aux deux extrémités de la hiérarchie sociale on trouve d'une part des immigrés italiens, travailleurs journaliers saisonniers, et de l'autre des "sgio" (seigneurs), cultivés, lettrés, dont les plus fortunés et les plus intelligents passaient une partie de l'année dans les grandes capitales culturelles de

l'Europe avant la première guerre mondiale : Vienne, Paris, Londres, Bayreuth. Cette hétérogénéité se traduit dans les alliances matrimoniales qui présentent deux particularités : la plupart d'entre elles se situent dans le cadre de la pieve, et même sont circonscrites dans l'horizon des deux ou trois communes voisines. De 1870 à 1899, à Mursiglia, 80,5 % des mariages ont lieu dans cette zone, dont 60 % dans la commune même. (Pour la même période, dans le Niolu on observe des taux d'endogamie à peine plus élevés : 85 à 90 %). Mais cette endogamie de localité immédiatement apparente en cache une autre qui, elle, est de classe sociale : l'homogamie de classe, ou de strate, sociale, comparée aux résultats d'une hypothèse de panmixie, révèle que cette société localisée tend à se reproduire à l'identique, c'est à dire en respectant les frontières que la fortune et le statut social fixent entre ces classes. Mais, on va le voir, cette tendance n'exclut pas les mutations qu'entraîne le mouvement de la société globale (tableau II).

Comment fonctionne cette société locale, à la fin du XIX^e siècle ? A un premier niveau que l'on pourrait dire économique, mais qui implique en fait tous les rapports sociaux, elle fonctionne à la fois comme un marché du travail et comme un lieu de production autonome. Pour les petits paysans propriétaires, vivant de leur bien, et qui représentent environ 15 % de la population du village, elle est un lieu de production plus ou moins autonome, dans le cadre d'un réseau de commercialisation à plus ou moins longue distance, qui permet de vendre les produits de la terre : vin et cédrats en particulier. Ce réseau de commercialisation est d'ailleurs lui-même entre les mains des "Sgio". Mais pour la plupart de ceux

Classes	Types de revenu	Nombre de familles	% par rapport au nb de familles	Revenu moyen	Revenu foncier total	% du total
1	0 à 10 F	118	48,5	2,29	270,34	2,5
2	10 à 50 F	60	24,5	28,54	1712,52	15,5
3	50 à 100 F	36	15	71,34	2568,49	23
4	100 à 150 F	11	4,5	120,82	1329,02	12
5	150 à 200 F	8	3,5	173,33	1386,64	12,5
6	+ de 200 F	10	4	384,97	3849,70	34,5
TOTAUX		243	100	46,31	11116,71	100

Tableau I : Etat des fortunes, Mursiglia, 1866 (sources : Archives départementales de Bastia).

NB. On n'a pas retenu les revenus fonciers des biens communaux de Mursiglia, Luri et Meria, ni les biens de fabrique qui s'élèvent au total à 1118 f.

	6	5	4	3	2	1	Tot. Hom.
6	1 (0,32)	4 (1,04)	(1,04)	2 (1,92)	1 (1,68)	(2,00)	8
5	1 (0,16)	3 (0,52)	(0,52)	(0,72)	(0,84)	(1,00)	4
4	2 (0,80)	6 (2,60)	(2,60)	3 (4,40)	2 (4,20)	2 (5,00)	20
3	(0,76)	(2,47)	(2,47)	8 (4,56)	5 (3,99)	2 (4,57)	19
2	(0,68)	(2,21)	(2,21)	7 (4,08)	5 (3,57)	(4,25)	17
1	(1,28)	(4,16)	(4,16)	4 (7,68)	8 (6,72)	18 (8,00)	32
Tot. Fem.	4	13	13	24	21	25	100

Tableau II : Homogamie calculée sur 100 mariages, Mursiglia, 1870-1892 (sources : Archives municipales).

Les classes correspondent aux six classes de fortunes définies ci-dessus. Sont indiqués dans l'ordre : le nombre de mariages réellement observés entre classes et, entre parenthèses, le nombre qui était prévisible si les mariages s'étaient faits de façon aléatoire sans tenir compte des classes sociales (régime dit de "panmixie").

qui constituent cette société, les journaliers et domestiques, qui représentent 37 à 40 % de la population, elle est avant tout un marché du travail, sur lequel les uns, les "Sgio", se présentent comme entrepreneurs libres, tandis que les autres – fils et filles de paysans pauvres, journaliers corses, travailleurs saisonniers italiens – s'y présentent comme des prolétaires qui mettent en jeu leur force de travail individuelle. Cette société cap-corsine, en effet, à la différence de celle du sud de l'île, ignore à peu près totalement le métayage qui implique souvent entre le métayer, entouré de sa famille, et le propriétaire une relation durable et complexe. C'est individuellement que chaque travailleur est engagé, même si derrière ce contrat peut se profiler le réseau familial de chacun.

A un second niveau que, faute de mieux, nous appellerons politique, cette société fonctionne à la fois comme le champ clos dans lequel s'affrontent quelques familles de notables, et comme un lieu ouvert. La clôture du champ est en réalité relative, due essentiellement au fait que le découpage administratif en communes induit comme règle que les affrontements politiques doivent se dérouler, partiellement, à cette échelle. Mais en même temps, les notables élus ont pour fonction, et souvent pour ambition personnelle, d'inscrire la politique locale dans un cadre plus large, celui du département ou de la région. Ici encore la logique du fonctionnement de l'Etat interfère avec celle de la société locale, qu'elle domine en l'englobant.

Enfin les crises et les mutations économiques et culturelles que connaît dans son ensemble la société corse, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, ont pour effet d'induire un double mouvement d'émigration et d'immigration : émigration de jeunes paysans corses qui vont sur le continent chercher du travail, généralement comme marins du commerce ou comme petits fonctionnaires ; et, dans le même temps, immigration de travailleurs italiens qui, venus d'abord comme saisonniers, s'installent au village, prennent sur le marché du travail local la place que les Corses occupent de moins en moins, se marient au village, et peu à peu s'intègrent à la société locale. Cette substitution est structurellement plus facile dans cette société stratifiée, fonctionnant comme un marché du travail, que dans les communautés pastorales du Niolu où la citoyenneté municipale s'acquiert par droit de naissance ou d'alliance, et par la possession d'un minimum de propriété privée, qui donne accès aux terrains communaux.

Nous sommes maintenant mieux à même de poser dans des formes plus claires le problème de l'insertion de la communauté dans un ensemble plus vaste et plus complexe. L'hypothèse que nous voudrions présenter ici est que cette insertion est facilitée par le jeu de deux mécanismes.

Il convient tout d'abord d'examiner – mais ce sera pour l'écartier – un modèle d'intégration que la littérature ethnologique nous présente et qu'il serait tentant d'appliquer à la Corse. Celle-ci est en effet sou-

vent présentée comme une société pauvre, égalitaire, répondant dans ses grandes lignes à la logique des sociétés segmentaires. C'est ce modèle que reprend, en l'adaptant, et en l'illustrant par une analyse brillante et suggestive, José Gil dans son livre (Gil, 1983), lorsqu'il évoque ce qu'il appelle la dynamique segmentaire, « *celle-ci allant du conflit entre unités de base à une unité supérieure qui les unit, laquelle s'oppose à une unité plus vaste pour former une entité encore plus vaste, etc.* » (Gil, 1983, 47-48). On retrouve là un schéma bien connu des anthropologues, celui qu'Evans-Pritchard a présenté pour les Nuer et qui a été repris par bon nombre d'ethnologues dans l'étude des sociétés segmentaires.

Toutefois la question qu'on peut se poser est la suivante : ces mécanismes sont-ils susceptibles de rendre compte du fonctionnement de la société politique corse ? En fait – et José Gil est sensible à cette difficulté –, on peut répondre par oui et par non. Apparemment en effet, la logique de la dynamique segmentaire est celle qui est mise en œuvre dans les luttes privées (*vendette*) qui marquent, au sein de la communauté, les rapports entre familles ; quelquefois même, au sein de la pieve, les rapports entre villages. Mais on ne peut guère aller au-delà, et la pieve à cet égard joue le rôle d'un horizon fermé, bouclé en lui-même par les intérêts économiques de ceux qui la constituent, par l'endogamie de pieve dont on a vu qu'elle est très forte, par l'image qu'en ont les habitants des pieves voisines, et qui se traduit dans les dictons du blason populaire. C'est qu'en effet les pieves et les micro-régions sont différentes sociologiquement, complémentaires économiquement ; leur relation, quand elle se fait, se réalise sur le mode de l'échange équilibré des services, et non sur celui d'unités structurellement semblables. On peut donc difficilement imaginer que se construise sur cette base l'unité d'un corps politique unique, si ce n'est par la volonté et le travail unificateur d'une classe sociale dominante et d'un projet politique et idéologique. Il faut donc faire intervenir d'autres mécanismes. Ils sont de deux ordres.

Il y a d'abord le jeu politique des grandes puissances méditerranéennes qui, d'un bout à l'autre de son histoire, ont dominé la Corse. A l'ombre de ces ambitions, l'unité de l'île s'est faite, bon gré mal gré, soit dans la collaboration forcée avec les puissances occupantes, soit dans la lutte armée contre elles. Mais ce n'est pas le mécanisme de la segmentarité égalitaire qui a joué ; ce serait même plutôt le contraire : une unité venue de l'extérieur et d'abord inscrite en négatif, dans le projet des envahisseurs, avant de prendre corps dans la réalité de ceux qui la font.

Cependant, quand on essaie d'aller au-delà de cette réalité d'ensemble, ce qui apparaît – et cette deuxième logique est encore visible aujourd'hui –, c'est que l'unité, et l'articulation de chaque communauté – ou société locale – sur la société globale se réalisent d'autant mieux que chaque société locale est elle-même, dans sa réalité sociologique, de nature duale et contradictoire. C'est dans la mesure où elle est stratifiée et porte en elle les éléments d'une couche sociale capable de s'organiser en réseaux à l'échelle de l'île tout entière, que chaque société locale peut surmonter ses conflits internes et ceux qui l'opposent à d'autres groupes. Le mécanisme de l'unité politique en extension fonctionne sur la base de la différenciation sociale interne. C'est parce que la couche sociale des notables locaux a des intérêts sociaux et idéologiques qui ne sont pas ceux du commun peuple que ces notables ont la possibilité d'entraîner leurs "adhérents" à leur suite dans des luttes de factions à travers lesquelles se construit vaille que vaille, et de façon toujours fragile, l'unité de la "nation".

En fait, le schéma que nous esquissons ici ne s'est jamais réalisé pleinement tant les rivalités de personnes et de familles étaient grandes dans cette classe sociale. Plus justement même, on serait tenté de dire que l'on doit distinguer deux types de comportement, dialectiquement articulés l'un sur l'autre : d'une part le "travail du pouvoir et de l'alliance" qui visant à conquérir la puissance politique solidarise verticalement (sous la forme de "clans") et horizontalement (sous la forme de "factions") les groupes familiaux et les classes sociales. Et d'autre part, la "jouissance et le partage du pouvoir" qui à chaque fois que celui-ci est acquis, divise et fragmente à nouveau la société, "clan" contre "clan", famille contre famille, réseau contre réseau. Quelquefois cependant la pression extérieure de la puissance occupante est assez forte et assez maladroite pour faire taire ou du moins atténuer les rivalités locales. Ainsi s'explique cette remarque d'un des plus perspicaces observateurs de la réalité corse au moment de la conquête française, l'anonyme officier du Régiment de Picardie :

« *La Corse était pleine, en détail, de gens qui vendaient leur patrie mais qui, réunis, la défendaient jusqu'à la mort* » (Officier, 1889, 12).

Plus précisément encore, et quand on descend jusqu'à l'analyse précise des comportements politiques – encore visibles, bien qu'estompés, aujourd'hui –, on est amené à distinguer deux formes d'organisation politique que trop souvent on tend à confondre, le clientélisme et le clanisme (6).

• Le clientélisme, largement décrit par les anthropologues de la Méditerranée, unit "verticalement" des hommes et des familles appartenant à des classes sociales différentes. Il est particulièrement visible dans les sociétés stratifiées comme le Cap Corse, la Balagne, le Nebbiu, le Sartenais, au XIX^e siècle et jusqu'au début du XX^e siècle. Le chef de parti entraîne ses adhérents dans une action politique, violente ou pacifique, dont les bénéfices sont doubles et non congruents. A chacun de ses adhérents, pris séparément, il promet (et, dans le meilleur des cas, accorde) quelques avantages spécifiques. Lui-même, et avec lui son groupe familial, tire de l'opération un bénéfice politique d'une autre nature que ses adhérents. Pour un maire, ce sera par exemple la possibilité de jouer sa carte dans un parti politique à plus vaste échelle : se faire élire à moyen terme conseiller général, député ou sénateur. Ce jeu n'intéresse pas directement ses partisans sinon par le prestige induit et l'orgueil qu'ils en conçoivent. Cette opération à double détente est encore observable aujourd'hui.

• Le clanisme est sensiblement différent, le chef de parti y est avant tout le mandataire des intérêts du clan, conçu comme une coalition de familles plus ou moins égales entre elles. Il n'est que le "*primus inter pares*". Certes, il peut jouer sa partie, satisfaire une ambition personnelle ou familiale, mais ce bénéfice n'est jamais qu'une plus-value de l'objectif principal, la défense des intérêts du clan, dont il est comptable à tout moment devant ses "amis et adhérents". Si d'une manière ou d'une autre le chef de parti trahit les intérêts moraux ou matériels du groupe, il peut être, et il est parfois, "déposé" par ses adhérents (cf. Ravis, 1976, 180-181).

Bien entendu, ces deux formes, clanisme et clientélisme, interfèrent souvent dans la réalité, surtout aujourd'hui, en telle sorte qu'il est parfois difficile de dire à laquelle des deux on a affaire.

En conclusion et pour nous résumer, l'analyse de ces deux sociétés localisées, Niolu et Cap Corse, fait apparaître deux problèmes plus généraux.

Le premier problème est celui de la pertinence de la notion de communauté : si les communautés niolines répondent de façon satisfaisante à la définition classique de la communauté rurale, on peut en revanche se poser la question pour ces micro-sociétés localisées que traverse depuis longtemps une stratification sociale forte. Ici le groupe familial, le réseau de parenté, le réseau des alliances, structurent la société locale et constituent les vecteurs des mouvements sociaux qui dépassent le cadre local. C'est à leur échelle que doivent se lire les grands

mouvements de fond qui traversent le corps social. De 1860 à 1930, la commune de Mursiglia ne semble guère changer en apparence : les mêmes familles dominent économiquement, socialement et culturellement. Sont venues s'ajouter à elles, formant une strate intermédiaire, quelques familles qui dans les années 1830-1860 avaient émigré en Amérique centrale, et qui s'y sont enrichies au point de faire figure de "néo-sgio". Elles enlèvent le pouvoir aux familles des anciens sgio vers 1880-1890, mais celles-ci gardent leur prestige. La couche sociale des paysans moyens et pauvres s'est-elle ainsi maintenue en apparence ? ; en fait elle a profondément changé : bon nombre de ses membres se sont installés sur le "continent" et y ont connu une ascension sociale modeste mais durable. Dans le même temps une quinzaine de familles d'immigrés italiens se sont installées au village, d'abord comme journaliers, puis comme artisans ; ce sont elles qui aujourd'hui en constituent l'armature économique et sociale et deux d'entre elles ont accédé récemment (1983) au pouvoir municipal (de premier et deuxième adjoints au maire).

Dans le Niolu, on n'observe pas le même renouvellement. Certes bon nombre de Niolins ont émigré sur le continent, mais ils n'ont pas été remplacés par des Italiens, et l'armature sociale des villages - les patronymes en témoignent - est presque la même qu'il y a un siècle (Ravis, 1983, 368). La relation famille/communauté est également sensiblement la même : l'endogamie de village n'est pas traversée par une endogamie/homogamie de classe, et le clan politique est l'expression du rapport de force au sein de la communauté entre les familles qui la composent. Le chef de clan est au service du "*partitu*", même s'il peut jouer une carte personnelle, et les notables niolins l'ont fait largement (l'un d'eux a été député de 1981 à 1986, l'autre fut député au Parlement Européen, le troisième fut de 1982 à 1985 président de l'Assemblée de Corse).

La distinction clanisme/clientélisme reste pertinente même si le jeu de la politique régionale et nationale brouille les cartes à l'échelon local. La part des clivages idéologiques s'est accrue, surtout dans la société mursigliaise, réduisant d'autant la tonalité "clientélaire" de la vie politique sans pour autant laisser apparaître des mécanismes franchement "claniques". Les oppositions de familles et même de personnes y sont devenues plus prégnantes.

Plus largement, enfin, on est tenté de dire que c'est l'articulation groupe familial/groupe de localité (communauté)/société globale, qui s'est modifiée.

Dans le Niolu chaque groupe familial se situe sur deux axes entre lesquels, pour le moment, un certain équilibre est respecté : le premier de ces axes c'est celui qui sanctionne l'appartenance de chaque groupe familial à la communauté ; il est, à l'échelle d'observation où nous nous plaçons, quasiment immuable. Chaque groupe familial appartient à la communauté dans laquelle il a une position définie par son histoire, ses alliances, sa réputation. L'autre axe marque le processus d'adaptation à la société englobante : émigration à finalité professionnelle, ascension sociale, mutation des modèles culturels et des mentalités culturelles le caractérisant. Chaque individu est ainsi situé sur un double registre, il a une double fonction.

A Mursiglia, il n'en va pas tout à fait de même. Du fait des mutations sociales et économiques qu'a connues cette société depuis un siècle (émigration massive des Corses sur le continent, immigration italienne, dégradation brutale de l'économie ancienne dont il ne reste pratiquement plus grand chose), chaque groupe familial se positionne dans la société locale d'abord à partir de la place qu'il occupe dans la société globale, des référents économiques, culturels, idéologiques qu'elle lui donne (7). Bien entendu un autre axe est pris en compte, celui qui situe chaque famille dans l'histoire sociale du village, mais ce positionnement est de moins en moins important : au sens plein du terme, Mursiglia est un morceau de la société globale française (ou si l'on veut, et pour être plus précis, corso-française), une projection localisée *hic et nunc* de cette société. N'est-ce pas là le propre d'une société qui réalise, à son échelle, son appartenance à une société complexe ?

NOTES

1 - « La communauté rurale (paysanne) est un groupement social organisant selon des modalités historiquement déterminées un ensemble de familles fixées au sol. Ces groupes élémentaires possèdent d'une part des biens collectifs, d'autre part des biens privés, selon des rapports variables, toujours historiquement déterminés. Ils sont liés par des disciplines collectives et désignent des responsables mandatés pour diriger l'accomplissement des tâches d'intérêt général » (Henri Lefebvre, cité in Chiva, 1958).

« What then, do we mean more particularly by a little community ? I put forward, first, the quality of distinctiveness... The distinctiveness is apparent to the outside observer and is expressed in the group-consciousness of the people of the community. Second, the community we are concerned with is small (...). Third the community to which we are to look in these chapters is homogeneous (...). As a fourth : defining quality it may be said that the community we have in mind is self-sufficient and provides for all or most of the activities and needs of the people in it... » (Redfield, 1971, 4).

2 - Les "pieve" sont les anciennes circonscriptions administratives et religieuses. Elles ont été remplacées, dans leurs grandes lignes, par les cantons.

3 - Le détail, communauté par communauté, fait apparaître des différences non négligeables.

	Terrains communaux	Propriétés privées
Albertacce	75 %	25 %
Calacuccia	31 %	69 %
Calasima	84 %	16 %
Casamaccioli	59 %	41 %
Corscia	83 %	17 %
Lozzi	57 %	43 %

4 - J'ai développé ces aspects dans deux articles : Ravis 1976, Ravis 1981 et dans mon livre : Ravis 1983 ; on pourra également consulter le livre de Paul Bourde.

5 - Les tableaux I et II et les données qui le sous-tendent sont tirés de Ravis, 1987.

6 - Moi-même d'ailleurs je les ai insuffisamment distingués dans l'article que j'ai consacré à la vie politique (Ravis, 1976).

7 - Les élections en témoignent largement : alors que dans le Niolu, les élections nationales voient les électeurs se départager pour l'essentiel entre deux pôles politiques, le parti du maire et le contre-parti, à Mursiglia, chaque élection nationale fait apparaître, de façon stable, tout l'éventail politique national. Et ce n'est pas le moindre paradoxe qu'offre cette société qui il y a encore un demi siècle était fortement marquée par le clientélisme.

BIBLIOGRAPHIE

- Bourde, 1887 – Paul BOURDE, *En Corse, l'esprit de clan, les mœurs politiques, les vendettas, le banditisme*. Ed. Calmann Levy, 460 p. (rééd. Marseille, Jeanne Laffitte, 1983).
- Chiva, 1958 – Isac CHIVA, *Les communautés rurales, problèmes, méthodes et exemple de recherches*. UNESCO, "Rapports et documents de Sciences Sociales", n° 10, 1958, 48 p.
- Gil, 1983 – José GIL, *La Corse entre la liberté et la terreur*. Ed. de la Différence, 1983, 243 p.
- Officier, 1978 – *Mémoires historiques sur la Corse par un officier du Régiment de Picardie. 1774-1777*. Publiés par M.V. De Caraffa, 1889 (rééd. Jeanne Laffitte, 1978), 266 p.
- Ravis, 1976 – Georges RAVIS-GIORDANI, "L'alta pulitica et la bassa pulitica : valeurs et comportements politiques dans les communautés villageoises corses, XIX^e, XX^e siècles". *Etudes Rurales*, n° 63-64, 1976, p. 171-190.
- Ravis, 1983 – Georges RAVIS-GIORDANI, *Bergers corses, les communautés villageoises du Niolu*. Aix, Edisud, 1983, 509 p.
- Ravis, 1987 – Georges RAVIS-GIORDANI, "Réseaux sociaux et alliances matrimoniales : le cas de trois communes corses". *Etudes Corses*, n° 26, p. 9-48.
- Ravis, 1989 – Georges RAVIS-GIORDANI, "Endogamie de localité et préservation d'un patrimoine collectif" : in J. Peristiany éd., *Le Prix de l'Alliance en Méditerranée*. Marseille, éd. du CNRS, 1989, p. 185-201.
- Redfield, 1971 – Robert REDFIELD, *The Little Community. Peasant Society and Culture* (1956). The University of Chicago Press, 5^e éd., 1971, 274 p.

Présentation du "Mémoire sur la Corse"

Le "Mémoire sur la Corse" que nous publions, et qui porte sur la première page la date de 1775, a été rédigé, si l'on en croit la dernière ligne du texte, en novembre 1774, six mois après la mort de Louis XV. Le comte de Marbeuf était alors, depuis 1770, commandant en chef militaire dans l'île. Il devait le rester jusqu'en 1786, date de sa mort.

Ce "Mémoire" constitue un témoignage, parmi bien d'autres, de l'état d'esprit des nouveaux maîtres de la Corse sur les possibilités de développement de l'île, sur la vision qu'ils ont des Corses et de leurs mœurs.

Le début du "Mémoire" en particulier est intéressant parce qu'il établit une relation dialectique, à première vue paradoxale, entre l'inévitable interdépendance dans laquelle se trouvent des hommes et des familles presque toujours en situation d'inimitié, et l'indépendance qui en résulte. Relation qu'on pourrait résumer en disant : chaque homme (chaque famille) pouvant contribuer à la survie d'un autre homme (d'une autre famille), est par là même en position d'indépendance et d'égalité par rapport à tous (toutes).

Cet état de guerre endémique et l'égalité de statut et de comportement qui en résulte – « *personne n'était assez riche mais chacun avait à peu près son nécessaire, et l'on se serait cru déshonoré de donner son travail à quelqu'un d'autre pour de l'argent* » – expliquent, aux yeux de Marbeuf, la situation économique déplorable dans laquelle se trouve l'île : une économie de subsistance, une agriculture du nécessaire, une arboriculture essentiellement tournée vers l'arbre à pain, le châtaignier.

On pourrait s'interroger sur les raisons d'une telle simplification de la société insulaire ; Marbeuf est pourtant bien placé pour savoir qu'il y a en Corse des inégalités sociales, une noblesse qui réclame du Roi sa reconnaissance, des riches et des pauvres, des enfants légitimes et des enfants trouvés (il en parle dans son "Mémoire", et note qu'il faut leur procurer un établissement d'éducation qui tire le meilleur parti de cette main d'œuvre).

Pourquoi donc réduire la société corse à ce schéma égalitariste ? Peut-être parce que c'est celui qui lui permet de rendre compte de l'état de sous-

développement économique et culturel dans lequel il a trouvé l'île ; ce qui lui paraît manquer le plus à cette société, et qui explique, à ses yeux le déplorable état dans lequel elle se trouve, c'est qu'on n'y a pas assez le sens des hiérarchies, de la division et de la complémentarité des devoirs et des droits qui sont au fondement d'une société "d'ordres" comme l'est la société française d'Ancien Régime : selon une formule célèbre, la Corse a beaucoup de prêtres mais pas de clergé, des administrateurs et des juges mais pas d'administration ni de justice. Ce qui manque le plus à la Corse c'est le sens du bien public, de l'intérêt général. L'administration s'y heurte encore trop souvent aux intérêts partisans, aux solidarités familiales, aux ressentiments et à l'envie qui travaillent le corps social.

C'est à ces maux que Marbeuf entend s'attaquer et ce "Mémoire" reprend en grande partie les analyses et les propositions qui étaient déjà les siennes dans le "Mémoire" qu'il avait envoyé au Roi en 1769, à son arrivée en Corse.

Sur le plan économique les propositions de Marbeuf ne sont pas très originales : améliorer les productions existantes – l'olivier, la vigne, l'élevage –, et en introduire de nouvelles : le mûrier, des manufactures, le commerce. En un mot, faire en sorte que l'île produise elle-même la plus grande partie de ce qu'elle achète à l'extérieur, en telle sorte que l'argent qui y est "injecté" sous forme de subventions par l'Etat n'en ressorte pas. Il souligne à quel point l'île est encore dans la dépendance économique de la Terre Ferme italienne, si bien que les taxes prohibitives destinées à empêcher ce commerce n'ont aucun effet.

A lire ce "Mémoire", on mesure non seulement l'intelligence politique de son auteur, qui est évidente et sans laquelle on ne comprendrait qu'il ait pu rester si longtemps au poste qu'il occupait, en dépit des intrigues et des changements de politique qu'il a dû traverser ; mais aussi les limites de son action, les contraintes du temps, les pesanteurs de la société insulaire.

Georges RAVIS-GIORDANI

M. Le C^{te} de Marbœuf. 1775

Mémoire
Sur La Corse



1226
K. ~~1287~~. n^o 19.

Mémoire sur La Corse

2

Si l'on décide qu'il est convenable de garder l'île de Corse,
 on doit s'occuper des moyens de la conserver, et de la
 rendre utile par la suite; Sans quoi, cette possession sera
 toujours à charge à l'Etat, même en temps de paix, et
 impossible à soutenir en temps de guerre.

pour mettre le ministère à portée de faire un plan de
 Gouvernement analogue au pays, il paroît nécessaire de
 jeter un coup d'œil sur le caractère des habitans; sur les
 causes de leurs légèretés; sur les moyens propres à la
 combattre, et à la détruire inégalement; sur l'état
 actuel du Clergé, de la justice et de l'administration;
 enfin sur la nature du sol, et les productions dont il est
 susceptible.

De tous les rapports qui font mouvoir les Corse en Général,
 Les principaux sont la vanité, l'amour du changement
 et l'esprit de vengeance.

La première de ces qualités, vient de l'indépendance

dans laquelle ils ont vécu si longtemps. Chacun ayant
 besoin de son voisin pour se défendre ou pour attaquer,
 Les gens d'une Condition supérieure n'ont pas cherché à
 s'en prévaloir, de peur de perdre leur crédit et leur parti.
 L'inférieur s'en accoutumant sans peine à ne rien rendre à
 l'homme d'une naissance au dessus de la sienne, et immensi-
 =blement toutes les Conditions se sont confondues.

La nécessité de faire la guerre, ôtoit au peuple l'idée
 d'augmenter ses propriétés, d'autant qu'en Général elles
 n'étoient fondées sur aucun titre. Comme il y avoit beau-
 =coup de terreins et peu de bras, chacun s'étoit pourvu
 d'une portion de terre qu'il cultivoit tant bien que mal
 suivant ses besoins, et pour éviter le travail auquel on
 n'avoit pas le loisir de s'appliquer, on s'étoit donné de
 préférence à la plantation des châtaigniers, parceque cet
 arbre une fois venu, procuroit sans aucune espèce de culture,
 une nourriture abondante. Cet arrangement que le hasard
 plutôt qu'une Loi paroit avoir fait, n'a pas peu

Contribuée à maintenir l'esprit d'égalité dans cette nation. chaque particulier possédant son champ et quelques châtaigniers, personne n'étoit riche; mais chacun avoit à peu près son nécessaire, et l'on se seroit cru déshonoré de donner son travail à un autre pour de l'argent même quand un Corse rendoit à quelqu'un de plus riche que lui, ou d'une naissance plus élevée que la sienne, quelque service qui auroit pu marquer la supériorité de celui qui le recevoit, c'étoit toujours à titre de Compagnon et d'ami, mangeant ensemble et se couchant souvent. ainsi, il n'y avoit point de raison pourqu'un Corse en regardant un autre comme son supérieur, et ne fréquentant point ou peu avec les autres nations, il n'étoit pas à portée de sentir la différence des conditions et des états, choquant d'ailleurs pour son préjugé de liberté qu'il citoit en toute occasion, pour se dédommager de la supériorité réelle dont jouissoient les autres peuples, soit par la richesse, soit par les titres honorifiques.

il en aisé de sentir qu'un peuple imbu de pareils principes,

doit avoir de la peine à se plier à un joug tel qu'il soit, et
 que chercher à l'appesantir par une conduite dure et dédaigneuse
 en reculer soi-même le but auquel on veut arriver.
 C'est cependant à qu'on la mauvaise situation des troupes en
 Corse, conduit nécessairement tout y est plus cher qu'ailleurs
 pour la vie, par les impôts sur les Comestibles. L'officier
 outre cela, en chargé de beaucoup de dépenses particulières
 au pays. Comme l'habitant n'est point encore en état de
 meubler les chambres que les officiers occupent, ils sont dans
 l'obligation d'acheter tous les meubles de première nécessité.
 il leur arrive aussi de faire des détachemens qui leur coûtent
 nécessairement, et l'on ne dit rien de trop, en avançant que les
 Lieutenans pour la plupart, ne peuvent faire qu'un repas,
 lorsqu'ils ne reçoivent point de secours de leurs familles.
 Cet état n'est pas ignoré en France. il y en a même vraisemblable-
 = ment exagéré. au moyen de quoi, Les troupes qui sont
 obligées de passer dans l'île, et qui joignent à tout ce qu'elles
 en ont entendu dire, le chagrin de s'éloigner et de s'embarquer

⁴
 La perspective d'un ennui perpétuel, et l'idée de recevoir des
 coups de fruit sans faire la guerre; regardent ce voyage
 comme la plus grande punition, et arrivent dans le pays avec
 la prévention la plus fâcheuse. elle ne tarde pas à retomber
 sur les habitants que l'on ne parle que de détruire, de brûler
 et d'expatrier pour les rendre sages, n'admettant pas un seul
 homme honnête dans toute la nation. on ne s'attend pas
 en réflexions sur l'effet que doivent produire de pareils propos.
 on sent aisément combien il est difficile que deux nations
 se tiennent sur un pied dans une semblable position, et combien
 cela doit inspirer d'loignement à celle dont la vanité
 forme le fond du caractère.

La légèreté des Coras a plusieurs causes. la première tient
 à leur naturel. ils sont pleins d'esprit; mais trop vifs pour
 pouvoir réfléchir solidement avant d'agir. les troubles dont
 l'origine est à peine connue et qui n'ont fait que changer
 de nom, ont aussi contribué à les rendre inconstants et crédules.
 une nation qui ne réfléchit pas, est aisée à persuader, et
 dès qu'on lui présente une idée qui la flatte, on en fait de.

la lui faire adopter. C'est cette disposition qui a toujours donné
si beau jeu à tous les chefs de parti, pour entretenir le trouble;
nous en voyons encore aujourd'hui la suite, et l'on ne peut guères
espérer d'en voir la fin dans la génération présente.

La vendette donc on fait un grand crime aux Corse, et
à ce qu'il semble, une chose toute naturelle, et qui doit avoir le
moins de suite. Si les hommes politiques ont renoncé à se faire
justice eux-mêmes, c'est qu'ils se donnaient des maîtres, ils leur ont
donné après de force pour faire des lois et les maintenir, et
que l'homme injuste étant réprimé, celui qui en est offensé
a trouvé un vengeur; mais toutes les fois qu'il n'y a pas de
séparateur pour l'homme outragé, il se fait justice lui-même.
Ce qui est arrivé partout ailleurs, arrivera également en Corse.
La religion mieux connue et mieux expliquée, y
corriger les mauvais préjugés, et la justice bien
administrée dans tous les points, contiendra les gens
véritablement méchants.

Article premier Concernant le clergé

Clergé

5

La Religion est le véritable fondement d'un Etat, quand les ministres qui l'enseignent sont bien instruits; qu'ils ont de la douceur, de la capacité et de bonnes mœurs; ils gravent dans tous les Coeurs des principes qui portent au bien. ils s'élèvent contre le vice, le combattent et leur exemple sert infiniment à la bonne conduite de tous les autres individus.

La Corse a besoin plus qu'aucun autre pays, que l'on s'applique à redresser les abus qui se sont introduits dans son Clergé. il y a beaucoup de prêtres; mais très peu qui soient propres à leur état. ils joignent presque tous à l'ignorance, l'esprit de trouble, et l'inspirent au lieu de chercher à le déraciner. ceux qui ont fait quelques études, les ont été faire à Pise, à Florence, à Rome et à Gènes, où personne ne veille à leur conduite, et où l'on ne travailloit certainement pas à leur inspirer le goût de la tranquillité; car dans tous ces lieux, on a toujours été bien-aise que la Corse ne fût pas tranquille. Cette façon de penser y règne aujourd'hui plus que jamais. aussi est-il bien fâcheux pour le Gouvernement, qu'il n'y ait

par d'autres secours à donner aux jeunes gens. Les séminaires
 qui existoient du temps des Génois, étoient très mal administrés,
 et il n'y en avoit point dans l'intérieur. Les prêtres et les moines
 faisoient la guerre comme les autres, et ceux qui avoient le
 plus de talens, les employoient à prêcher la discorde, suivant le
 desir des chefs du parti dont ils étoient. on sent qu'une
 éducation de cette espèce, n'a pas dû produire de bons sujets.
 Les moines surtout bien moins instruits pour la plupart, étoient
 et sont encore plus attachés au fanatisme que les prêtres.
 Le gouvernement actuel leur déplaît, parcequ'ils se trouvent
 dans la nécessité d'obéir à leurs supérieurs, et qu'ils ne peuvent
 plus vivre dans le désordre comme par le passé, du moins aussi publiquement.
 pour rétablir la règle dans cette partie, il faut du temps
 et beaucoup d'attention. M. M. Les évêques s'appliquent de
 leur mieux à ne recevoir dans les ordres que de bons sujets,
 et à corriger les anciens; mais les moyens leur manquent.
 Les séminaires sont presque dans tous les endroits où il y en a,
 occupés par les troupes, et les évêques par la modicité de

Leurs revenus; sont hors d'état d'aider les sujets qui auroient envie de bien faire. il seroit peut-être dangereux et même abusif de rendre les ligués trop riches; mais il faudroit qu'ils eussent tout ce qui peut être nécessaire pour faire respecter leur dignité, et ce qui porte le plus au respect qui leur en dû, en sans contredire le bien qu'ils font.

La jeunesse languit sans secours du côté de l'éducation. on se propose d'y pourvoir par la création d'une université et de quatre collèges; mais peut-être ne fera t-on pas des progrès aussi rapides sur les esprits, que l'on auroit pu en faire, en établissant dans les principales villes, des maisons de pension pour les enfans en bas âge, et les faisant élever ensuite dans des collèges en France, au moyen des bourses. avec le temps, les enfans apprendront le latin dans les établissements que l'on projette. ils feront peut-être des progrès dans les différentes sciences; mais la façon de penser qu'il seroit si utile de changer, restera la même, au lieu qu'en

les dépayser, et les élever dans les principes du Gouvernement, on auroit eu d'excellens sujets à placer dans les différens états, et en même temps des prédicateurs dans toutes les familles, qui auroient fait plus de progrès dans un mois sur l'esprit de leurs Pères, que les français suspects par leur état, ne peuvent en faire dans toute leur vie.

La quantité de Prêtres et de moines fait un mal, non seulement par l'incapacité et la mauvaise doctrine; mais par la dépense qu'occasionne leur entretien, et par le tort qu'ils font à la Culture dans un pays qui manque de bras. Le Gouvernement auroit pu s'occuper d'un objet aussi intéressant; mais on n'y a pas donné de suite, et c'en est un très grand mal.

Article 2. De la justice

il semble que dans un pays tout neuf qui ne connoit ni loi, ni règle, on auroit dû apporter le plus grand soin dans le choix des personnes proposées pour rendre la justice. Cependant, on en a agi tout différemment. on a fixé pour les sieges inférieurs des appointemens si modiques, que peu de gens vraiment capables

sont tentés d'y occuper des ^{em}places. si l'en trouve quelques-uns
 qui les demandent, ils ne s'y attachent point, et n'ont aucune peur
 de les perdre. si l'on avoit choisi pour remplir les places de
 Conseillers Cones vacantes au Conseil Supérieur, les sujets de
 cette nation qui s'étoient le plus distingués dans les juridictions
 Royales, l'espérance auroit pu exciter l'émulation, et faire
 supporter le mal-aise, par l'idée de le voir finir un jour;
 mais on a presque toujours préféré des gens qui n'avoient
 jamais fait le métier, et qui commencent à leur apprentissage.
 on n'a pas eu plus d'attention pour nommer aux places
 françaises, et les vacantes ont souvent été données à des
 gens qui de leur vie, ne s'étoient appliqués à l'étude des Loix.
 on sent le dégoût qu'une telle préférence doit inspirer aux
 bons sujets, et l'impression qu'elle fait sur le Public qui victime
 de l'ignorance, regarde encore comme une preuve de mépris,
 le peu d'attention que l'on apporte au choix de ses magistrats.
 C'est un article essentiel auquel on doit porter remède, pour la suite,
 par équité et pour détruire le mauvais effet qui en résulte.

Article 3. De l'Administration

Dans toutes les Provinces, l'Administration est difficile à bien conduire, un Commisaire Départi pour l'exécution des ordres du Roy, est obligé de faire des opérations déplorables, parce que les sommes ne sont pas justes. il en est même temps le soutien des malheureux, chargé de représenter au souverain les calamités de son peuple, et de prévenir les inconvénients de toute espèce qui peuvent naître, s'il en arrive par sa négligence ou son incapacité, il est très blâmable. partout un tel emploi demande sans doute beaucoup de travail et d'amour du bien. s'il est difficile à bien remplir dans les pays où l'on est au fait de toutes les règles, il l'est bien davantage dans un pays aussi neuf que la Corse, où l'on ignore absolument tout ce qui est connu ailleurs. il faut donc que celui qui en est chargé de cette partie en Corse, joigne à toutes les obligations que son Etat lui imposeroit dans toute autre Province, la patience nécessaire pour instruire presque tous les individus qui se trouvent avoir quelque part à l'Administration des affaires publiques. en France où chacun fait ce qu'il doit faire, une déclaration quelconque pour être mise à exécution, n'a besoin que d'être adressée aux

Gens proposés à ce ~~aff~~ mais cela ne fauvoir suffire en Cone,
 où presque tous les Podestats et autres officiers municipaux, n'en-
 tendent rien aux choses qu'on leur prescrit, et font à peine en état
 de les lire. un Intendant qui veut y faire le bien, ne fauvoir
 trop parcourir le Pays, ni entrer avec trop de complaisance
 dans tous les détails vis-à-vis des Gens qui en sont chargés,
 afin de s'assurer par lui-même, que si ces Gens là manquent
 après les avoir instruits, c'est plutôt par mauvaise volonté que
 par ignorance. il en est alors très fondé à les punir sévèrement.
 cette manière d'opérer en diminuant pour la suite les
 difficultés de l'administration, avanceroit en même temps la
 tranquillité. la plupart des différends des Communautés, ne
 sont presque rien au fond. il n'en souvent question que d'une
 portion de terrains inculte, ou de prétentions sur le cours des Eaux.
 en parcourant le Pays, un Intendant ne tarderoit pas à en
 acquiescer la confiance; car tout homme en place qui marque de
 l'intérêt aux Cones, la gagne sans peine. alors il lui seroit aisé.

d'empêcher beaucoup de mal, en accommodant toutes les querelles susceptibles d'arrangement, il se mettroit par-là au fait des biens et des charges des différentes Communautés, et trouveroit juvement des moyens d'augmenter les uns et de diminuer les autres, enfin il acqueroit dans les différentes parties de l'île, la connoissance des hommes capables de conduire les autres où l'on veut, et se les attacherait par les bienfaits qui sont à sa disposition, ce qui ne contribueroit pas peu à exciter l'émulation. tant que l'on ne suivra pas ce plan de conduite, il sera difficile de faire avancer les affaires en Corse sur tous les points. il est vrai que l'homme propre à bien exécuter un pareil plan, n'est pas aisé à trouver. L'éloignement de la Corse produit une sorte d'expatriation, et rien dans ce pays-là, ne peut dédommager du travail et de la patience qui y sont nécessaires pendant plusieurs années, que l'avantage d'avoir opéré le bien autant qu'il étoit en soi, et la satisfaction de pouvoir s'en applaudir.

Article 4^e. Concernant différens détails économiques

Partie économique

9

Deux choses concourent à rendre un pays productif, la qualité de son sol et sa position pour le Commerce.

La Corse présente ces deux avantages, et personne ne peut les lui contester; mais jusqu'ici, elle n'en a pas profité, parcequ'il y a peu de bras en proportion du terrain, et qu'on y laisse tout faire à la nature.

L'huile y est abondante; elle pourroit devenir une branche de Commerce considérable; mais elle pêche par la qualité, parcequ'elle est mal faite, et la mauvaise construction des moulins en diminue beaucoup la quantité. avec un peu d'attention sur le régime nécessaire pour la conservation des Oliviers, on vendroit non seulement les olives de meilleure qualité; mais on prévient droit-peut-être en partie l'vice périodique qui se trouve dans la récolte de cette Dénrée. il arrive après régulièrement en Corse, qu'une année est très abondante, et que celle qui la suit est tout à fait stérile. si cette seconde année ne produisoit point de fruit, il seroit tout simple de s'en prendre au climat, parcequ'il y a des différences dans la qualité et l'exposition des terres qui —

Représentent après naturellement la différence des nations entre elles, et dans ce cas, il n'y auroit point de remède; mais le fruit vient également une année comme l'autre jusqu'à un certain point, et il ne tombe à la seconde avant le temps de sa maturité, que parce que le ver s'y met. il paroitroit donc de la plus grande utilité de tenter de remédier à cet inconvénient, en faisant en petit des Epais, d'après les Connoissances de gens habiles dans cette espèce de culture. La Corse fournit une quantité de vin qui seroit très bon, si l'étoit bien fait. elle en produiroit beaucoup davantage, par les plantations nouvelles qui se font chaque jour; mais il faudroit engager les particuliers à ne pas planter leurs vignes dans des fonds propres à la culture du bled, et à préférer les côtes aux indiqués par la nature pour ce genre de plantations. jusqu'ici, la Corse n'a de vin que pour la consommation, parce que étant mal fait, il ne passe pas l'année. il en cependant démontre que du vin fait avec soin depuis dix ans, n'a rien perdu de sa couleur ni de sa vigueur, et qu'il a même gagné beaucoup en passant dans un pays plus froid; ce qui le rend très propre au Commerce.

Les Habitans peu à peu apprendront à le faire; mais sans^{la}
 Encouragement pour ceux qui planteront les vignes dans les endroits
 propres, et pour ceux qui auront fait le meilleur vin, leurs progrès
 seront Lents.

La partie des Bestiaux qui est la plus négligée en Corse,
 demande aussi une attention particulière: on ne fait point y
 faire le beurre, et les vaches presque sauvages ne servent qu'à
 Elever les veaux dans le même goût: tout L'engrais dont on tire
 si bien parti dans les autres Pays où les Bestiaux sont domestiques,
 est perdu dans celui-là, parcequ'ils vivent épars dans les bois.
 on n'y connoît point l'avantage des bons pâturages, ni la ressource
 des foin pour nourrir les Bestiaux pendant L'hiver.
 il n'y a cependant pas de Pays où il fallut se donner moins de
 peine pour réussir dans ce genre de travail; car L'herbe vient si
 naturellement, qu'elle est presque toujours la cause des mauvaises
 récoltes, les Corses ne se donnent pas la peine de semer leurs grains.
 il arrive de là, que cette île n'a pas de Bestiaux pour sa
 subsistance, tandis qu'il lui seroit aisé de se mettre en état

d'en fournir à la Provence, ainsi que des Salaisons excellentes
 pour la marine. on ne peut se flatter de vaincre l'inertie des
 Corses sur cet article, que par la voye de l'exemple et des encoura-
 gemens. il faudroit donc tâcher d'attirer dans les parties principales
 de l'Isle, quelques familles propres à ce genre de travail, en leur
 donnant protection et secours. il en à présumer que si ces étrangers
 réussissoient à faire de bons établissemens dans le Pays, l'appas du
 gain engageroit insensiblement les naturels à suivre leurs méthodes,
 quoique la Corse ne soit pas un Pays abondant en grains, si elle
 étoit suffisamment peuplée, et qu'elle fût mieux cultivée, elle
 en auroit beaucoup au-delà de sa consommation.

une branche de Commerce très importante à introduire en Corse,
 est la Culture des muriers. Cet arbre y vient à merveille, et rien
 ne contrarie l'éducation des vers. la soye qu'on appelle Organcin
 est aussi parfaite qu'en Piémont; ce que l'on peut apercevoir d'après
 des expériences répétées. La Chaleur du Climat mûrit les muriers
 dans le cas d'une par nuire à la production du Grain, au contraire,
 en le préservant du soleil trop ardent, il n'en feroit que meilleur.

il y a beaucoup d'autres branches de Commerce à établir en Corse;
 mais celles dont on vient de parler, suffisent seules pour enrichir
 le Pays. le point est de les animer, et de s'en occuper sérieusement.
 Le Gouvernement a fait et fait tous les jours des Dépenses considérables
 en Corse. elles sont vues dans le grand, et faites pour procurer des
 avantages réels avec le temps; mais une nation aussi peu avancée
 que la nation Corse, n'est pas capable de sentir le bien qui peut
 résulter d'un projet dont l'exécution demande nombre d'années.
 il seroit à désirer que le Gouvernement fût en état de commencer
 des opérations plus simples qui ne laissent point de doute sur
 leur utilité, parceque l'on en verroit chaque jour l'effet.
 Les Dépêchemens pour purifier l'air, et mettre en valeur des
 terrains qui ne rapportent rien dans l'état actuel.
 Les grands chemins si nécessaires pour le Commerce intérieur
 et pour la Guerre, afin de transporter avec facilité d'un bout
 de l'île à l'autre; les troupes, ainsi que tout ce qui est nécessaire
 à leur approvisionnement personnel, ou à celui du lieu menacé.
 Les Encouragemens ou pour faire des plantations nouvelles et
 utiles, ou pour augmenter les anciennes. toutes ces choses

Sont de l'espèce de celles qui frappent les yeux à chaque instant, et qui portent naturellement à faire des réflexions sur le changement d'état en bien.

on croit que la Corse doit s'enrichir de l'argent que l'on y porte. il n'est pas possible en effet que son bien-être n'en augmente; mais non pas au point qu'on peut s'imaginer, lorsque l'on n'entre pas dans les détails.

Si la Corse produisoit toutes les choses nécessaires à la consommation, il en suivroit que profitant journellement de l'argent qui s'y dépense, elle s'enrichiroit après promptement; mais si l'on considère qu'il faut tirer du dehors tout ce qui a trait à la vie ou à l'entretien, même les souliers et les chemises, on sentira aisément que la plus grande partie de l'argent qui entre en Corse, en sort tout de suite.

pour parer à cet inconvénient, il paroitroit nécessaire de travailler à établir en Corse, toutes les manufactures de première nécessité, c'est-à-dire à trouver les moyens de fabriquer dans le pays, des toiles, des bas, des bonnets, des gilets, et de petites broffes pour habiller les gens de la campagne, surtout les femmes.

Les établissemens pour le Cuir, commencent à s'y former. ¹² il ne s'agit que d'y donner de l'encouragement.

Le pays fournit de très beau lin, et en assez grande quantité. il y a même beaucoup d'endroits propres au Chanvre.

Les laines n'y sont pas belles; mais elles y sont assez abondantes, et avec du soin pour les troupeaux, on en changeroit la qualité. il ne manque que des ouvriers. la dépense se récupéreroit par la suite, et pourroit même produire un autre avantage qui n'est pas à négliger. Les enfans trouvés qui sont à la charge du Roy, coûtent à ne prospérer pas. on se contente de leur donner des nourrices, sans que personne soit chargé de veiller à leur conservation. quoique la naissance de ces malheureux ne soit pas légitime, ils n'en sont pas moins propres à servir l'Etat. si on leur formoit un établissement, ils fourniroient dans la suite aux manufactures, à la marine, et peupleroient l'Isle de bons ouvriers; ce qui seroit d'autant plus précieux, que la Corse en est entièrement dépourvue, et que le préjugé de leur naissance n'ayant pas encore le même qu'en France, ils trouveroient à s'y marier, et à former des familles comme les enfans légitimes.

Les hôpitaux de charité en Corse, sont dans l'état le plus touchant, cependant, non seulement l'humanité demande que l'on s'applique à les relever; mais même l'intérêt y porte. les étrangers qui viennent travailler dans l'île, sont exposés à y périr faute de secours, et il n'est pas douteux que cette crainte retient tous ceux qui peuvent se procurer ailleurs de la subsistance. il n'y a cependant point de pays au monde qui ait plus besoin de secours étrangers pour ses travaux, puisqu'il n'en est point qui ait si peu de secours en lui-même. L'intention en mettant des impôts sur les comestibles, a été d'exciter la nation à se procurer des denrées de son propre cru; mais on n'a pas réfléchi que la plupart des denrées n'existent point dans le pays, les impôts ôtoient au peuple la facilité de s'en procurer. La taxe double que l'on a imposée sur les marchandises étrangères, a eu pour objet d'attirer le commerce en France, afin d'établir de plus en plus la liaison entre les deux nations, on ne pouvoit avoir un meilleur plan; mais on n'a pas combiné cette taxe, avec le plus ou le moins de facilité dans la navigation, un marchand Corse ne doit naturellement abandonner son

Commerce, avec Livourne, que par l'appas d'un avantage bien décidé,¹³
 puisqu'il a toutes ses correspondances dirigées sur cette partie, et que l'on
 ne se sert en conséquence que des Stoffes qui viennent des Indes, on con-
 =noît le pouvoir de l'habitude, il ne peut céder qu'à un désavantage
 marqué, et l'on va voir que l'avantage s'y trouve au contraire réuni.

La navigation sur Livourne n'a besoin d'aucune science, puisque
 d'un côté comme de l'autre, on a toujours devant soi les deux îles de
 Capraja et de l'Elbe qui forment deux points de sûreté où prendre
 terre en cas de contrariété. L'espace à parcourir en si court,
 qu'en 17 ou 18 heures, on en est presque sûr d'arriver, même dans les
 temps qui ne sont pas absolument favorables. il n'en est pas
 de même pour le pape en France, pour peu que le temps soit
 contraire. Les Corses qui ne navigent encore que par instinct,
 sont très longtemps à faire ce dernier trajet, et communément
 ils font quatre voyages à Livourne pour un en France,
 particulièrement à Marseille, seule ville avec laquelle on puisse
 faire commerce sur la plupart des objets. D'après cela,
 on peut juger si le marchand qui fait quatre voyages à Livourne
 au lieu d'un seul qu'il feroit à Marseille pendant le même espace

De temps, rattrappe avec beaucoup de profit les 7. et demi pour cent,
 qu'il paye de plus pour aller chercher ses marchandises dans la première ville,
 si cet exposé ne prouve pas après, que l'on s'informe de l'intérêt
 que l'on prend pour le Cabotage, et l'on trouvera à ce que l'on croit,
 que l'argent se prête pour les voyages de Livourne à 4. pour cent
 de bénéfice, et que l'on en exige dix pour ceux de France.
 La proportion établie, assure donc le Commerce à l'étranger,
 au lieu de le lui enlever —

il y a beaucoup d'autres objets à présenter; mais on s'en
 arrête aux principaux, pour donner une idée des choses qui
 frappent d'avantage —

fait à Paris Le 22. jbre 1774. —
le sté de marbeuf

Grasset-Saint-Sauveur : la naissance d'un ethno-type

Grasset-Saint-Sauveur, né en 1757 à Montréal, mort à Paris en 1810, est connu par une série de publications sur les costumes, un roman, *Hortense ou la jolie courtisane*, une *Encyclopédie des Voyages contenant l'abrégé des mœurs, usages, religions, sciences, arts et commerce de tous les peuples et la collection complète de leurs habillements* ; enfin par les *Tableaux des principaux peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique*, d'où est tiré le texte qu'on va lire.

Il peut paraître intéressant de le comparer au "Mémoire sur la Corse" de Marbeuf. Une vingtaine d'années les sépare ; au cours de ces vingt années, une image de la Corse s'est constituée, qui va plus ou moins perdurer tout au long du XIX^e siècle, avec ses clichés, ses déformations, sa part de vérité aussi.

Ce texte est un assez bon exemple de ce mélange. Ainsi, on peut s'interroger sur la véracité de ce que nous dit Grasset-Saint-Sauveur des comportements familiaux en face de la maladie, ou de la division de la société corse en "peuplades" et en "castes" ; pour ne rien dire de l'invraisemblable épisode d'une rixe où des hommes continuent de jouer aux cartes à côté de celui qu'on vient d'assassiner ; il est vrai que "l'inventeur" de cette anecdote, Feydel, auquel Grasset se réfère, n'en était pas à une aberration près. En revanche ce que nous dit l'auteur des maisons, du mobilier, des costumes, semble assez proche de la vérité.

Mais surtout c'est le stéréotype moral des Corses qui peut nous retenir, car il aura la vie dure : indolence, violence, ignorance, indifférence aux bienfaits que procurent les arts de l'agriculture, de l'industrie et du commerce : tout y est. A ce titre au moins, ce texte a un intérêt historique et ethnographique.

Georges RAVIS-GIORDANI

T A B L E A U X
des
PRINCIPAUX PEUPLES
D E L' E U R O P E ,
DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE, DE L'AMÉRIQUE;
et les découvertes

DÈS CAPITAINES COOK, LA PÉROUSE, etc. etc.

Représentés avec leur figure caractéristique, d'après leurs variétés physiques, chacun dans son costume, et peints avec les couleurs qui leur sont usitées.

Chacun de ces cinq Tableaux est accompagné d'un Livre d'explication, qui rend compte des mœurs, coutumes, usages, religion et commerce de chaque peuple.

Par JACQUES GRASSET-SAINT-SAUVEUR, ancien Vice-consul de France en Hongrie et dans le Levant.



À P A R I S ,

Chez l'Auteur, rue Coquéron, maison de France, derrière la Poste aux lettres.

À B O R D E A U X ,

Chez la citoyenne SAINT-SAUVEUR, sous le péristyle de la grande Comédie.

Et chez les principaux Libraires de Paris et des Départemens.

AN VI DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

N.º 20. *Ile de Corse.*

Situation.

CETTE île, placée dans la Méditerranée, au nord de la Sardaigne, est pleine de montagnes, mais au milieu ; ses rivages sont des plaines, ce qui peut-être en a éloigné de tout tems les habitans que la crainte des pirates retenait ou renvoyait dans leurs montagnes. L'île de Corse a appartenu aux génois, qui l'ont recédée à la France. Bastia est sa capitale.

Sur une étendue de cinq cens lieues carrées, les futaies en occupent cent soixante. Entre les arbres résineux qu'on trouve dans ses forêts, le pin et le larix sont remarquables par leur belle venue et l'excellence de leur bois, particulièrement le dernier, qui semble être une superbe variété du mélèze des Alpes, ou du cèdre du Liban.

Beaucoup d'espèces animales sont plus petites en Corse que sur notre continent. L'homme lui-même est plus petit dans cette île que sur l'un ou sur l'autre continens au milieu desquels elle se trouve ; et le corse originaire, de la plus grande stature, ne passe guère cinq pieds de haut.

Le terroir de la Corse est excellent, mais la paresse des habitans le laisse en friche ; il leur suffit de recueillir de quoi vivre, le reste ne les inquiète point. Leur manière même de défricher est presque aussi funeste que leur paresse : ils brûlent un canton de bois ou de bruyères, y sèment, recueillent, et l'abandonnent. Au surplus, ce ne sont pas eux qui font ces travaux, mais des habitans des côtes de l'Italie, qu'ils désignent sous le nom général de lucquois.

Habitans et leurs mœurs.

Nous ne parlerons point du petit nombre de corses que les voyages ou l'éducation ont élevés au-dessus du reste de leurs compatriotes ; c'est le corse parmi ses montagnes que nous peindrons.

Le corse est vif, intrépide, spirituel et adroit, mais excessivement paresseux de corps et d'esprit. Agir et réfléchir, sont deux peines qu'il ne prend jamais qu'à l'extrémité. La culture, la bergerie, la chasse et la pêche, sont ses seules occupations ; et il ne le fait qu'autant qu'il faut pour s'empêcher de mourir de faim et de froid. Sa paresse lui fait donc borner ses besoins au plus étroit nécessaire, suivant la condition où il est né. Le cultivateur, par exemple, ne travaille qu'environ trois mois sur un an, et en passe neuf dans une honteuse inaction, à laquelle il attache des idées de gloire. Si sa situation lui permet de payer des lucquois, il n'a garde de se donner même tant de peine. La nécessité seule peut lui donner un peu de courage ; mais comment s'y prend-t-il ? Quand il moissonne son blé, il ne se donne pas la peine de couper la paille, mais

seulement les épies ; c'est autant de fatigue de moins. Quelque peu étendu que soit son champ, il en laisse au moins les trois quarts en jachère. Veut-il ensemençer le quart dont le tour est venu ? il commence par y mettre le feu pour engourdir la végétation de quantité de genévriers, de lauriers, de lentisques, de romarins, et autres arbustes, que, ni lui ni ses pères, n'ont jamais pu se résoudre à déraciner entièrement. Il laisse ensuite refroidir son sol ; puis jette la semence, donne un labour avec une charrue sans coutre, sans soc et sans oreille, et revient chez lui attendre l'heure de recueillir. Si quelquefois on lui demande pourquoi il ne fait pas un plus grand ensemençement, il répond qu'il en a assez pour son année. Si on demande également à ceux que quelques moyens mettent à même de ne rien faire, pourquoi ils vivent ainsi, sans essayer d'améliorer leur condition ; ils répondent avec une gravité sauvage : *Ce n'est pas la coutume*. Ce n'est point la coutume, chez eux, non plus, de soigner les malades. Un corse l'est-il, sa femme et ses enfans mettent des provisions auprès de lui pour trois ou quatre jours, et vont se gîter ailleurs. Le cinquième, ils viennent voir s'il est mort ou guéri. C'est aussi la coutume de battre et d'égratigner la figure d'une pauvre femme dont le mari se meurt.

Les corses sont divisés en peuplades, et chaque famille a son chef. Le peuple, en général, selon eux, se divise en *gentilshommes*, en *caporaux*, en *citoyens*, en *plébéiens* et en *étrangers*. Ces derniers sont méprisés dans l'île. La caste caporale est composée des familles qui, par la considération qu'elles retirent de leurs alliances, de leur clientèle, de leurs propriétés, possèdent effectivement la magistrature des *pièves* ou cantons où elles sont établies, et font prendre ou quitter les armes à volonté aux habitans de ces cantons.

Dans leurs demeures, ces demeures patriarcales, si paisibles en apparence, et qui semblaient, de loin, à G. Raynal et à J. J. Rousseau, être l'asyle de la sagesse et de la félicité ; le corse passe ses neuf mois d'oisiveté à patiner ses armes, à joner aux cartes ou aux osselets, à râcler un violon à deux cordes. Son ambition est d'avoir une nombreuse postérité. Son manoir ne présente rien de superflu pour lui, rien de commode pour nous. Rarement des fenêtres, jamais de cheminées. Le feu est au milieu. Au-dessus du feu est une claie, servant à sécher les châtaignes et à boucaner la viande. Autour du feu, l'hiver, sont les pieds de toute la famille, qui, la nuit, dort habillée et armée en tems de guerre, nue et sans chemise en tems de paix. Quelques peaux de mouton garnies de leur laine ; quelques pannetières de peaux de chèvre, débouffées, mais non mégies ; quelques outres de bouc, dont un est destiné à pétrir le pain ou la galette, et à broyer les olives quand on fait de l'huile ; quelques nippes de femmes vendues par les génois ; une serpe, une escopette, une giberne à ceinturon, un ou deux pistolets, un baril défoncé, une ou deux gourdes plates, un ou deux vases de terre, une marmite de cuivre, un long couteau à gaine terminé en carlet ; enfin, une petite boîte d'onguent-gris ou de staphisaigre : tel est, en général, le ménage d'un corse.

Les bergers, ou plutôt les pâtres corses, sont un peuple de nomades,

DE L'EUROPE.

61

dispersés sur la surface de l'île, sans autre but que d'exister, sans autres règles que leurs convenances. Propriétaires ou dépositaires de leurs troupeaux, ils errent l'été sur les montagnes, l'hiver dans les plaines et les vallons, tantôt seuls, tantôt plusieurs, mais toujours accompagnés de leurs familles. Ils construisent des cabanes, les abandonnent pour en construire d'autres, sèment quelquefois un peu de bled ou d'orge à l'endroit où ils se trouvent, mangent des châtaignes et du gibier, boivent du lait, et font des fromages qu'ils envoient vendre à la ville.

Jamais un corse ne sort sans armes; c'est sa parure et sa sûreté. Il aime les bonnes armes et sait les choisir. Sa ceinture est garnie de pistolets et d'un poignard, et ces armes ne lui sont point inutiles: souvent les peuplades ou les familles sont en guerre. Une humeur vindicative, ou plutôt une coutume barbare, asservit, jusqu'au dernier des parens, toute une famille à venger la mort d'un des leurs, sur l'un des membres de celle du meurtrier: tant que cette terrible représaille n'a pas eu lieu, la famille lésée se regarde comme dans la honte. C'est en vain qu'on a voulu ôter ce barbare point d'honneur de chez les corses, et qui en fera toujours un peuple malheureux et méfiant, tous les efforts ont été inutiles jusqu'à présent. C'est le fruit d'une longue anarchie; un peuple livré à lui-même, et sans loix, ne connaît plus que celle du tallion, qui lui paraît la plus naturelle. Quatre corses, dit l'auteur qui nous fournit ces observations curieuses (le citoyen Feydel), quatre corses jouaient ensemble dans un cabaret. Il s'élève, non une rixe, mais une dispute. Un des quatre tire un coup de pistolet dans la poitrine de son vis-à-vis: celui-ci tombe mort, et la partie se continue tranquillement. Je questionnai sur-le-champ un insulaire, avec qui je conversais, sur la cause de cette tranquillité, bien différente du tumulte que j'avais observé auparavant dans une aventure semblable; il me répondit que le mort n'était qu'un bâtard. Ainsi le meurtrier n'avait point de représailles à craindre.

Un prêtre, continue le même auteur, chargé, depuis quatorze ans, d'une vengeance de famille, rencontra l'ennemi à la porte d'Ajaccio, tout près du corps-de-garde, et le tua d'un coup de pistolet. Un parent du mort, que le hasard amenait, tua le prêtre d'un coup de fusil, et passa son chemin. Pour qu'une famille offensée consente à faire la paix, il faut qu'elle ait tué autant de monde qu'on lui en a tué; alors il peut y avoir paix sincère de part et d'autre.

Tel est ce peuple petit et barbare qui se trouve au milieu de ce qu'il y a de plus civilisé en Europe.

Il y a, dans un coin de l'île, une peuplade de mainotes, que la tyrannie musulmane a chassés de leur pays: ils sont aussi industrieux et actifs, que les corses sont grossiers et paresseux. Ils se disent descendans des spartiates.

Habillement.

L'habillement consiste en un casaquin noirâtre, une brayette et des beillards de même; le tout en poil de chèvre ou en laine de mouton, d'une

étolfe filée et tissue par la famille, mais sans avoir été cardée; car *ce n'est pas la coutume*. Un petit bonnet noir et pointu, en velours de Gênes, avec des agréments, un manteau à capuchon, très-épais, tissu de même, ou plutôt cordé dans la famille, et souvent sans couture. Une chaussure de peau écrue, de cochon ou de sanglier, faite par le corse lui-même, ou bien une paire de souliers de pacotille génoise, qu'il ressemelle au besoin. Plusieurs de ceux qui habitent proche des villes, substituent une veste, une culotte et des guêtres, de même étoffe, au casaquin, à la brayette et aux beillards; les génois sont parvenus, depuis peu, à leur faire enjoliver cet accoutrement avec du velours bleu et des passemens jaunes. Aux environs de Bastia, la plupart ont un chapeau, mais sans déroger au bonnet de velours noir, qu'ils réservent pour le dimanche, et auquel le plébéien porte beaucoup de vénération, parce que les deux premières castes s'en décoraient anciennement par un privilège exclusif. Les femmes qui, dans ce pays, sont les esclaves des hommes, sont un peu mieux mises, mais aussi pauvrement. A Bastia, le costume suit le torrent des grandes villes, et tient de l'italien.

Sommaires des numéros précédents

Bulletin de l'ADECCEM

n° 1 et 2 : épuisés

n° 3 et 4

Articles

- Georges Ravis-Giordani : "Quand les préfets se faisaient ethnographes : le Questionnaire de l'An X en Corse".
- P.-M. Agostini : "Un rite d'envoûtement de la pluie : a spurtelaccia".
- Joëlle Padovania : "Le changement social dans une commune corse : le cas de Penta di Casinca".

Introuvables

- R. et G. Hubert : "Le peuple corse : les genres de vie et les institutions familiales. Notes de sociologie culturelle". 1935.

n° 5

"Introuvables"

- Adrien de Mortillet : "Rapport sur les monuments mégalithiques de la Corse". 1892.

n° 6

Articles

- G. Giovanangeli : "Les castelli du dus de la Corse à la fin du Moyen Age".
- Joëlle Padovania : "Le changement social dans une commune corse : le cas de Penta di Casinca".

Introuvables

- F. Ratzel : "La Corse, étude anthropogéographique". 1899.

Document d'Archives

- "Rapport sur la fabrication du goudron et autres produits résineux dans les forêts de Corse".

n° 7

Articles

- M.-F. Attard-Maraninchi : "Une migration de solidarité dans l'entre deux guerres : les Corses à Marseille".
- Georges Ravis-Giordani : "Attention, une nation peut en cacher une autre".
- G. Richez : "La fréquentation touristique d'un grand site en Corse : la vallée de la Restonica en 1990".

Introuvables

- Maximilien Bigot : "Paysans-bergers en communauté : porchers bergers des montagnes de Bastelica". *Les Ouvriers des deux mondes*, 1887.

Document d'Archives

- "Mémoire de François Prieur adressé au duc de Choiseul, Premier Ministre, au sujet de l'installation de fabriques de fer en Corse" et "Observations sur ce mémoire par l'intendant de Corse". 1769.

n° 8

Articles

- Félicienne Ricciardi-Bartoli : "Per un pate ne bramà : Pour ne pas manquer. Garder, engranger, conserver (Réserves et conservation dans la Corse rurale : une approche ethnologique)".
- Suzanne Poggi : "Les étudiants corses d'Aix-en-Provence : sociabilité, loisirs, culture insulaire et identité" ;
- François J. Casta : "Promenade toponymique dans le circolo de Calenzana".
- Georges Ravis-Giordani : "Panorama des recherches en ethnologie sur la Corse".

Document d'Archives

- "Un instituteur en Corse entre 1852 et 1942" (témoignage présenté par Charles-Marie Geronimi).

Introuvables

- Dr Mattei : "Etudes sur les premiers habitants de la Corse", 1877.

Bulletin de l'ADECCEM - Conditions de vente au numéro (port inclus) :

Numéros 3 et 4 ensemble : 50 F

Numéro 5 : 50 F

Numéros 6 à 8 : 60 F

Strade

n° 1 : "L'intégration des Corse à la société provençale"

Articles

- Georges RAVIS-GIORDANI : "Les Corses à Marseille".
- Marie-Françoise ATTARD-MARANINCHI : "Loin des yeux, près du cœur... Témoignage d'un attachement".
- Flora MENSAH-LECCIA : "Comment peut-on être Corse à Marseille en 1990 ?"
- Félicienne RICCIARDI-BARTOLI : "La communauté corse d'Aix-en-Provence".

Introuvables

- Paul ARRIGHI (sous la direction de) : "Enquête sur l'esprit corse", 1929.

n° 2 : "La Corse des autres"

- Georges RAVIS-GIORDANI : "Des mots et des choses : l'ethnologie peut-elle s'en contenter ? (A propos du texte de W. Wiese sur la culture populaire du Niolo)".
- Wilhelm GIESE : "La culture populaire du Niolo (Corse)".
- Gunnard ALSMARK : "Girolata, un village de pêche sans pêcheurs".
- Anne KNUDSEN : "Corps silencieux et âmes chantantes. Chants mortuaires corses ; symbolique et au-delà".
- Stephen WILSON : "Infanticide, abandon d'enfant et honneur féminin dans la Corse du XIX^e siècle".
- O. D. FAIS : "Population de la Sardaigne et de la Corse et modernisation socio-culturelle".
- Alexandra JAFFE : "Perspectives corses pour 1992".

n° 3 : "Sartène : ethnologie d'une micro-société urbaine"

- Georges RAVIS-GIORDANI : "Avant-propos".
- Emmanuel SALESSE : "Les sgio".
- Catherine PETR : "La perception des gens de la montagne".
- Christine BIANCARELLI : "Le chant choral".
- Laurent JOUVE : "Chasse à la plume, battue au sanglier : deux logiques de chasse".
- Jean-Noël DEPREZ : "La pêche en rivière : pratique ludique et braconnage".
- Yves JUSSEMERAND et Béatrice MONTICELLI : "L'espace des morts".
- Cécile COLIN : "L'accouchement : l'honneur des femmes".
- Annie MALTINTI : "Le compérage de la Saint-Jean".
- Laetitia MERLI : "Le mauvais œil".

Strade - Conditions de vente au numéro (port inclus) :

n° 4 : Mélanges

Numéro 1 : 80 F

Numéros 2 : 120 F

Numéros 3 et 4 : 90 F chacun



Bon de commande

à adresser à l' ADECEM, Centre d'Etudes Corses, Université de Provence,
29 avenue Robert Schuman, 13621 - AIX-EN-PROVENCE (tél. et fax : 42 20 20 91)

Mme, Mlle, M.....

Adresse

.....

souhaite recevoir le(s) numéro(s) du Bulletin de l'ADECEM

le(s) numéro(s)..... de Strade

Joindre un chèque bancaire ou postal d'un montant de
à l'ordre de l'ADECEM

I.S.S.N. 1165-922 X

90,00 FF TTC